LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

NRF619.indb 1 17/05/2016 10:49

NRF619.indb 2 17/05/2016 10:49

n° 619 – juillet 2016

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOUS LA DIRECTION DE
MICHEL CRÉPU

GALLIMARD

NRF619.indb 3 17/05/2016 10:49

MICHEL CRÉPU

Présence du fauve

Éditorial

Il paraît qu'un jour, Francis Bacon brûla cent tableaux de sa facture. La réédition des entretiens du peintre avec Michel Archimbaud[1], à l'occasion de ses cinquante ans de vie éditoriale, nous remet en présence de ce fauve. Bacon se moquait de savoir s'il était d'équerre avec les fausses hiérarchies du marché de l'art aussi bien que celles de la bibliothèque. Cet homme très cultivé n'avait pas d'oreille pour les perroquets. À Michel Archimbaud, il parle d'« instinct ». On est très loin du salon où l'on cause haut de ce que l'on ignore tout bas. Soudain, nous voyons un tigre fouiller les ronces, chercher la faille où s'engouffrer. Les ronces, c'est la toile ; la faille, c'est l'événement qui fait soudain exister le tableau. Le tigre, c'est le peintre. D'ailleurs, Bacon ne parle pas de faille mais d'« accident ». Quelque chose d'imprévu, qui était marginal, se révèle tout à coup central. Parfois, l'artiste s'obstine, il veut reprendre la main, aller dans la direction prévue alors même que le tableau, dans son silence énigmatique, veut aller ailleurs, dans la direction opposée. Car le tableau est têtu comme une mule, et malheur à celui qui veut jouer au plus fin avec lui. À ce jeu, on ne sait d'ailleurs plus très bien qui est la mule, qui est le tigre. Ce qu'il faut surtout, c'est

1. Francis Bacon, *Entretiens avec Michel* Archimbaud, Folio essais n° 289.

NRF619.indb 5 17/05/2016 10:49

écouter ce que signifie l'« accident » : sinon, il y a un semblant de tableau, une illusion de savoir-faire, une imposture de brio. Pas de pitié, chez Bacon, pour les petits malins, les pseudo virtuoses qui cherchent à éviter le moment capital de l'accident, du saut dans le noir complet sans lequel il n'y a pas d'acte créateur. Bacon n'aime pas les solutions de facilité, il aime l'accident, la confrontation, le néant joyeux. Sinon, à quoi bon peindre des tableaux ?

Bacon a connu Balthus, il en parle à Archimbaud. On ne peut pas imaginer peintres plus opposés. Pourtant, à sa manière, Balthus est aussi un fouilleur de ronces. Ses tableaux immobiles où les êtres ont l'air de possédés en chambre sont des lieux à haut risque. On ne s'y hasarde pas sans avoir bien réfléchi. Voyons cette petite fille démoniaque soulevant le rideau sur une éventuelle cousine endormie, on dirait qu'elle cherche à donner à la lumière un pouvoir destructeur. Et elle y arrive d'ailleurs très bien. La cousine offerte en son sommeil s'en souviendra. Tout cela est plein de surprises. Par exemple, il paraît que Balthus mettait Hergé, le Hergé de Tintin, au plus haut. La pureté d'un trait simple découpant les volumes, faisant exister tout un monde d'aventures à l'intérieur. Regardons Tintin de près, en *réalité* il a l'air d'un petit monstre. Et l'on se dit encore que Bacon et Balthus pouvaient aimer l'étrange puissance des tableaux de Gustave Caillebotte qu'on peut voir en ce moment à Giverny et dont nous parle ici Magali Lesauvage : cette « monumentalité » des corps en présence, si mutiques dans leur façon d'exister, on allait dire de *consister*. Amusant, en un sens, de regarder Caillebotte en même temps que le douanier Rousseau célébré à Orsay : là aussi les fauves sont au rendez-vous. Mais comme dans un concert végétal, la mélopée envoûtante d'une forêt très loin des huis clos où Caillebotte enferme ses créatures. Magali Lesauvage évoque le pop art à son sujet, façon de ratifier la modernité d'un peintre trop souvent aligné au rayon « réaliste ».

NRF619.indb 6 17/05/2016 10:49

La peinture est un sport solitaire. Le sport est-il un art ? Marquer un but, un acte créateur ? Ceux qui ont vu jouer le footballeur Johan Cruyff qui vient de mourir répondent oui et ce n'est pas Michel Platini, dont Gregory Schneider nous donne ici un singulier portrait, qui nous dira le contraire. Comme Sainte-Beuve voyait en Daguesseau un « Pline de l'antiquité finissante », ne craignons pas de voir en Platini un Tiepolo du ballon rond. Manière, par les voies de l'analogie en état d'ivresse, d'apprivoiser l'animal. Le monde du sport ressemble à ce *theatrum mundi* où paraissent et disparaissent les héros. Une comédie humaine où le génie du geste se trouve sans cesse mêlé de compromissions si douteuses qu'elles font douter du génie sportif lui-même. Autant de raisons supplémentaires pour la littérature d'y mettre le nez. Comme en politique, quand l'odeur du pouvoir est si forte qu'on est obligé d'ouvrir les fenêtres. Marc Dugain les ouvre pour nous. Voici la saga Kenned, une saga de fauves de première catégorie. Dugain s'en explique ici comme d'une hantise dont il ne peut se défaire. Hantise à la fois personnelle et familiale, liée aux lointaines origines irlandaises des O'Dugan. La ménagerie du pouvoir recrute dans les ténèbres, comme *La malédiction d'Edgar* nous l'avait bien montré. C'était John, alors, le motif central. Aujourd'hui c'est Bob, le jeune frère, dont on revoit le corps ensanglanté, le jour de son assassinat, au milieu d'un désordre de départs en vacances. Encore une histoire de fauves lâchés en pleine nature. Elle eût pu être aussi bien celle de T. E. Lawrence, racontée par Anthony Sattin dans un livre qui vient de paraître en Angleterre et dont Lucien d'Azay voudrait qu'il soit vite traduit en français. « Lawrence d'Arabie » n'a pas été assassiné. Après avoir failli devenir le grand caïd de la cause arabe, il s'est contenté de mourir dans un accident de motocyclette sur une petite route d'Angleterre. Mettons simplement qu'il y a ceux qui meurent et ceux qui ne meurent pas. Tout de même, les Kennedy auront été plutôt du côté de ceux qui meurent. Cette histoire nous hanterait-elle à ce

NRF619.indb 7 17/05/2016 10:49

point si ne s'y trouvaient mêlés à la fois l'ingénuité d'une promesse radieuse bien typique des sixties et son contraire de crime impénétrable, bien typique de tous les temps ?

À la fin du *Temps retrouvé,* Proust insiste sur le fait qu'un écrivain ne doit pas chercher à court-circuiter les difficultés du parcours. Au contraire, à lui d'épouser les sinuosités, les plis, les anfractuosités du réel. Malheur à l'écrivain qui croit atteindre plus rapidement son but au moyen de quelque subterfuge. Le subterfuge est le royaume des petits malins ; à l'écrivain véritable l'inépuisable expérience du monde et l'entreprise éperdue de son infini récit. David Bosc nous en donne ici quelques nouvelles supplémentaires, et c'est encore la peinture (ici celle de Pascal Vinardel) qui est l'espace privilégié, comme s'il s'agissait d'une terra incognita non encore annotée. Des nouvelles, donc en provenance du territoire inconnu, celui-là même qui faisait du peintre Bacon un rôdeur de minuit et qui se manifeste ici dans l'accomplissement du geste littéraire par excellence. Un art de connaître autrui. La nouvelle inédite de Frédéric Beigbeder nous en donne une version drôle quoique inquiétante, tandis que Renaud Pasquier nous donne envie d'emporter les romans antiques grecs et latins comme lectures d'été…

Dernier titre paru : *Un jour* (Gallimard, 2015).

NRF619.indb 8 17/05/2016 10:49

PHILIPPE LE GUILOU

Michel Tournier (1924-2016)

À Vincent H.,
en souvenir d'un lundi de janvier 2016.

Un éblouissement

Il me semble pouvoir dire, et le passage des années n'y a rien changé, que mon entrée en littérature correspond avec la lecture du *Roi des Aulnes* et que j'ai ainsi découvert, l'été de mes dix-huit ans, tout ce qui fait un grand roman : un ancrage résolu dans l'univers et l'imaginaire germanique, une construction impeccable et autarcique, un jeu de signes qui se répondent, une densité fantasmatique qui, à aucun moment, ne se laisse endiguer par le verrou de la pudeur ou de la bienséance, une progression initiatique où la fiction trouve son élan, une ampleur, une *conscience mythologique*, une manière d'embrasser l'Histoire et de la déchiffrer, attestant le talent et l'assurance d'un romancier déjà maître de son art. Je pense qu'à dix-huit ans, sans l'ombre d'une réticence, moins pudibond que certains de mes étudiants actuels qui me confient parfois être choqués par les hantises anales et la célébration de l'impudeur infantile à l'œuvre dans ce roman, je suis entré définitivement au royaume des tourbières et des ogres, des cerfs et des forêts mystérieuses.

NRF619.indb 9 17/05/2016 10:49

J'étais pourtant littérairement vierge et sans repères, et je fus aussitôt comblé, nourri comme jamais de cette prose souveraine, de cette fable tissée de signes et d'échos où il me semblait approcher une vérité historique, en l'espèce celle de la barbarie nazie décryptée à travers le mythe de l'ogre, et tout cela pas à pas, signe à signe, en suivant le cheminement d'Abel Tiffauges, garagiste parisien microgénitomorphe qui se trouve entraîné dans les horreurs de la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux bois sauvages et giboyeux des grands veneurs nazis, puis jusqu'aux marécages plantés d'aulnes noirs et aux ravines insidieuses.

J'étais sorti de cette lecture hébété, le souffle coupé, saisi par un modèle romanesque que je considère aujourd'hui encore comme un absolu, et l'abondance des inventions tourniériennes – de la phorie à l'immersion cosmique finale du héros, écrasé par l'enfant juif Ephraïm, des obsessions fécales à la poésie des univers claustraux – m'avait à ce point subjugué que je garde, près de quarante après cette découverte, le fil intact des jalons émotionnels de ma lecture. À ceux qui prétendent que ce monde guerrier et masculin, saturé de motifs qui l'enracinent certes plus du côté de Sodome que des amourettes du théâtre de boulevard, est si dense, si savamment organisé qu'il en exclut toute émotion, je dirai, bien au contraire, que l'émotion affleure souvent, dès que se relâche l'étau de la barbarie, et je tiens les deux scènes symétriques des tourbières – celle de l'*invention* de la dépouille momifiée du roi des Aulnes dans les tourbières de Prusse-Orientale, celle aussi où le héros, Tiffauges, se confond avec cette dépouille royale, en s'enfonçant, après la fuite, dans la terre spongieuse sous le poids de l'enfant, pourtant léger, qu'il a sauvé du carnage de la napola attaquée – pour deux moments véritablement romanesques avec ce qu'ils peuvent comporter de tension, d'envoûtement et d'indécelable communion. « Une part de mystère enveloppera toujours ce qu'il y a de plus sacré dans l'éternité tour-

NRF619.indb 10 17/05/2016 10:49

beuse du Roi des Aulnes[1] » note Tournier et il me semble que ce mystère agit encore, qu'il résiste même à mes lectures, recherches, explications, tant ce livre, depuis 1977, est demeuré au centre de mon travail, de ma méditation rêveuse et, plus encore, de mon enseignement.

Si *Le roi des Aulnes* occupe cette place surplombante, porté par l'incandescence de sa « dimension mythologique », les autres romans de Tournier m'ont accompagné ensuite, jamais peut-être avec la même puissance, mais je leur trouve à tous jusqu'à *Gaspard, Melchior et Balthazar* – il me paraît qu'ensuite le génie du romancier n'est plus tout à fait le même – une originalité, un ton, une singularité qui les assurent d'une survie dans la cartographie de l'archipel romanesque français des années 1970 à 2000. Un peu en amont, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* marque cette volonté unique de réconcilier fiction impure et haute exigence philosophique, il est difficile d'oublier le log-book raisonneur de Robinson, sa furie législatrice et son étonnante culture de mandragores tout comme le flamboyant homosexuel des *Météores*, l'oncle des gadoues, passe presque, au plan romanesque, avant les personnages des jumeaux et que le dernier roi mage, Taor l'inventé, impose sa marque singulière de pérégrin maudit et tardif, condamné à arriver lorsque la lumière s'éteint et que, dans la salle haute du Cénacle, il ne reste que les reliefs de la Cène et les linges du lavement des pieds éparpillés, l'oblation totale du Maître ayant déjà eu lieu…

Oui, dans ce domaine si particulier du roman français qu'il s'est taillé, souvent à coups de déclarations autoritaires et d'assertions qui ne souffraient guère la critique, Tournier est absolument unique et seul. Alors que l'esthétique stérilisante du Nouveau Roman avait tout vitrifié, qu'orchestrer des fables relevait, aux yeux de certains, d'une activité grossière et d'un archaïsme naïf, qu'il était de bon ton de pro-

1. *Le roi des Aulnes*, édition Folio, p 297.

NRF619.indb 11 17/05/2016 10:49

mouvoir une écriture blanche, sèche et sans effet, Tournier n'a pas craint de se situer à contre-courant en se réclamant de Zola et de Huysmans, en proclamant la nécessité impérieuse d'une fiction qui prend à bras le corps les mythes, la glèbe tellurique aussi, les démons, les obsessions majeures, conjuguant l'authenticité crue d'un tuf fantasmatique et la clarté stratosphérique des monades et des idées. Tournier est venu au roman et, d'une certaine manière, il l'aura quitté assez tôt, déjà *La goutte d'or* est loin de libérer la magie des textes précédents et *Gilles et Jeanne* – d'une information parfaite, d'une thématique tout droit issue du gisement des plus belles fictions tourniériennes – n'atteint plus l'ampleur et l'empan des grands livres, ceux publiés entre 1967 et 1980, à mon sens, la période la plus fastueuse et la plus féconde de l'œuvre du solitaire de Choisel.

Rencontres

Oui, il y avait les messieurs de Port-Royal, tout proches de la vallée de Chevreuse, les solitaires consumés sous le feu noir de la grâce et promis à la foudre royale, et il y a eu jusqu'à cet hiver 2016, habitant près de cinquante ans la même maison, un charmant presbytère blanc jaillissant d'un écrin de verdure et de crocus, le solitaire de Choisel, bricoleur de mythes, inventeur de bizarreries – la phorie en est le plus bel exemple –, photographe à ses heures perdues, hanté par les corps, leur dévoilement, la nudité épiphanique, lecteur assidu de Flaubert, Zola et Huysmans, promoteur de talents – il n'est que de songer aux jeunes romanciers qu'il porta, autre variation phorique, sur les fonts baptismaux du Goncourt –, grand pontife des médias, adulé, filmé, consulté jusqu'à plus soif, surexposé même, voyageant beaucoup aussi, le Maghreb, des destinations plus lointaines, Kyoto et Vancouver, visitant sans fin les établissements scolaires, son merveilleux *Vendredi ou la vie sauvage* ayant détrôné sans

NRF619.indb 12 17/05/2016 10:49

coup férir *Les contes du chat perché* et *L'enfant et la rivière*…

Le grand fabricant de mythes romanesques s'était créé un mythe d'écrivain, avec calot ecclésiastique et réclusion presbytérale, un zeste de singularité qui joua à la façon d'un marqueur magique et indélébile, une exposition continue – il parlait de tout, il pouvait parler de tout, avec efficacité et brio – mais, si l'on y regarde de plus près, sa surexposition était toujours sous contrôle, répondant au principe qu'il opposait à la question du questionnaire de Proust « Ce que vous voudriez être ? » : « Je revendique le maximum de lumière sur mes livres et le maximum d'obscurité sur moi-même[1] ». C'étaient Vendredi, Tiffauges, Alexandre, Jean-Paul et Taor qui devaient capter toute la lumière, comme des appelants, comme des masques, il n'était pour Tournier de journal qu'*extime*, et les plus beaux écrits intimes qu'il ait donnés, c'est dans ses romans qu'on les trouve, le *log-book* de Robinson et les *Écrits sinistres* d'Abel Tiffauges en témoignent.

À Choisel, dans le presbytère dont il m'est arrivé de franchir le seuil, on sentait cette garde magnifique des personnages et des mythes, une sorte de guirlande d'honneur encerclait le jardin qui sentait la bonne vieille terre d'Ile de France, plus près du domaine enchanté du château de Breteuil que de la déréliction des banlieues ; des grappes d'enfants, généreusement invités par le maître des lieux, m'y avaient accueilli un beau dimanche de juin 1980, ces dimanches à l'approche du solstice d'été dont je soutiens qu'ils ont un éclat, une grâce uniques, Michel recevait, sans tralala, avec un sens de la camaraderie virile, sans affectation, simple et direct, il n'y avait rien de beau, d'étudié, ni dans sa mise ni dans le décor, on était loin de l'athanor travaillé du 42 rue Fontaine ou d'autres mises en scène scripturales et parisiennes. À l'extérieur, sur la scène médiatique, le

1. *Les vertes lectures*, éditions Flammarion, p 152.

NRF619.indb 13 17/05/2016 10:49

mythe avait pris mais c'était une bénédiction de constater que l'envers épousait étroitement l'endroit, qu'on était bien chez un écrivain et non des moindres, entier, authentique et seulement engagé dans sa création. Un écrivain qui allait jusqu'au bout de ses élections et de ses hantises, qui n'avait pas craint de dédier *Le roi des Aulnes* à la mémoire diffamée (sic) de Raspoutine et d'affirmer dans *Le vent Paraclet*, tout en concédant qu'il était certes un écrivain médiocre et un traître majeur, que Brasillach avait eu droit à un réquisitoire s'apparentant à « une sinistre cacologie vomie par un ramassis de métèques mal débarbouillés[1] »… Et pourtant le monarque solutréen s'invitait, il faisait poser son hélicoptère dans un champ limitrophe, il venait écouter le romancier des gadoues et des tourbières, parce que le ton vif et docte de Tournier fascinait, cette autorité naturelle, cette manière qu'il avait de ne pas s'en laisser conter, il n'y avait qu'un fil à suivre, celui de la création romanesque, mais qu'étaient le Grand prix du roman de l'Académie et le prix Goncourt à l'unanimité en comparaison d'une agrégation irrémédiablement ratée, une vérité à proclamer, celle du mensonge fictionnel, les personnages revenaient, tels des doubles ou des masques, Vendredi, Robinson, Tiffauges, Gilles de Rais, la Pucelle embrasée, d'autres encore qui n'avaient pas franchi les cloisons du creuset créateur, les athlètes est-allemandes d'un roman mille fois annoncé et dont on ne connaîtrait jamais que le titre, *Èva ou la république des corps*…

Il y avait aussi à Choisel tout cet imaginaire tourniérien enfin évident, presque palpable, la foi en la vitalité de la nature manifestée par l'éclosion des crocus et le réveil des reptiles, la porte murée de l'église frontalière et que le curé laïc, pratiquant une nouvelle liturgie sans doute trop profane aux yeux des docteurs et des pharisiens, ne pouvait plus franchir, la proximité de l'atelier photographique, sous les combles, où les visiteurs, pour peu qu'ils fussent jeunes,

1. *Le vent Paraclet*, Folio, p 88.

NRF619.indb 14 17/05/2016 10:49

libres et audacieux, étaient invités à poser dans la vérité de leur être. Le presbytère ressemblait à une maison-roman, à un roman aux mille pièces, aux mille secrets aussi, bien enfouis, sulfureux peut-être, radicaux et assumés assurément ; saint Christophe, sous la forme d'une hideuse statue sulpicienne, veillait toujours, signe que la phorie demeurait au premier rang des hantises tourniériennes, l'élévation amoureuse et la captation photographique. Le monarque solutréen s'était certes invité mais il ne serait jamais la proie de la curiosité du romancier, l'ogre métaphorique gardait ses obsessions fondatrices : au clair-obscur de l'ancien opposant de la IVe République devenu, non sans génie, monarque de la Ve jadis honnie, à tous ses secrets sans valeur, il préférerait toujours la beauté lactescente de la chair, l'innocence des éphèbes, cette pureté fragile, si précaire, d'avant la puberté, la grâce des oasis et l'attrait des déserts, les jardins japonais, les instabilités météorologiques, les courbes infinies des paysages de la terre.

Commune présence

J'étais à Choisel ce lundi 25 janvier 2016. J'appartiens sans doute à une catégorie en voie d'extinction : celle des zélateurs et des fidèles qui se déplacent pour assister aux obsèques des écrivains qu'ils admirent. De plus en plus soumise à l'emprise des médias, la République des lettres se satisfait des hommages rendus de manière spectaculaire, narcissique et virtuelle. Je tiens, pour ma part, que rien ne vaut la fidélité, l'accompagnement physique de la bière jusqu'à la sépulture, la *commune présence* du deuil et le pèlerinage. Je l'avais fait pour Julien Gracq, Michel Mohrt, d'autres encore et, même si nos liens étaient plus lâches, nos rencontres plus irrégulières, ma place était dans la petite église, tout près du presbytère jadis visité. Au vu du nombre très modeste d'écrivains qui avaient fait, ce lumineux lundi

NRF619.indb 15 17/05/2016 10:49

de janvier, le voyage de Choisel, on ne pouvait qu'éprouver de la tristesse et se dire que l'ingratitude ruine désormais une fraternité qui devrait encore vivre sur le mode des affinités électives et la préservation de la sensibilité.

L'État culturel brillait aussi par son absence et c'était sans doute mieux ainsi. L'église était remplie de fidèles, de vieux amis, de lecteurs. Certains peinaient à cacher leur chagrin. L'émotion de Bernard Pivot et de Sophie Bassouls était patente, presque palpable : la génération 1930 se savait désormais en première ligne. Michel reposait sous un superbe linceul floral, il était vraiment *l'homme-jardin* qu'il célèbre à la fin du *Vent Paraclet*. Sur le maître-autel ancien, on avait disposé les statues des mages de la crèche, Gaspard, Melchior et Balthazar. Il ne manquait que mon préféré, Taor, et pour cause. Selon le défunt qui ne pouvait qu'avoir une lecture littéraire et amusée de la fonction des trois rois, l'or évoquait les droits d'auteur, l'encens la réception critique de l'œuvre et la myrrhe sa postérité. Tout au long de la cérémonie, je n'aurais qu'une requête silencieuse : que Tournier échappe à l'enquête des biographes impies, qu'il ne connaisse pas la postérité ignominieuse d'un Montherlant et que lui soit épargnée l'effraction du « misérable petit tas de secrets ».

Je songeais aussi à cette vieille enseigne d'un garage de Chevreuse que j'avais vue en venant, enseigne qui était déjà là dans les années 1950, faisant de saint Christophe le patron des automobilistes et que Tournier ne pouvait pas ignorer. Je tenais là l'origine du *Roi des Aulnes*. Mais je n'étais ni de la race des enquêteurs ni de celle de biographes. J'étais de celle des pèlerins, des fidèles, dans une double postulation – fidélité à une œuvre, fidélité à un homme –, je me souvenais de ce lointain déjeuner au presbytère où Michel m'avait confié que, si le nom n'avait pas été déjà pris par Roland Laudenbach, il aurait aimé publier sous le pseudonyme de Michel Brasparts, le nom du mont hercynien et finistérien qui domine le Yeun-Ellez, l'enfer breton des tourbières de Brennilis… D'une tourbière l'autre…

NRF619.indb 16 17/05/2016 10:49

Pour l'heure, dans le froid soleil de janvier, Michel, qui était demeuré Tournier, s'enfonçait dans le puits profond de sa tombe sous le poids d'un enfant invisible.

Dernier titre paru : *Paris intérieur* (Gallimard, 2015).

NRF619.indb 17 17/05/2016 10:49

LITTÉRATURE

NRF619.indb 19 17/05/2016 10:49

DAVID BOSC

Le royaume

Notes sur la peinture de Pascal Vinardel

Ce sont les fruits de l'orgueil, du mauvais goût, de la ferveur, de l'esprit de conquête, de la jalousie, de la folie douce ou furieuse, qui font aux villes, en pourrissant un peu, le terreau de leur beauté. Dans les grands volumes des immeubles bourgeois, les signes de la prospérité – les ors, les trumeaux, les moulures – ne sont devenus tenables, puis charmants, qu'après que celle-ci a passé. Les villes de Pascal Vinardel ont été évacuées par leurs gouverneurs, leurs gouvernants, leurs administrations coloniales ou métropolitaines : l'émeute apaisée, on y jouit de la *vacance du pouvoir*, dans l'étonnement que tout aille si bien et sans plus s'inquiéter de se trouver des chefs. *L'orateur*, c'est la statue d'un tribun la main levée vers la mer, dont le geste désormais se charge pour chacun d'une sentence selon son cœur : *Sois le bienvenu* ; *Bon voyage* ; *Souviens-toi* ; *Tout passe* ; *Les derniers seront les premiers*…

Voici un arbre trop grand pour la courette où il a poussé, et qui déborde sur la rue et qui se défenestre avec tous ses oiseaux – mais il n'y a personne, aucun service à présent, pour juger à la place des habitants que cela fait désordre, et péril, et qu'il faut l'abattre : chacun veille, coupe les branches qui heurtent aux carreaux, accompagne le mouvement de bête de ce géant qui cherche la lumière.

Ce sont d'anciens palais maritimes, des villas, des entre-

NRF619.indb 21 17/05/2016 10:49

pôts, des galeries marchandes, qui ont perdu leur sens, leur pédigrée, qui ont changé de destination et sur lesquels personne n'a de droit que ceux qui en ont élu une partie et qui l'empêchent de s'effondrer, qui y vivent, enfin, à leur guise. La ville est devenue trop grande pour ses habitants. Tous les affreux gourbis sont vides. Les chambres de bonne font de merveilleux pigeonniers. Il semble qu'on se soit ménagé de haute lutte un dénuement de roi : riche de temps, d'espace, de lumière. Le travail a-t-il cessé ? Ce travail des mains dont toute ville présente la formidable accumulation ? Il a du moins perdu sa dimension dévorante : on marche, on se tient immobile à l'angle d'une rue, on converse sous l'arbre – et les heures du désœuvrement tranquille ne suscitent plus l'inquiétude.

S'il émane du *regret* de la peinture de Vinardel, c'est surtout au sens itératif d'une marche où l'on revient sur ses pas, où le monde familier s'augmente chaque jour de nuances nouvelles, d'un approfondissement de la connaissance des choses. Souvenirs de douzaines de villes du Sud et du Couchant, recomposés par la fantaisie, mais avec une parfaite maîtrise de la grammaire urbaine, les tableaux de Vinardel sont empreints d'un sentiment du temps qui m'est cher. Il traverse également le très beau livre de Jean-Christophe Bailly, *Description d'Olonne*, qui est une « promenade rétrospective » à travers une ville imaginée de toutes pièces, c'est-à-dire faite d'éléments, de lignes et de détails accumulés dans la mémoire. On y lit : « C'est lorsque l'inconnu prend la forme des retrouvailles, lorsque dans l'étendue s'ouvrent la possibilité et la persistance d'un accord, que l'on est le plus véritablement surpris. » Telle est aussi la surprise que nous réservait la peinture de Vinardel, dont les villes imaginaires sont plus concrètes, maçonnées de plus d'expérience réelle que la représentation que peut se faire de son *environnement* un *usager* des cités de notre temps – avec leurs plans concertés, leur urbanisme rigolo, régionaliste ou carcéral, leurs parcours didactiques, leurs espaces de consommation

NRF619.indb 22 17/05/2016 10:49

vidéosurveillés, aspergés de lavande de synthèse et de répulsif contre les vagants. Pourtant, la peinture de Vinardel n'est en rien destinée à la consolation : elle nous confirme et nous conforte dans ce que nous aimons. En ce sens, elle nous arme pour aujourd'hui et pour l'avenir. Voici un art par lequel *se manifeste* la beauté du monde. L'absence des foules en est peut-être une condition : les figures qui marchent au milieu de la rue, qui se tiennent immobiles, expriment leur souveraineté sans exercer aucun pouvoir. Si elles donnent l'échelle et la mesure, elles ne sont nullement décoratives. Nous voici débarrassés de la sociologie : l'amitié d'une fenêtre éclairée, dans *Le pont de fer*, nous en dit davantage sur la rondeur des jours, le labeur, le bol de la petite enfance, que les études statistiques.

La mise en réseau de toute chose – à flux continu – est un instrument de terreur dont témoignent aussi bien les *zones d'habitation* que les nouvelles formes du travail. Ce que nous montre Vinardel, c'est que la vie ne reprend son assise, son souffle, que par le *discontinu*, la suspension, la stase. Dans *L'étoile Vesper*, notre espérance renaît à la seule vue d'un éclairage qui forme dans la rue des îlots de lumière, qui marque les distances, les profondeurs et la respiration, qui garde leur mystère aux jardins, aux bouquets d'eucalyptus, aux cryptes de feuillages des grands marronniers. Celui qui *habite* rend la vie vivante, ici et maintenant. Aller au marché, se tenir dans sa chambre, monter dans les collines, c'est habiter – à la façon dont l'excursion, dans le Japon ancien, était l'art d'habiter à chaque pas. Nous sommes à nouveau dans le « monde flottant », où l'impermanence fragile de la lumière, des saisons, des itinéraires, fait tout le prix de vivre. Dans *L'exil*, ce sont des flaques ici et là d'une eau rosée, bleuie de ciel tendre après l'averse de la nuit, et que traverseront dans un instant, peut-être, une délibération de chiens.

Au crépuscule, l'éclairage modeste du port se dilue dans la mer couleur de vin, et c'est comme le négatif des coulures de rouille sur la chaux des façades, en plein midi. *La route de*

NRF619.indb 23 17/05/2016 10:49

la montagne, fait-on volte-face, devient le chemin de la mer : une ville où il fait bon vivre invite sans cesse au départ. Sa douceur ineffable tient beaucoup aux échappées qu'elle a su ménager sur les lointains, sur les seuils d'ombres, sur les collines « couleur de lin et de gazelle », sur l'*autre côté*. Je repense à ces mots de Colette dans ses *Notes marocaines :* « Pleine lune sur Fez, grande lune légère, d'argent un peu rose comme la neige qui miroite sur l'Atlas. La nuit est donc venue ? On n'y pensait pas. C'était la nuit qu'apportaient l'accroissement du vert sur les pentes d'où glissa Fez au creux de sa vallée, l'exagération du rouge sur un châle et un burnous accroché aux degrés du vieux cimetière, l'excès du bleu tendu soudain vers l'Est, tandis qu'au-dessus des orges s'étirait un long fleuve de cuivre arraché au couchant. »

Toujours Vinardel ménage de grandes ouvertures, et il en rompt la béance par un écran : arbre, muret, grue de fer ou toile de lin écru. Il y a une forme généreuse de clôture, et c'est celle qui augmente davantage qu'elle ne retranche ou n'enferme. Le haut mur ocre sur la rue mauve de *L'entrée du parc* en donne la leçon : le dédale accroît l'espace et l'épaisseur des choses.

Les villes de Vinardel n'ont pas de nom. On y entre ainsi sans être propulsé dans les rebonds sans fin d'associations d'idées automatiques. On jouit là de la paix du soir (du matin, de midi). Celui dont le cœur est inquiet y retrouve peut-être son tourment ; au moins n'est-il pas arraché à lui-même par la multiplication des signifiants. Aux devantures des cafés, les lettrages sont effacés à demi, illisibles ; ils retrouvent ce caractère hiéroglyphique que nous leur donnions enfants, quand la marche à travers la ville n'était pas encore une infâme lecture. Comme si de nouveaux iconoclastes s'en étaient pris non pas aux images taillées, mais à ces aboiements idolâtres que sont *les noms propres donnés aux choses*. Une fois grattés les slogans et l'affreux sourire du consommateur, le grand panneau vertical de néon ver-

NRF619.indb 24 17/05/2016 10:49

dâtre, à la luminescence aquatique, verse sur la place un halo enchanteur (*L'oracle*).

Il est une façon de montrer l'intimité qui la tue et la nie par son obscénité – et une autre, celle de Bonnard, par exemple, et celle de Vinardel, qui invite chacun à défendre la sienne, à la refermer davantage, à l'occuper de tout son être. Vinardel est de ces artistes qui présentent leur secret mais ne l'éventent pas (*Le sphinx*). Si l'appartement est bien le lieu de l'*aparté*, on n'y sent nulle assignation à demeure. Les fenêtres grandes ouvertes sur le soir, les hautes salles que dilate encore un vaste miroir où s'inscrit le visage de la femme aimée, ont tous les signes de la villégiature. Même les intérieurs de *L'héritier* et de *L'inventaire* témoignent d'un détachement essentiel. On est là pour la saison, ou pour quelques années ; libéré du démon de posséder, on ne s'est pas convaincu que le départ était seulement l'affaire des morts. Ce provisoire plein de douceur que l'on perçoit dans le séjour et que l'on devine dans la chambre, donne également leur caractère à la ville, au port, aux faubourgs, où l'on a prononcé la suspension de la gestion et du projet. Dans les jardins, dans les cafés tranquilles, qui sont les merveilleux deltas où le fermé et l'ouvert, l'intime et le public, le connu et l'inconnu, mêlent leurs eaux, il semble aussi que l'homme se soit affranchi de l'obligation de *s'exprimer* (comprimer, opprimer, primer, déprimer, toute la série est terrible).

Comprendre et restituer la beauté du monde à travers l'art, c'est empêcher que les cœurs n'oublient tout à fait qu'il existe une harmonie possible. Vinardel nous présente une époque non pas tant révolue qu'aimée, désirée, connue, et dont on sait qu'elle revient parfois, qu'elle reviendra, à la faveur d'un enrayement des machines, d'un sursaut de colère, d'une sécession tranquille. C'est la *belle saison*, celle où les hommes ont été rendus à eux-mêmes. La ville n'est plus alors un décor, mais le théâtre de l'enfance, de la jeunesse passionnée, des fortes joies et des fortes douleurs, du

NRF619.indb 25 17/05/2016 10:49

grand âge que ne défigurent plus les humiliations ni la terreur obéissante.

Les quais, le soir, avec leur monument aboli, le garage bleu dont on devine l'odeur de poussière empesée d'huile, de métal, de caoutchouc recuit, la devanture du grand café, les barges : point de *circulation*, d'arrêt-minute, de vacarme publicitaire. On sent que la parole va pouvoir renaître du silence. C'est le *Royaume :* elle marche au milieu de la rue, les mains libres, souveraine, et l'homme qui vient à sa rencontre n'a sans doute aucun trousseau de clés pour faire sonner ses poches.

Dernier titre paru : *Mourir et puis sauter sur son cheval* (Verdier, 2016).

NRF619.indb 26 17/05/2016 10:49

MARC DUGAIN

L'obsession Kennedy

Mon père a surgi dans le couloir, chancelant, appuyé sur sa jambe décharnée, les larmes aux yeux : « Ils ont tué Kennedy. » J'avais six ans. Souvenirs réels, souvenirs reconstitués à l'aune d'une sensibilité particulière ? L'élan de modernité, l'espoir d'une génération insufflé par JFK venait d'être terrassé par une bande de vieux conspirateurs du monde d'hier, alliance de vulgaires mafieux, d'exilés cubains vindicatifs, de militaires arrogants animés par les caciques de la CIA, sous le regard cynique et hautain d'un quadragénaire prétendument absent, Georges Bush père, futur patron de la centrale, futur président des États-Unis. Il entreprendra plus tard la déstabilisation du Moyen-Orient dans une première guerre contre l'Irak qui devra un jour avouer ses motifs honteux. Pacifisme, modernité, Kennedy a enchanté même mon père dont le caractère s'appuyait pourtant sur un scepticisme viscéral qui faisait de Montaigne son auteur favori. Physicien nucléaire, les effets de la bombe lui étaient familiers, il en mesurait toute l'horreur et sur fond de culpabilité saluait la volonté de désarmement dont JFK avait fait le credo de ses derniers mois d'existence avant qu'un tir croisé n'efface ses velléités de sortir de la guerre froide. Mais son attachement aux Kennedy trouvait ses racines ailleurs. Du temps où notre nom était précédé d'un O', avant de s'exporter sans ce pré-

NRF619.indb 27 17/05/2016 10:49

fixe tribal mais dans son orthographe gaélique qui a donné tant de noms anglicisés, Dugan, Duigan, Mc Dugan. Eamon O'Dugain avait dirigé les services secrets de l'IRA du temps de sa lutte contre l'occupant. Ensuite l'histoire de cette branche s'ensable discrètement du côté de Cork et à l'ouest de l'Irlande du Nord. Pour ressurgir avec mon grand-père que l'on retrouve dans la marine américaine pendant le second conflit mondial. Cinq ans d'absence, une médaille du courage de la ville de New York. Il est rentré comme s'il était parti la veille. Fier de son fils élève de maths sup malgré la polio qui s'était déclarée pendant sa longue absence. Forte estime réciproque, même répulsion pour l'Anglais qu'ils parlent parfaitement l'un et l'autre mais jamais entre eux où seul le gaélique a cours, prétexte à confidences et secrets. Secret mais jamais tordu, mon père développe son accélérateur de particules prétexte à de nombreux voyages aux États-Unis comme à l'Est. Dans le chalet de montagne loué à l'année sur le plateau du Vercors, on voit des physiciens russes, hongrois qu'il traite comme des amis de longue date. Puis il meurt. Complot ? Première investigation, de courte durée. Le parrain de mon frère était incidemment un des pontes du renseignement français. Question : « Il en était ? » Il me regarde, demi-sourire bienveillant. « Je ne pas te dire qu'il en était. Mais je ne peux pas non plus te dire qu'il n'en était pas. » C'est assez clair pour un jeune homme qui vient de perdre son icône. L'enquête se poursuit et se conclut, sa mort prématurée n'était pas liée à cela. Ni aux radiations. La présomption de complot a fait long feu. Je me croyais le dernier maillon de cette généalogie trouble à naviguer en eaux claires lorsque me revient un commentaire de mon fils aîné à son meilleur ami. « Mon père, on peut l'aimer, beaucoup l'aimer, mais le connaître ? Jamais. » C'est le miroir en pieds que l'on croise dans un couloir sombre au moment où l'on ne s'y attend pas. Il aurait rajouté : « Je lui dois ma fidélité en amitié sauf que moi je les réunis, lui, il les compartimente. » Peu de mes

NRF619.indb 28 17/05/2016 10:49

amis se connaissent entre eux. L'intensité de mon amitié pour eux n'est pas proportionnelle au temps passé ensemble. C'est le cas avec J. que je place au-dessus de l'amitié. Ma fraternité pour lui s'est scellée sur sa supériorité dans bien des domaines, style, culture, force de caractère devant des épreuves plus grandes que celle que j'ai pu traverser. Le voir est une parenthèse consacrée dans ma vie de solitaire entouré. Alors que mes origines ont développé un caractère impétueux qui consiste à décider avant de réfléchir, à dresser régulièrement mes principes contre mes intérêts, il est le seul à pouvoir me faire changer d'avis. Si tout va mal, c'est vers lui que je vais spontanément. Le premier de mes amis est aussi le seul qui ne flatte pas mes penchants complotistes.

Quatre-vingt millions. C'est le chiffre de la diaspora irlandaise qui a essaimé dans le monde entier. Ils sont à peine quatre millions aujourd'hui sur l'île à avoir résisté à la tentation du large. Même Joyce et Beckett ont quitté l'île, Beckett étant comme les miens un rare exemple d'émigration vers la France. L'humiliation anglaise et la faim ont propulsé le plus grand nombre vers la côte Est de l'Amérique. Ils sont arrivés en hayons à Boston sous le regard méprisant des protestants qui voulaient reproduire l'ordre et la souffrance. Mais l'Amérique n'est pas l'Irlande. Les Irlandais créent leur propre aristocratie, les Fitzgerald, les Kennedy, des grandes familles qui ont assis leur puissance sur le trafic et les prébendes dont la plus juteuse est le commerce illégal de l'alcool pendant la prohibition. Le crime originel de Joe Kennedy est d'avoir fait sa fortune immense sur des activités mafieuses, meurtres à l'appui. Son ambition ne s'arrête pas là. Conscient que l'argent est le moteur de la politique, il se pense assez riche pour hisser un de ses fils à la tête de la nation pour damer le pion à ces « Anglais » protestants qui se verraient bien pratiquer avec les Irlandais le même apartheid qu'avec les juifs et les noirs. L'aîné des fils Kennedy, Joe Junior, est assigné à cette ambi-

NRF619.indb 29 17/05/2016 10:49

tion. Mais il meurt au-dessus de la Manche dans son bombardier pendant la guerre. John lui succède. Atteint de la maladie d'Addison, être président est le seul objectif qui puisse le motiver à se lever le matin. Jack le fataliste fait sa réputation en montant une commission sénatoriale contre les pratiques mafieuses dans le syndicalisme. Un projet suicidaire selon le père qui y voit de la part de ses deux fils un déni de réalisme. Robert, le troisième de la fratrie, impliqué dans la commission au nom de son frère sénateur, se montre le plus agressif contre ces mafieux stupéfaits de ce harcèlement venant des fils d'un ancien associé. Ce qui ne les empêchera pas d'aider à l'élection de John, moyennant finance. Ils comptent aussi sur lui pour reconquérir un de leurs territoires perdus, Cuba. Mais John, intraitable sur ses convictions pacifistes, sur sa volonté d'éviter un conflit nucléaire, ne transige pas. Alors qu'un second mandat se profile pour 64, une coalition s'organise avec succès pour l'empêcher d'aller plus loin. Mais l'attentat visait surtout Bobby que John avait placé au ministère de la justice où le jeune homme hargneux gérait les relations entre la famille, la CIA et la mafia. Lors de l'assassinat de John, il est le premier partisan de la théorie du complot. En tuant son frère, c'est lui qu'ils visaient, le plus teigneux des Kennedy, la mâchoire de molosse qui marche les pieds en dedans et ne veut rien savoir de l'héritage familial. Remords, deuil, dépression. Bobby se désintègre lentement sous le poids de ses responsabilités dans la mort de son frère. Jusqu'à envisager de se donner la mort en se présentant pour lui succéder. La guerre du Vietnam, l'imminence d'une guerre civile, la révolte des minorités lui donnent un prétexte pour se porter à la tête d'une nouvelle génération qui rêve d'un monde vraiment meilleur. Profondément catholique, il s'est trouvé une mission, mieux un martyr. Dès le moment où il se porte candidat, il sait qu'il va mourir, il le dit, il en accepte l'augure. Le 5 juillet 68, il vient de remporter les primaires de Californie, les observateurs s'accordent à le voir battre

NRF619.indb 30 17/05/2016 10:49

Humphrey à la convention démocrate avant de l'emporter sur Nixon à la présidentielle, ce Nixon déjà battu par son frère en 60. Alors qu'il vient d'achever son discours de remerciements qui suit sa victoire à Los Angeles, Robert est assassiné par un palestinien chrétien qui prétendait voir un lui un défenseur inconditionnel d'Israël. Joe Kennedy, terrassé en 61 par une attaque cérébrale, aphasique, a regardé ses fils se faire tuer l'un après l'autre sans pouvoir dire un mot. Après ce coup d'état orchestré par le monde invisible, plus un président ne s'avisera de contrarier les intérêts supérieurs du complexe militaro-industriel.

Trente-cinq ans que je ressasse cette histoire. Un roman, un film. Puis un second roman dont l'écriture va bientôt s'achever. Mais l'énigme est sans fin. Comme celle de l'inimitié entre mon père et mon oncle, mon parrain, le frère de ma mère. Ce dernier a mené un réseau de résistance à Bordeaux chargé de renseigner les Anglais sur les mouvements de sous-marins allemands. Après la guerre, il est décoré par sa majesté elle-même. Répertorié dans les archives de la DGSE, il ne parlait jamais de ces années où la France s'est humiliée. Mais quand il quitte la résistance à 24 ans, il a perdu foi dans celle-ci dont il me conseillera toujours de me méfier, si possible de m'en éloigner et cela, sans jamais se justifier. Vu les circonstances, mon père ne pouvait lui reprocher d'avoir travaillé pour les Anglais. Mais ensuite, après la guerre, a-t-il persévéré dans cette collaboration ?

Il est des faits historiques comme des hommes, certains vieillissent mieux que d'autres, la tragédie Kennedy n'a pas pris une ride. L'Amérique ne s'est jamais remise de ces deux coups d'État qui ont flétri pour longtemps sa démocratie. Donald Trump pourrait bien accéder à la magistrature suprême. Rien d'étonnant. Au pays où l'on est capable de tuer son président, on peut aussi donner le rôle à un bouffon tragique. Avec ce richissime comique troupier, héritier de Wallace et d'autres ségrégationnistes, l'Amérique s'humilie une nouvelle fois, au moment où elle s'assure une supré-

NRF619.indb 31 17/05/2016 10:49

matie économique définitive dans notre siècle par son avance dans la révolution numérique. Une révolution numérique dont l'objectif est justement de balayer le politique. Tout s'explique, comme toujours, avec ce pays dont j'ai trop aimé le rêve pour en accepter la réalité.

Dernier titre paru : *Ultime partie. Trilogie de l'emprise, III* (Gallimard, 2016).

NRF619.indb 32 17/05/2016 10:49

SARA STRIDSBERG

Beckomberga[1]

Ode à ma famille

Traduit du suédois par Jean-Baptiste Coursaud

Un oiseau de mer blanc plane en solitaire à travers les couloirs de l'hôpital de Beckomberga, dans le pavillon Grands Mentaux Hommes. Il est immense et luminescent, et dans mon rêve je lui cours après pour tenter de le capturer mais je ne parviens pas à le rattraper à temps : il s'enfuit par une fenêtre brisée et se volatilise dans la nuit.

[…]

La scène se passe au pied de l'émetteur radio non loin de la gare de Spånga, au nord de Stockholm, vers la fin de l'hiver 1995. Un paysage raidi et désolé se déploie devant lui tandis qu'il se hisse en haut du pylône dans les vents glaçants. Il a un corps âgé et fragile mais il est jeune à l'intérieur et débordant de force. Il maintient son regard rivé sur ses mains pour ne pas être pris d'un vertige, la nuit est claire tout autour, les étoiles sont percées de trous de la taille d'une tête d'épingle à travers lesquels peut s'insinuer une lumière venue d'un autre monde, une phosphorescence qui luit derrière la noirceur, la promesse d'une autre chose, un poudroiement susceptible de l'éclairer et de veiller sur lui au lieu de cette

1. Ces bonnes feuilles sont extraites du roman du même titre qui paraîtra en septembre 2016 chez Gallimard.

NRF619.indb 33 17/05/2016 10:49

opacité humide et froide qui l'a toujours entortillé : un soleil gris, la radiance granuleuse de ce soleil gris. Au bas de l'horizon le premier papillotement encore vacillant, un liseré atmosphérique de rose et d'or tandis qu'à quelques kilomètres de là, à l'hôpital de Beckomberga, l'attend dans un dortoir son lit vide et juste fait à côté d'autres lits où les ombres des corps ensommeillés, graciles et sans défense, reposaient jadis dans leurs vêtements de nuit. Ils sont tous partis désormais.

Il reste un long moment sur le dernier échelon à regarder la ville éteinte et les lumières nocturnes blanches isolées. Puis il ôte son veston et son gros pull, sa casquette noire d'hôpital et ses lunettes, et empile le tout en un monticule gracieux à côté de lui. Le monde s'étend sous ses pieds : un édredon de maisons et de rues et de gens qui respirent comme un seul et même poumon humain, pur et sain et compact ; mais il n'y a pas d'avenir ici pour lui, il n'y en a jamais eu, lui qui a toujours erré en solitaire avec la marque de la maladie telle un filigrane ombré sous la peau, visible de tous sauf de lui. Sitôt qu'il s'est approché d'une fille elle s'est effarouchée, chaque fois qu'il a tendu une main vers quelqu'un son geste a été perçu comme une hostilité – il a systématiquement été reconduit à l'hôpital. Un grillage tendu entre lui et le monde. Avec un visage muet on s'est détourné de lui, ce qui a précipité sa peur de l'humanité, ce qui l'a poussé à se retrancher à l'écart et en lui-même. Il n'existe personne dans ce monde qui le regrettera, lui et sa grisaille immalléable, il n'a rien de particulier qui l'ancre à quelqu'un de particulier, il ne s'est jamais tenu nu face à quelqu'un, il n'a jamais touché quelqu'un ; aucune épaule, aucun lien avec les êtres humains, rien que ce grillage, ces chaînes invisibles qui le plaquent au sol et le plongent dans la solitude.

Et, quand l'infirmière enfile les dortoirs vides puis pénètre dans le tout dernier service encore ouvert du pavillon

NRF619.indb 34 17/05/2016 10:49

Grands Mentaux Hommes où elle allume les lampes de jour, il se jette dans la nuit avec un unique désir chevillé au corps : celui que quelque chose daigne enfin le porter, une main ou un souffle, celui que quelque chose daigne le retenir à ce monde ; or il n'est qu'un ballot en pleine dégringolade, qui se tourne et se retourne dans l'air avant de tourbillonner et de basculer au-delà des confins du monde, de percuter le sol et de s'écraser.

Pendant les derniers mois passés à Beckomberga il a eu la permission de cheminer seul à l'extérieur de l'établissement, autant d'autorisations de sortie dont il ne tire jamais profit ; au lieu de quoi il passe ses journées assis devant la fenêtre à regarder les arbres, pas une fois il ne descend dans la cour de promenade pour rejoindre les autres. Il a cessé d'allumer le globe lumineux posé à son chevet depuis tant d'années et, la veille de quitter l'hôpital, après avoir consulté le docteur Janowski dans le cadre de l'entretien préalable à la sortie définitive, il se présente dans le bureau de l'infirmière du service vêtu de la casquette et du veston qu'il a passés par-dessus son pyjama et annonce qu'il s'absentera quelques heures pour aller cueillir des fleurs. *(Cueillir des fleurs en février ?)* Il disparaît et ne reparaît ni le soir venu ni le lendemain. Quelques jours plus tard son corps mort est retrouvé au pied de l'émetteur radio ; une femme avec son chien en balade dans le secteur le découvre allongé sur l'herbe jaunie et grillée par le gel, étendu dans son pyjama rayé, le crâne fracassé et du givre sur ses vêtements.

[…]

Le docteur Janowski feuillette le dossier médical d'Olof qui se tord les mains. Des mains énormes, semblant appartenir à un homme plus costaud.

– Tu peux poser toutes les questions que tu veux, Olof.

– Depuis combien de temps je suis ici ?

NRF619.indb 35 17/05/2016 10:49

– Depuis soixante-trois ans. Tu as été admis dans nos locaux pour la première fois en 1932. À l'automne.

Une esquisse de sourire radieux.

– Ça fait très long, comme période.

– Oui, tu es un vieux monsieur aujourd'hui.

– Je me souviens que, pour le Nouvel An 1954, j'ai dansé dans la salle commune. Jussi Björling a chanté pour nous cette nuit-là. Hanna Johansson, elle s'appelait, ma cavalière. Et elle a dansé sans son uniforme d'infirmière, sans ses chaussures, sans ses lunettes. On est restés dans la chapelle jusqu'au lever du jour. Jussi Björling avait terminé son séjour à l'hôpital au printemps, mais il était revenu exprès chanter pour nous. Hanna Johansson a pris sa retraite en 1971.

– C'était avant que je ne commence ici. J'aurais bien aimé vivre cette nuit-là avec vous tous.

Le sourire s'éteint à toute vitesse sur le visage d'Olof, il baisse la voix.

– Comment c'est, dehors, de nos jours ?

– C'est un monde tout nouveau pour toi. Tu sais que tu dois faire attention aux voitures : tu ne peux pas traverser la rue sans regarder.

Il baisse les yeux sur les grandes mains posées sur ses genoux.

– Vous savez que maman se manifeste parfois dans mes rêves ? Elle ne se montre que là, pas ailleurs. Pourquoi Dieu envoie-t-il des rêves pareils ?

– Pourquoi crois-tu que Dieu envoie des rêves pareils ?

– Je ne sais pas. Mais si jamais ça devait être la fin du monde, alors maman me reviendra.

– Tu le crois vraiment ?

Olof esquisse un nouveau sourire, une lumière fragile qui traverse son visage.

– Oui, j'attends à chaque instant un miracle. Une intervention divine.

Il lève les mains et, délicatement, dessine dans le vide devant lui tout en continuant de parler.

NRF619.indb 36 17/05/2016 10:49

– J'ai bien essayé de dessiner dans le secteur hospitalier, mais c'est difficile. Parce que je ne sais pas à quoi ça ressemble là-bas, dehors. Je ne sais pas comment les bâtiments sont construits. Comme base, je n'ai que les fenêtres d'ici, la cour de l'hôpital et le chemin qui mène à la chapelle. Je sens que c'est plus grand, dehors, mais je serais incapable de réaliser un dessin qui corresponde à la réalité.

– De quoi croistu que la réalité est constituée ?

– C'est ça, justement, que je dois arriver à savoir. Mais j'ai peur.

– De quoi astu peur ?

– Que les autres ne m'aiment pas, làbas, dehors.

[…]

Les vieux messieurs prennent le soleil avec leur cigarette allumée, ils n'attendent rien. Ils surveillent les nuages, guettent les avions qui volent en rasemottes au-dessus de l'établissement, soumis à leur situation. Ils se plaignent rarement, ne s'opposent jamais non plus aux statuts de l'hôpital et se laissent docilement reconduire à l'intérieur après une petite entorse au règlement ou sur une décision inopinée prise par Edvard ou Inger Vogel. Au tout début je suis persuadée qu'ils parlent de tout, qu'ils n'ont aucun secret ; mais je découvre au bout d'un moment qu'ils racontent sans cesse les mêmes histoires, deux ou trois anecdotes qu'ils répètent inlassablement. L'alcool est pour beaucoup la raison de leur présence ici, parfois les amphétamines ou la morphine. La nostalgie, personne n'a les moyens de s'en embarrasser ; voilà pourquoi ils ne sont jamais dans le manque ou le regret de quelqu'un qui a disparu, ils oublient presque aussitôt celles et ceux qui ont quitté l'hôpital parce que ces anciens patients leur rappellent une vie qu'ils ont déjà perdue. Les vieux messieurs du pavillon Grand Mentaux Hommes reçoivent rarement des visites. Ils sont pour la plupart internés ici depuis si longtemps qu'il n'y a plus personne, dehors, pour se souve-

NRF619.indb 37 17/05/2016 10:49

nir d'eux. Quant aux plus jeunes, des femmes viennent les voir : petites amies, mères, qui chaque fois apportent des gâteaux au chocolat et des journaux. Certaines emportent même leur ouvrage d'aiguille qui les occupe pendant la durée de la visite.

Une fille sur le seuil de la porte nous regarde, celle-là même que j'ai vue dans la chapelle. Elle est habillée d'une blouse de l'hôpital sous laquelle pointent des jambes filiformes ainsi que d'une chemise de nuit en dentelle. Elle porte un collier de perles bleues très lumineuses et des chaussons d'homme marron. Plus tard, je saurai la reconnaître à l'oreille par cette démarche de traîne-savate : la façon particulière qu'a Sabina de traîner les pieds. Quand je lève les yeux vers elle, je me rends compte qu'elle nous observe avec l'esquisse d'un sourire. Jim se réveille de sa torpeur sitôt qu'elle entre dans la chambre, son visage s'illumine comme si quelqu'un venait d'allumer en lui une lampe.

– Sabina, viens dire bonjour à ma fille.

– Bonjour, Jackie. J'adore ta fourrure.

Elle prend ma main, la sienne est moite et molle. Elle a trente-six ans, ainsi qu'on m'en informera plus tard ; mais elle ressemble à une enfant ou à une adolescente. Le mascara a déposé des taches sous ses yeux, comme si elle venait de pleurer ou de dormir longtemps. Elle a des mèches dans ses cheveux ébouriffés et semble être sortie en sous-vêtements. J'apprends qu'elle a grandi au Muséum d'Histoire naturelle, que son père y est conservateur. Sa fierté : avoir d'ores et déjà une tombe au cimetière Hedvig Eleonora. Tous les conservateurs et les membres de leur famille en ont une réservée.

– Félicitations, lui dit Jim. En ce qui nous concerne, nous sommes déjà très contents d'avoir trouvé un appartement. Qu'est-ce que tu vas en faire, de ta place au cimetière ?

– Je n'ai pas dit non plus que j'étais contente de l'avoir. Mais un jour où papa est venu me voir dans le service, il m'a

NRF619.indb 38 17/05/2016 10:49

apporté un faucon empaillé au lieu de venir avec des fleurs. Là j'ai été contente. Je crois qu'ils l'ont balancé depuis.

Jim sourit.

– Tu as le droit de sortir dans la cour de promenade ?

– Je n'ai plus le droit de rien. Avant j'avais le droit d'aller à la piscine. Mais maintenant ils ont peur que je m'enfuie à la nage.

Elle éclate d'un rire sonore. Jim lui prend la main.

– Pourquoi es-tu ici, Sabina ?

– Je me suis fait du mal. Et toi ?

– Je suis tombé.

Elle lui caresse la joue.

– Oh. Mon petit chou. Tu t'es fait mal ?

Jim éclate de rire.

– Là ça fait moins mal. Depuis que je t'ai rencontrée je me plais, ici.

Elle reste un long moment assise sur le bord du lit à me regarder en ouvrant ses grands yeux. Puis soudain elle se lève et s'en va.

– Elle pourrait tout avoir si seulement elle le voulait, me dit Jim alors qu'elle se tient sur le seuil de la porte en nous tournant le dos.

Elle pivote sur ses talons.

– Je t'ai entendu, hein. Mais les hypothèses ne me sont vraiment d'aucun secours.

Jim s'endort sitôt qu'elle est partie. J'aperçois Sabina qui passe dans le couloir à plusieurs reprises avant que je ne m'endorme contre Jim.

[…]

Quand j'étais petite, c'est-à-dire avant d'entrer à l'école primaire, j'ai compris en regardant Jim qu'il ne voyait pas les arbres vert clair qui remuaient au-dessus de nos têtes. J'ai toujours adoré leurs frondaisons et leurs racines colossales,

NRF619.indb 39 17/05/2016 10:49

la lumière fragile filtrée par leurs feuilles qui se diffuse sur les êtres humains ; j'ai toujours pensé que les arbres me protégeaient des dangers.

Jim se tenait à côté de moi, j'ai touché sa main.

– Tu ne vois pas les arbres, Jim ?

– Quels arbres ?

– Les bouleaux, les pins, je ne sais pas… Les grands chênes, là-bas.

Or, non, il ne les voyait vraiment pas. Tout lui passait au-dessus. Il fumait ses cigarettes et entendait la voix de Vita qui l'appelait quelque part en lui, j'avais beau parler, ma voix ne pouvait assourdir la sienne.

J'avais l'habitude de jouer dans le parc de l'Observatoire pendant qu'il dormait à l'ombre pour cuver son ivresse. Il donnait l'impression de faire des cauchemars lorsqu'on le regardait recroquevillé en position fœtale dans l'herbe, comme si quelque chose le pourchassait à l'intérieur même de ses rêves. Les grands arbres nous protégeaient, ils lâchaient la lumière du monde sur sa silhouette endormie. Il nous arrivait d'entrer dans l'Observatoire pour regarder les étoiles à l'aide d'un télescope. Et soudain le ciel se déployait dans la pièce, où dominait la sensation d'avoir quitté la Terre. Dès que nous nous retrouvions ainsi propulsés parmi les astres, ça n'avait plus aucune espèce d'importance de savoir qui nous étions, ni que Lone était encore partie en voyage, que nous étions seuls en ville, lui et moi, qu'il buvait en permanence à la petite bouteille dissimulée au fond de son sac de tennis. L'atmosphère était suspendue dans ses voiles minces et délicats, avec l'éternité et les étoiles qui se prolongeaient en retrait. Je suppose que Jim était trop soûl pour avoir besoin d'elles. Quand nous nous tenions au cœur de ce ciel si vaste entre les murs de l'Observatoire, j'avais le sentiment que nous étions les deux seuls êtres de toute l'humanité encore vivants sur cette planète. Jim affirmait qu'un beau jour mon étoile se décrocherait de son assise et tombe-

NRF619.indb 40 17/05/2016 10:49

rait sur le sol devant moi, que tous les vœux formulés se réaliseraient et deviendraient miens.

– Prends garde aux vœux que tu fais. À partir de maintenant tout va être exaucé.

[…]

Dans ma mémoire, des oiseaux de mer blancs volent à travers les couloirs de l'hôpital. C'est improbable et c'est pourtant ainsi que je me rappelle cette toute première fois où nous sommes allées voir Jim à l'hôpital. Le froissement des ailes, le frémissement des plumes, un lointain relent de mer et de mort, comme si les vagues se brisaient sur une plage située quelque part à l'intérieur du bâtiment, comme si l'architecture dissimulait une blessure.

Nous avons flâné un moment dans le splendide parc du Beffroi avant de prendre le bus qui nous a ramenées en ville. Nous sommes revenues une semaine plus tard. Le parc était en pleine floraison, le ciel semblait prêt à s'effondrer tant les nuages bas se condensaient, les fleurs étaient aussi grosses que ma tête. Les cerisiers du Japon et les arbres d'argent d'Afrique du Sud plantés durant l'enfance de l'État providence, les rosiers grimpant le long des façades blêmies par le soleil, et moi, immobile, la tête levée vers le bâtiment colossal dont les très nombreux yeux nous scrutaient. Quand je l'ai touché Jim a sursauté, comme si j'avais effleuré une plaie.

– Bonjour, mon chou.

– Pourquoi tu es tombé ?

– Je n'en sais rien. Brusquement un ciel s'est ouvert dans la terre. Je me suis juste jeté sur le sol.

La cime des grands arbres nous cachait Jim et moi quand nous marchions main dans la main à travers les jardins de l'hôpital, l'ombre imposante qui s'allongeait à toute vitesse sur l'herbe noire carbonisée quand un gros nuage défilait au-

NRF619.indb 41 17/05/2016 10:49

dessus de nous – et cette ombre n'est autre que ma peur de la nuit, ma peur d'être enfermée, ma peur d'être aimée, ma peur de perdre Marion. Je repense à ces nuits où je me réveillais auprès de Rickard et j'avais peur de quelque chose que je n'étais jamais capable d'expliquer à la lumière du jour ; une pression soudaine contre ma tête, jusque dans mon oreille interne, un fracas persistant et assourdissant, comme celui d'une forêt en flammes dans le lointain ou un soleil qui brusquement reluirait en pleine nuit et provoquerait un emballement des pensées. Et cette peur, c'est Paul, Paul et les rapaces qui planaient haut dans le ciel au-dessus du territoire hospitalier de Beckomberga et des fleurs à taille humaine derrière le pavillon Grands Mentaux Hommes ; la peur, ce sont les énormes racines dans la forêt de Judarskogen qui brillaient au crépuscule. Olof Palme vient juste d'être élu Premier ministre pour la seconde fois et chaque matin, sur le trajet qui le mène de la banlieue de Vällingby au cabinet ministériel de Rosenbad, il s'arrête à Beckomberga pour rendre visite à sa maman. Et quand il marche sous les grands arbres du parc du Beffroi il n'est personne, rien qu'un homme seul qui s'apprête à aller voir une vieille femme internée dans un hôpital psychiatrique ; puis, lorsqu'il est arrivé dans le service, elle s'élance vers lui à moitié en courant, comme une enfant, une petite fille très âgée qui traverse les couloirs en toute hâte, sans se rappeler qui il est sinon cet homme en costume gentil et cordial avec une serviette sous le bras qui surgit tous les matins et reste avec elle un petit moment avant de disparaître au bout du couloir. Et cette peur, c'est Lone assise au soleil sur le balcon et plongée dans un livre, qui nous attend Marion et moi. Cette peur, c'est le visage de Jim éclairé par le soleil – et c'est là aussi que la peur cesse : dans cette lumière tamisée du soleil, quand il parvient à faire rire aux éclats l'un des hommes de la petite bande qui fument avec lui dans l'ombre du pavillon Grands Mentaux Hommes ; et la peur cesse aussi dans cet instant lorsque Jim me voit arriver et que son visage s'illumine.

NRF619.indb 42 17/05/2016 10:49

– Tu es encore là, toi, ma petite toquée adorée ?

La peur, c'est aussi Sabina qui court en manteau de fourrure dans la forêt avec une harde de chiens de garde à ses trousses ; la peur, ce sont les oiseaux et les libellules et les sapins et les éraflures rouge sang sur ses mollets après sa course, son corps nu à la morgue ; la peur, ce sont les patients sans parents dans les institutions médicales, ces malades sans famille qui flottent dans les grandes cuves en ciment remplies de formol.

– Tout ce que je demande c'est la liberté. Alors quand la liberté m'est refusée je la prends quand même, dit-elle.

– Mais si c'est toi qui tombes, Sabina ?

Chez elle la folie est une espérance, c'est ça que j'oublie en permanence.

– Eh bien tant pis. Tomber, c'est comprendre l'univers.

Les mots sont son chapelet, la force magique qu'ils avaient pour elle ressemblait à celle de la prière, perle après perle après perle ils se fixaient à un fil de lumière dans ses ténèbres à elle. Je regarde ses perles perdues sur l'appui de fenêtre métallique, je regarde mon visage qui se reflète sur la vitre opaque de la chambre à coucher. Et quand je ferme les paupières j'entends les grandes vagues de l'Atlantique, je les entends déferler sur les plages avant qu'elles ne se retirent vers la mer ; c'est comme une respiration, comme un cœur qui bat avec une lenteur infinie, comme un œil qui s'ouvre et se referme, comme la nuit quand elle se déverse sur la planète. Je garde les perles contre mon cœur en attendant que Jim m'appelle depuis Cariño et me demande de venir le voir. Les perles sont mon amulette pour me protéger de la grande nuit qui se rapproche.

Jim : Je m'imagine sur le trampoline tandis que je regarde dans l'eau. Puis je fais un saut parfait et disparais dans les profondeurs, au bout de quelques secondes la surface est redevenue un miroir noir. On aura l'impression que je ne

suis jamais venu ici. Et il n'y aucune amarre qui nous retient à la terre, aucun cordon qui lie la lune à la terre. Alors qu'est-ce qui pourrait me pousser à rester ici ? Qu'est-ce qui pourrait me fixer au monde si ce n'est un lien, si ce n'est un amour ? Sauf que ce genre de choses n'existe pas et n'a jamais existé.

Beckomberga. Ode à ma famille paraîtra en septembre 2016 aux Éditions Gallimard.

NRF619.indb 44 17/05/2016 10:49

GRÉGORY SCHNEIDER

Platini en quatre actes

Le sport est un outil de préhension du monde, comme la cuisine ou la littérature. Et le champion ? C'est beaucoup lui demander. Il faudrait qu'il évolue sur un temps long – dépassant le nombre d'années d'une carrière, en pratique – et que l'œil avec lequel on l'observe (nous) évolue à chacun de ses soubresauts, la constitution d'un tableau à la fois varié et impressionniste, plus ou moins bouclé sur lui-même, étant à ce prix.

Michel Platini a pour lui d'avoir changé de rôle. Il a été l'un des plus grands joueurs de son temps entre 1972 et 1987, il a été sélectionneur de l'équipe de France dans la foulée avant de devenir un pur homme d'appareil dans les deux plus grandes instances sportives du monde, l'Union européenne de football (UEFA) qu'il préside depuis 2007 et la Fédération internationale (Fifa) où il a longuement siégé au comité exécutif. Sa déchéance amorcée cet automne avec sa suspension dans l'affaire des deux millions d'euros de francs suisses, peut-être temporaire si les multiples recours engagés sont tranchés dans son sens, enrichit encore la palette. J'ai eu l'impression d'être avec lui tout du long. De plus en plus près avec le temps, de mieux en mieux armé pour appréhender cet homme et son monde : j'ai évolué avec lui, grâce à lui aussi. Ce que Platini a dit du monde que j'ai traversé : quatre actes.

NRF619.indb 45 17/05/2016 10:49

Platini à 13 ans

Juin 1984, une opération des (quatre) dents de sagesse sur les bras me contraint à vivre depuis un hôpital de début du championnat d'Europe organisé en France. Je suis alors arrimé à un objet de fascination très personnel : les joueurs de football roumains. Il n'y a pas de Platini, pas de Michel Hidalgo (le sélectionneur français), pas d'équipe ouest-allemande même si les clubs d'outre-Rhin dominent leur époque. Ceux-là sont *mainstream*, ils appartiennent au monde extérieur, aux conversations. La sélection roumaine, c'est l'ami imaginaire et les contours fantasmatiques – tout le monde s'en fout à part moi. En 1984, les matchs disputés par les Roumains sur leur sol ont la particularité d'être les derniers d'Europe à être diffusés en noir et blanc : une limite de la télévision d'État, qui donne une patine immémoriale et lointaine à ce qui se passe là-bas.

Ce que l'on voit alors des joueurs est à la hauteur du mystère. Enfants d'une architecture sportive n'appartenant qu'à la Roumanie du dictateur Nicolae Ceausescu (un club représente l'armée, un autre la police secrète, un autre les cheminots…) et n'ayant aucune perspective d'en sortir, c'est comme s'ils avaient grandi dans un monde parallèle, sans autre connexion avec le nôtre que les matchs eux-mêmes : des joueurs durs, grands, n'aimant pas perdre le ballon (c'est-à-dire répugnant à jouer vite), plus disciplinés et agressifs que la moyenne. Peu après l'Euro, un défenseur de l'Universitate Craiova avait taclé tellement durement l'attaquant monégasque Youssouf Fofana qu'il lui avait arraché sa chaussure : au moment où celui-ci a voulu la récupérer, le Roumain l'a expédié dans le public – « tu n'as qu'à aller la chercher là-bas » – qui crachait et insultait les Monégasques depuis le début.

Sportivement, la sélection roumaine ne laissera d'autre souvenir que celui d'un but magnifique (contre l'Espagne) et

NRF619.indb 46 17/05/2016 10:49

d'un joueur portugais sorti sur une civière grâce aux bons soins de Mircea Irimescu, milieu de terrain ombrageux aussi perdu que ses compatriotes dans le contexte d'un tournoi international trop grand pour eux. Un tournoi qui, du début à la fin, n'aura appartenu qu'à Michel Platini. Les statistiques disent les neuf buts en cinq rencontres ou le fait qu'il a marqué à tous les matchs.

Vécu devant une radio ou une télé, on en conserve infiniment plus : une avancée à la fois solaire et inéluctable, aussi vivante que la progression de l'ombre portée des tribunes au fil de la rencontre, disputée sous un soleil radieux, opposant les Bleus aux Belges au stade de la Beaujoire de Nantes en plein après-midi – 5-0, trois buts du maître. Lors de la traditionnelle émission de fin de compétition remontrant tous les buts, le journaliste d'Antenne 2 Didier Roustang avait effacé les commentaires descriptifs de ce match-là : à la place, il avait passé le *Toda Menina Bahiana* de Gilberto Gil en respectant – un luxe que plus personne ne pourrait se permettre aujourd'hui – la durée de la chanson, ajustant le montage des actions pour que le résumé du match se termine à la dernière note. Le montage était aveuglant. Il disait l'évidence et l'air du temps, une entrée par la grande porte dans le partage.

Et Platini brillait sur tous les fronts : lors d'une sombre soirée stéphanoise à Geoffroy-Guichard rendue plus obscure encore par les filtres de lumières utilisées lors de la retransmission télé, lors d'une demi-finale à Marseille disputée au crépuscule sous un ciel d'orage… et même lors d'une finale ! Les amateurs savent d'expérience qu'une finale est un match étrange, à nul autre pareil. C'est terminé et ça ne l'est pas encore. Le sentiment de la petite mort – on se réveillera demain sans match à voir – et de l'introspection le disputant toute la journée qui précède à la tension du match à venir. Même là, Platini a allumé la lumière. Sa course avec l'index

NRF619.indb 47 17/05/2016 10:49

pointé vers le ciel pour célébrer son but éloignait cette petite mort : il transformait la fin de la compétition en accomplissement. On n'avait aucune raison de regretter ce qui avait précédé puisqu'on allait vivre désormais avec la victoire, le premier titre européen français dans un sport collectif. Ce qui est fait n'étant plus à faire, la première fois est toujours la dernière. Platini n'était ni grand, ni rapide, ni costaud. Il était le guide et l'incarnation. Les austères beautés du jeu à la mode roumaine sont devenues secondaires. Je suis dans le même monde que les autres.

Platini à 20 ans

J'ai un cursus universitaire en cours et Michel Platini est le sélectionneur d'une équipe de France qualifiée pour le championnat d'Europe suédois de 1992, compétition à taille humaine – comme toutes celles qu'organisent les pays nordiques – respirant l'expression athlétique sans calcul. J'ai l'âge de comprendre que Platini a bâti son entreprise sur un cimetière indien, même si ces réserves ne sont qu'une donnée parmi d'autres, flottant dans un sentiment d'irrésolution. Platini a été installé en octobre 1988 par un dénommé Claude Bez, alors président tout-puissant des Girondins de Bordeaux : personnage exubérant et cynique ayant donné du « mal blanchi » au joueur Jean Tigana, celui-ci a fomenté un véritable putsch visant à virer (et humilier) le sélectionneur en place Henri Michel et court-circuiter les procédures fédérales sous le prétexte de l'urgence et de l'efficacité.

Platini s'est installé dans le fauteuil de Michel sans fausses pudeurs. Plus anecdotique, les Bleus ont battu la sélection tchèque (2-1) en éliminatoires grâce à l'arbitre : l'irruption d'une évidence – Platini marche avec la victoire – s'est teinté d'une nuance injuste à une époque où les arbitres sont le bras armés des sélections des pays riches, qui drainent les

NRF619.indb 48 17/05/2016 10:49

droits de retransmission les plus juteux. En Suède, l'ancien meneur de jeu donnera une image fatiguée, désinvestie. Qu'il décryptera ainsi des années plus tard, lors d'une conversation privée : « J'ai compris que je n'étais pas fait pour entraîner au bout de dix minutes. Quand tu n'es pas sur le terrain, tu es impuissant. Tu n'es nulle part. »

Il a tenu plus de trois ans. Difficilement. Pendant l'Euro, son adjoint prépare les séances d'entraînement avec minutie, mettant l'accent sur la correction de telle faiblesse apparue lors d'un match précédent ou telle caractéristique de l'adversaire à venir : Platini déboule, plaisante avec le premier qu'il croise, organise un petit match à six contre six purement ludique et se met dans une équipe pour toucher le ballon. Il s'en fout.

C'est le début de l'ambivalence : toute la question est alors de savoir s'il est au-dessus ou à côté. Rapporté au joueur qu'il fut, son métier consiste à trancher entre un joueur mauvais et un joueur très mauvais. Du coup, il prend n'importe qui : l'anonyme Eric Guérit – un milieu comme il y en a mille – est convié à un stage. Le grand public gronde, le milieu soupçonne une provocation d'un sélectionneur éprouvant son pouvoir et Platini marque l'indifférence publiquement, y compris durant le championnat d'Europe suédois : vous voyez Luis Fernandez, celui qui était tout juste digne d'apporter les bidons à un joueur comme moi ? C'est le meilleur aujourd'hui.

J'apprends ainsi que les gens ne se valent pas et que ceux qui ont moins que les autres ne peuvent rien y faire. Le mélange d'ironie et d'ingénuité – la franchise est de l'ingénuité à ce niveau – dit que Platini ne risque rien et qu'il le sait. Il a suffisamment fait pour que les échecs ne soient plus jamais les siens.

NRF619.indb 49 17/05/2016 10:49

Platini à 36 ans

J'ai un boulot de reporter à *Libération* et Platini en face de moi. L'ancien numéro 10 est président de l'Union européenne de football (UEFA) depuis onze mois. J'ai fait le chemin jusqu'à Nyon avec mon chef de service. La nuit tombe sur le Léman et, au fil de l'interview, Platini ressuscite en toute conscience le joueur qu'il a été, ce qui nous vaut un instant de grâce : l'évocation des séances de coups-francs qu'il s'infligeait à l'entraînement à l'aide d'un mur constitué de mannequins – simulant les murs de joueurs qui lui étaient opposés les soirs de match – fixés les uns aux autres qu'il sortait d'une remise ; le crissement sur la neige fraîche de la brochette de bonhommes en plastique au moment où Platini les mettait en place avant l'exercice solitaire.

Quand il raconte cette histoire, le président élu de la confédération sportive la plus riche (de droits télévisuels) de la planète éteint la lumière. Ça se transmet aux chandelles. Un souvenir de joueur pour lui, un souvenir d'enfance pour nous, la grande masse sombre du Léman, le soir qui s'installe dans le gigantesque bâtiment en verre et le « football » (Platini dit toujours « football », jamais « foot ») qui fait le lien entre tout ça. On lui signale que l'heure d'entretien qui nous était impartie est terminée : « Profitez », glisse-t-il dans un sourire. On continue.

Un an plus tôt, le jour de son élection dans une halle d'exposition à Düsseldorf, le président de la Fédération allemande Theo Zwanziger avait ironisé : « On va bien voir ce que va donner le romantisme à la Française. » On n'a cessé depuis de retourner cette phrase à l'aune du Platini croisé ce jour-là. Même sur les questions économiques, le Lorrain était facile, vibrant et astucieux, empruntant des chemins n'appartenant qu'à lui (on présume qu'il en avait préalablement testé la

NRF619.indb 50 17/05/2016 10:50

validité au sein de l'instance et même avant, pendant sa campagne).

Il a résumé ainsi l'histoire de son sport : « Le football, ce n'est pas que du business. C'est un jeu dans lequel vient de l'argent. Le problème, c'est qu'ensuite viennent ceux qui aiment l'argent. Pour faire encore plus d'argent. » Sur l'utilisation de la vidéo pour aider les arbitres : « Corner, puis but de la main. L'arbitre ne la voit pas : 1-0. La vidéo montre la main ; 0-0, le but est refusé. Tout le monde est content ? On remonte deux petites secondes avant la main, cette même vidéo voit le défenseur accroché au maillot de l'attaquant : penalty. Sauf que si on remonte encore deux secondes en arrière, on voit que c'est l'attaquant qui met un coup de coude à son défenseur : 0-0, coup-franc pour la défense. Et ainsi de suite jusqu'à remonter au coup d'envoi. Il faut des yeux humains. Sinon, c'est la vidéo, les cellules photoélectriques, la puce dans le ballon. Plus besoin d'arbitre. Ni de joueurs, tenez. »

La politique nous fut ainsi révélée à travers le prisme de l'ancien joueur. Les grandes choses avec les petites. Le monde dans un grain de sable – ou dans le gouffre philosophique séparant un hors-jeu jugé par un homme du même hors-jeu révélé par une image. Adolescent, on nous dit que la vie sociale est un dédale de compromissions où l'on s'exécute de manière de plus en plus technique et automatique. Platini me dit alors que rien n'est plus faux : même un ex-joueur portant les centaines de millions de recettes de la Ligue des champions se porte tout entier. En bout d'interview, Platini souligne l'importance de ne pas couper les apprentis joueurs de leur famille, ajoutant qu'il n'avait pas eu à faire face à cette situation. On se risque : « Vous vous y seriez fait. Vous étiez costaud. » Lui : « Oh non. Pas à l'époque. » Une limite : il a parlé sous l'œil d'un secrétaire présent dans la pièce.

NRF619.indb 51 17/05/2016 10:50

Platini à 45 ans

Début octobre. Postulant depuis juillet à la présidence de la Fédération internationale de football (Fifa), Platini est empêtré dans l'affaire des 2 millions de francs suisses. Le travail consiste donc à passer de la lumière à l'ombre, de l'interview de 2007 aux manœuvres souterraines. Soit : les coups de fil nocturnes, le poker menteur avec certaines sources dont l'objet semble de garder le contact avec vous tout en en disant le moins possible ou en le disant trop tard, les liens à entretenir avec des instances suisses du foot atomisées par la justice américaine ou ayant peur de l'être… et un mur de silence au centre de l'échiquier. Platini ne parle pas.

Ses proches le font pour lui dans son dos : « Il n'est même plus en état de prendre un avion, il a peur du regard des gens dans la salle d'embarquement. » La justice interne de la Fédération internationale l'a suspendu avant de le mettre dans un piège à rat procédurier dont il n'a aucune chance de sortir. Et Platini reste cloîtré chez lui, invisible aux yeux du monde et aussi, idéalement, à ses propres yeux. Le 14 octobre, une journaliste du *Monde* réussit à le voir : un séisme à l'échelle du microcosme travaillant sur le sujet puisque, d'une part, le journal *L'Équipe* était attendu pour couper la ligne le premier et d'autre part, la journaliste en question n'entendait rien au ballon, supplantant ses collègues autrement informés du service des Sports du quotidien.

Dans le métier de journaliste, on a vite fait d'interpréter ce cas de figure. Celle qui a rencontré Platini marche avec le communicant, un expert des situations de crise – un coup le crash du Rio-Paris, un coup Platini – ne voulant pas prendre le risque de mettre son client entre les mains d'un intervieweur qu'il ne connaît pas. Le communiquant en question travaillant main dans la main au fil de ses dossiers avec Clifford & Chance, qui défend Platini et la Fifa, je comprends

NRF619.indb 52 17/05/2016 10:50

que j'ai changé de planète. Il n'y a plus de Roumains, plus de politique, même plus de ballon.

J'avale difficilement le parachutage de la journaliste et je ne suis pas le seul : l'écho donné à l'interview est forcément supérieur à celui que rencontrent les articles – autrement difficiles à écrire, puisqu'il faut des infos et qu'elles valent chers dans un cas pareil – écrits par ceux qui travaillent sur Platini depuis des mois ou des années. Par ailleurs, on franchit d'une certaine façon la limite : même non exploitées noir sur blanc par respect ou éthique professionnelle en vigueur à *Libération* ou ailleurs, on chasse et obtient des éléments sur le désarroi de ses proches ou l'attitude de l'intéressé dans telle situation embarrassante révélant ses difficultés du moment. Au fil des semaines, la désincarnation va bon train. Il est un objet journalistique, ce qu'il devait – il est vrai – assumer quand il a postulé aux différents mandats électifs qui lui ont été confiés dans le football. Pourtant, quelque chose de gênant est dans l'air.

Chez certains confrères, Platini suscite une manière de hargne et je comprends qu'elle est ancienne. Là où l'on peut voir de l'indépendance d'esprit chez un homme estimant ne rien devoir à personne et ne renvoyant jamais un ascenseur, ceux qui ne l'aiment pas prêtent à Platini un côté hautain, comptable de rien par essence : c'est l'image du sélectionneur en Suède qui me revient à l'esprit. Quant à moi, je ne me sens pas à ma place. L'œuvre m'allait bien, même nourrie par la personnalité et l'essence de l'intéressé. Ici, elle a disparu.

Ne restent que les limites de l'homme, ses faiblesses ou sa désinvolture. Je vois le communiquant dans un café à École Militaire à la nuit tombée. Chemise rayée, fan des Beach Boys. Il est le point d'entrée officiel à une éventuelle rencontre avec Platini : en attendant, son visage se substitue à celui de l'ancien joueur. Pour s'attirer ma sympathie et parce

NRF619.indb 53 17/05/2016 10:50

qu'il est perdu faute d'avoir ses repères dans le milieu du foot, il me raconte des horreurs sur certains confrères : untel lui a reproché d'avoir accordé l'interview du maître « à une gonzesse », un autre le menace au téléphone et laisse flotter un silence « d'une quarantaine de secondes » avant de lâcher le premier mot.

Je n'ai pas besoin du gars. Je sais ce qu'il ignore, la visite à un président de club dans son mas près de Montpellier ou l'aller-retour express à New York. Par ailleurs, les Suisses sont joignables, prodigues en informations et fiables pour autant qu'ils puissent se situer dans un contexte où la justice américaine diligente le grand ménage des instances du foot depuis un cinq-étoiles de Zurich. Je comprends cependant à travers ce que m'en dit le communiquant à quel point Platini est perdu, président désarmé et aveugle s'en remettant de façon suicidaire aux procédures internes d'une Fifa qui a décidé d'en finir avec lui. Professionnellement, le contact avec le communiquant est un changement de pied considérable pour moi. Jusqu'ici, j'ai toujours travaillé sur les instances de manière souterraine, sans passer par des représentations officielles – service de presse, porte-parole – puisque leur raison d'être est de mentir en désorientant la presse. Le gars a l'air bien disposé à mon égard. Bon.

L'épilogue fut pour le 7 janvier, une journée comme les autres jusqu'à ce qu'une source suisse m'explique que Platini est sur le point d'annoncer son abandon dans la course à la présidence de la Fifa : « Mais tu vérifies, hein ? » Avec le communiquant ? Allons donc : coups de fil, SMS à répétition, rien n'y fait. J'insiste : à mon échelle, la primeur d'une information pareille pose un homme. J'insiste. Une heure passe. Puis deux.

J'essaie de vérifier autrement. Ça tarde aussi. À 19 h 10, le communiquant décroche : « Débrouille-toi. » Il rappellera

NRF619.indb 54 17/05/2016 10:50

une demi-heure plus tard : « Vas-y. » Las : un journal français l'a déjà annoncé sur son site internet. Parce que le communiquant a ouvert l'accès à Platini dans l'après-midi au journaliste qui laissait passer le silence « d'une quarantaine de secondes » : le fan des Beach Boys jouait double, triple, quadruple jeu. De mon point de vue, il a protégé les intérêts d'une publication concurrente. Je suppose cependant qu'il a fait ce pour quoi on le payait. La leçon valait le coup. Je suis dans la marge ou je ne suis nulle part.

Grégory Schneider est journaliste à *Libération*.

NRF619.indb 55 17/05/2016 10:50

CÉLINE CURIOL

La machine du magicien

1

L'une de mes amies possède un piano dont elle ne joue pas. Elle le conserve dans un coin de son salon comme un objet décoratif, couvercle ouvert pour les grandes occasions. Il y a quelque temps, elle a fêté son anniversaire et parmi la quinzaine d'invités rassemblés chez elle ce dimanche-là se trouvait une jeune femme accompagnée de son garçon de six ou sept ans. L'enfant s'ennuyait au milieu de la flopée d'adultes jacassant quand le piano attira son attention. Son premier réflexe, une fois planté devant celui-ci, fut de frapper l'instrument. Du plat des doigts, de toutes ses forces, il frappait les touches, forçant le piano à expulser une série de sons chaotiques et discordants dont il fut le seul réjoui. Après cette première salve d'agressivité, qui ne parvint pas à tuer le brouhaha des adultes, l'enfant, que j'observais avec curiosité, changea de mode opératoire. De l'index, du majeur, il pressait une touche après l'autre, noires comme blanches, avec une délicatesse que semblait imposer la curiosité soudaine de ce que chacune émettait. Lorsqu'il eut fini, il resta immobile devant l'objet, enfin s'en désintéressa totalement.

Si, à cet instant, un joueur expérimenté s'était assis devant le piano pour interpréter un morceau, le premier réflexe de l'enfant aurait été de le regarder. Il aurait observé les doigts

NRF619.indb 56 17/05/2016 10:50

se lever, s'abaisser, mus par une inconnue dextérité qui les faisait paraître autonomes. Il aurait même peut-être essayé de ne pas oublier les gestes qui permettaient de tirer du mystérieux instrument pareille mélodie. Avant de comprendre quoi que ce soit au solfège, aux tonalités, aux gammes et à l'harmonisation, avant même de pouvoir se demander s'il aimait la musique ou s'il demanderait un jour à ses parents de l'inscrire à un cours, l'enfant voudrait reproduire l'insolite chorégraphie des doigts sur le clavier.

2

Il existe un jeu où deux personnes doivent se tenir debout l'une en face de l'autre. Tandis que la première fait un geste, la seconde doit le reproduire de façon exacte et synchrone. La reproduction est d'abord approximative, décalée dans l'espace et le temps. Progressivement elle devient plus précise jusqu'à pouvoir donner l'impression que les deux personnes ont répété la scène. Dans le cas des meilleurs joueurs, il peut s'avérer impossible de distinguer lequel imite l'autre.

La difficulté du jeu du miroir tient en ceci : il faut s'approprier des gestes sans pouvoir les anticiper parce que leur seule raison d'être est de servir de modèle. Cette absence d'intention chez l'initiateur du geste autre que celle de jouer est pourtant ce qui facilite l'imitation. Puisqu'il en ignore la finalité, l'observateur concentre toute son attention sur le mouvement. C'est d'ailleurs ainsi qu'il parvient à reproduire les gestes avec une adresse dont il finit par s'étonner lui-même. Le jeu du miroir est amusant, mais il procure surtout à celui qui s'y plie un plaisir à l'origine de tout apprentissage (et toute vocation) : le plaisir de l'imitation.

NRF619.indb 57 17/05/2016 10:50

3

Le clavier du piano est le premier clavier que j'ai utilisé. Lorsque j'écris avec mon ordinateur, il m'arrive de me rappeler ce que j'éprouvais plus jeune en jouant. Il ne s'agit pas d'une coïncidence mais d'une corrélation.

La sensation de mes doigts, jouant ou tapant, sur un clavier demeure source de plaisir.

Pour celui qui en est incapable, jouer d'un instrument a quelque chose de magique. Le désir d'apprendre à manier archets, pistons, baguettes ou touches, à maîtriser ses propres phalanges, précède souvent toute considération sur sa potentielle exploitation artistique ou lucrative.

4

Il y a plusieurs années m'est venue l'idée de fabriquer un piano à mots. Inspiré du piano à cocktails de Boris Vian, il permettrait de rédiger un texte à partir d'une musique. En jouant un morceau sur le clavier dont chaque touche enclencherait l'impression d'une lettre spécifique, on pourrait produire des séquences de lettres qui, éditées ensuite judicieusement, formeraient des phrases – à peu près – sensées. Pareille mécanique permettrait d'obtenir la réplique textuelle d'une valse de Chopin ou d'un prélude de Bach.

5

C'est l'objet qui attire. C'est l'objet qui intrigue et fascine avant même que soit envisagé ce qui pourra être produit grâce à lui. Le futur instrumentiste est-il talentueux, a-t-il l'étoffe d'un grand concertiste ? Veut-il faire de la pratique d'un instrument un choix de carrière ou le cœur de son identité ? Celui qu'attire l'instrument s'en fiche ; car c'est d'abord

NRF619.indb 58 17/05/2016 10:50

l'objet qui compte, celui qu'il veut ardemment toucher, palper, essayer.

Parce qu'il est émerveillé par la grande échelle sur laquelle il rêve de grimper, par le camion au volant duquel il se voit paradant, par le casque que portent les chevaliers du feu, un petit garçon veut devenir pompier. La prise en considération des avantages et des inconvénients de cette activité n'interviendra que bien plus tard, au moment où il devra justifier de son choix auprès de ses aînés ou de ses pairs.

6

Je l'ai découverte dans le bureau de mon père et de son associé, sur le meuble qui contenait les archives de l'entreprise. Elle s'appelait Olympia ; elle était bicolore, crème et vert kaki. Immédiatement après l'avoir repérée, je n'ai eu qu'une seule envie : poser dessus mes mains.

C'était la première machine à écrire que je voyais en vrai. À une époque où une majorité d'enfants manient portables et ordinateurs, font un usage quotidien des écrans tactiles, que cette attirance semble désuète ! Je vivais pourtant entourée de peu d'objets de cet acabit. Les machines à écrire existaient dans les films ; elles appartenaient aux journalistes, aux écrivains. J'avais d'ailleurs été étonnée que mon père en possédât une, comme s'il s'était agi là d'un attribut réservé à certains personnages célèbres.

Pourquoi la machine à écrire exerça-t-elle d'emblée sur moi une fascination ? Parce que je n'en avais jamais vu ? Parce qu'elle possédait un clavier ? Parce que contrairement au petit garçon qui s'était trouvé seul face au piano de mon amie, j'avais observé quelqu'un quelque part l'utiliser et en avais été impressionnée ? Était-ce dans un film ?

La machine à écrire trouvée au fond d'un magasin où son emploi se limitait à rédiger de sporadiques lettres à différents fournisseurs et organes administratifs me séduit immé-

NRF619.indb 59 17/05/2016 10:50

diatement. Quelque temps plus tard, mû par son habituelle perspicacité, mon père me l'offrit. Sans doute avait-il été touché par mon intérêt visible pour la machine, sans doute avait-il souhaité m'amuser. Je ne crois pas qu'il eut compris, me voyant si frétillante devant elle, ce qu'il s'était produit. Ce cadeau devait inaugurer ce que mon père n'aurait pu prédire : la quête de toute une vie.

7

Je frappais une touche : l'un des petits bras métalliques et articulés partait avec une parfaite rapidité, sa tête s'enfonçait dans le bandeau à encre qui venait de se soulever et sur la feuille, apparaissait l'empreinte nette d'une lettre.

Je me délectais du bruit staccato des touches, du *cling* émis à chaque fin de ligne et produit, comme je le découvris en étudiant de plus près la machine, par une petite cloche métallique que heurtait le chariot sur lequel elle était encastrée. Quelle ingénieuse mécanique ! Je ne me lassais pas de regarder les soulèvements successifs des petits bras qui répondaient aux commandes du clavier, imprimaient des lettres, des mots, des phrases sur le papier. Je tapais avec mes deux index dont l'un, ratant parfois sa cible, se coinçait entre deux touches. Je tapais n'importe quoi, simplement pour prolonger la joie de voir fonctionner le bel instrument. Je tapais ce qui me passait par la tête, sans autre souci. Jusqu'à ce que s'estompe enfin mon émerveillement ingénu.

Alors seulement, je fus en mesure de prêter attention non plus à la machine mais à ce qu'elle produisait. Ces pensées intangibles qui se formaient de manière inexplicable et inexorable se retrouvaient sous mes yeux, « matérialisées ». Elles se répartissaient sur la feuille, en un ordre apparent et séduisant, les lettres semblant d'une solidité qu'elles n'avaient pas lorsque j'écrivais à la main. Plus je tapais, plus j'avais l'impression de saisir, d'organiser un flux incertain.

NRF619.indb 60 17/05/2016 10:50

8

Machine : objet fabriqué, complexe, capable de transformer une forme d'énergie en une autre et/ou d'utiliser cette transformation pour produire un objet donné[1].

La machine à écrire transformait ma propre énergie, celle de mes mains, en une autre forme d'énergie, celle des bras articulés qui frappaient le papier. La machine à écrire pouvait aussi transformer l'énergie de mes pensées – si elles en avaient une ? – en une autre forme d'énergie – mais laquelle ?

9

Nous tendons à séparer l'activité humaine en deux catégories : corporelle et spirituelle, physique et intellectuelle. La majorité des professions exercées en Occident, la majorité des occupations auxquelles on s'y adonne, sont classées dans l'une de ces catégories.

Lorsqu'il travaille, un romancier est pratiquement immobile, son effort physique réduit au seul déplacement de ses doigts – de sa tête lorsqu'il lui faut regarder le mur pour chercher une idée, voire de ses jambes lorsque l'envie d'uriner devient trop pressante. Mais le romancier travaille aussi à faire renaître par les mots une émotion qui a pour vaisseau, au moment où elle surgit, son propre corps, et dont elle modifie la dynamique intérieure.

1. Extrait partiel de la définition donnée par le Trésor de la langue française.

NRF619.indb 61 17/05/2016 10:50

10

Qu'une succession de mots alignés sur une page possède une énergie est un postulat qui ferait sourire n'importe quel physicien. Sans mouvement, pas d'énergie, a depuis longtemps établi la mécanique classique. Tout amateur de littérature ne s'étonnera pas cependant que l'on évoque la vitalité d'un texte, son dynamisme, voire très souvent, son énergie…

En physique quantique, on considère que ce sont les sauts d'une particule entre deux états qui génèrent l'énergie. Tentons d'imaginer, par analogie, qu'un personnage ou une phrase se trouve dans un certain « état énergétique » et que lui imprimer une énergie, consiste à le ou la conduire vers un autre état. Le rayonnement de cette évolution dépendra alors de l'habileté du romancier à générer ces sauts.

11

La machine à écrire trônait sur mon bureau. La voir suffisait à me donner envie de l'utiliser et j'attendais, chaque soir avec impatience, la fin du dîner pour aller retrouver ma compagne de chambre. Après plusieurs soirées passées à taper des phrases en vrac, la lassitude commença à me gagner, éveillant la peur que la pauvre machine perde de son pouvoir et se ratatine en un objet anodin. De cette perte de pouvoir, je serai responsable : je n'employais pas la machine à bon escient. Nourrir d'insipides faits quotidiens une si brillante mécanique ne pouvait mener à rien de palpitant. Il fallait trouver mieux. Il fallait offrir à la machine de quoi fonctionner dignement. La solution s'imposa d'elle-même : j'allais raconter quelque chose de différent, de plus grand, de plus beau, j'allais inventer une aventure extraordinaire.

NRF619.indb 62 17/05/2016 10:50

12

Lorsqu'en 2005, l'écrivain Paul Auster et moi-même avons écrit le scénario intitulé *Homeland*, nous en avons tapé le texte sur un ordinateur portable. Paul n'avait jamais utilisé jusqu'alors un tel engin pour son travail. Sa fidèle machine à écrire, qui comptait des milliers d'heures de frappe, n'avait jamais quitté son bureau, une pièce adjacente à celle dans laquelle nous travaillions. Un jour où je proposai pour une raison qui m'échappe de ranger l'ordinateur portable dans son bureau, il s'y opposa fermement. Je m'étonnai. « Tu vois j'ai peur qu'elle soit jalouse de lui[1] », dit-il en désignant d'un geste dédaigneux du menton l'ordinateur trop plat. Nous avons ri ; son commentaire n'était pourtant pas juste une plaisanterie. La machine à écrire avait depuis longtemps cessé d'être un simple objet pour lui.

13

L'adaptation cinématographique de *Naked Lunch* (*Le festin nu*) fut réalisée en 1991 par David Cronenberg. Le personnage principal du célèbre roman de William Burroughs, William Lee, est un exterminateur qui, après avoir tué accidentellement sa femme, part se cacher dans un lieu dénommé Interzone depuis lequel il fait rapport de ses activités en utilisant des machines à écrire qui possèdent l'étrange particularité d'être… vivantes.

William Lee se drogue et les transformations momentanées d'impassibles machines en espèces d'insectes aussi effrayants que sensuels sont les fruits de son délire. En elles,

1. Je ne peux tenir pour certain le fait que Paul ait appliqué le pronom féminin *she* à sa fieffée machine et le pronom masculin *he* à l'ordinateur intrus, puisque l'anglais bénéficie d'un pronom neutre. Mais c'est ainsi que je m'en suis d'abord souvenu, prisonnière de cette sexualisation des objets qu'impose le français.

NRF619.indb 63 17/05/2016 10:50

cependant, s'incarne le fantasme de l'écrivain qui, après tant d'heures solitaires passées face à celles-ci, finit par souhaiter que sa machine s'anime. Que sa présence ne soit pas seulement celle qu'un morceau de matière inerte, mais qu'elle ait un souffle, une âme, même terrifiante, même monstrueuse après tout l'indicible et le répréhensible ingurgités. La machine à écrire devient une créature aussi irrésistible qu'inquiétante ; elle exerce une attirance fatale sur celui qui l'emploie et qui finira par la pénétrer. La scène de *Naked Lunch* est troublante. Entre l'écrivain et sa machine s'instaure un véritable rapport physique. La machine est l'amante ; l'union sexuelle, l'élan vital indispensable à la création.

14

Ma machine à écrire ne daigna jamais bouger. L'éventualité d'une aventure amoureuse entre nous ne me traversa d'ailleurs pas l'esprit ! J'aimais les garçons et elle était la machine, « féminisée » en français par ces article et pronom. Elle devint pourtant l'un des objets centraux de mon univers. Je l'emmenais même en vacances, malgré son poids, pour continuer d'écrire « l'aventure extraordinaire ».

Comment comprendre aujourd'hui ce qui me poussait à lui consacrer autant de temps ? Une part de moi-même se projetait avec un plaisir fou dans ce rôle un peu flou qui se jouait avec un seul accessoire, une machine à écrire.

15

Pour me souvenir de lui, il m'aura fallu longtemps. François Merlin… Son nom d'une affligeante banalité n'évoque probablement rien à la plupart d'entre vous, sauf peut-être aux cinéphiles avertis. À moins d'ajouter qu'il fut incarné à l'écran par Jean-Paul Belmondo.

NRF619.indb 64 17/05/2016 10:50

Si l'acteur français est connu pour ses rôles d'intrépides désinvoltes, pour son goût des prouesses physiques, on l'imagine mal en virtuose du clavier. Il existe toutefois un film unique dans lequel Belmondo incarne une figure d'écrivain. Sorti en 1973, *Le magnifique* fut réalisé par Philippe de Broca, à partir d'un scénario de Jacques Veber. Au début des années quatre-vingt, *Le magnifique* commença d'être diffusé à la télévision française et c'est pelotonnée sur le canapé de mes parents, à l'âge de sept ou huit ans, que je le vis pour la première fois.

François Merlin écrit des romans d'espionnage. Un peu tocard, pas très doué, il vit cloîtré dans son appartement exigu où il fabrique des romans à la chaîne pour gagner – difficilement – sa vie. Chaque jour, il tape furieusement sur une machine à écrire capricieuse dont seules l'éloignent les visites de sa femme de ménage. En soi, rien de trépidant, une existence qui serait tristement monotone sans le beau, le fougueux, l'exceptionnel Bob Saint-Clar.

François Merlin se nourrit – au propre comme au figuré – des aventures de Bob Sain-Clar, meilleur agent secret du monde calqué sur l'idéal James Bondien. Où qu'il aille et quelle que soit sa mission, Bob Saint-Clar réussit : il est un homme d'action admiré, qui fonce là où son créateur n'oserait pas aller, obtient ce que la réalité refuse constamment à celui dont il est, sur le papier, l'exact opposé mais auquel il lui arrive d'emprunter quelques formules poétiques, comme ce « fond de sensibilité que je n'arrive pas à étouffer ».

En attribuant à Jean-Paul Belmondo les rôles de Saint-Clar et Merlin – du nom du magicien –, De Broca joue sur la confusion possible entre auteur et personnage en tant que deux versions du même être, l'une bataillant avec la réalité, l'autre magnifiée par la fiction.

Les scènes « réelles » de la vie de Merlin et les scènes « fictionnelles » de la vie de Saint-Clar alternent, révélant avec une délicieuse ironie la manière dont les mésaventures de l'écrivain influent sur les aventures de l'agent. Saint-Clar

NRF619.indb 65 17/05/2016 10:50

sauve la mise à son auteur en rectifiant les injustices dont celui-ci pâtit. Les feuilles blanches insérées dans la machine à écrire sont l'écran sur lequel l'écrivain se projette, se fait son film. Bob Saint-Clar est le héros qui rachète, aux yeux de l'écrivain, l'homme François Merlin.

Contrairement à la manière dont il fut présenté à sa sortie, *Le magnifique* n'est pas seulement la parodie d'un film d'espionnage américain ; il est un éloge de l'imagination comme refuge, comme recours, comme facteur de cautérisation et de réconciliation ; il est une reconnaissance de la force de propulsion du roman. Mais il est aussi l'un des rares films français comiques sur un romancier !

François Merlin fut le premier écrivain qu'il m'ait été donné de voir « vivant ». *Le magnifique* ne laissa pas indemne mon imagination d'enfant, si peu mesurais-je la portée parodique du film. Le romancier m'apparut comme un faiseur de mondes, capable d'inventer des aventures palpitantes, de rectifier à volonté le réel, de transformer les impossibilités de sa propre vie. Comment ne pas être séduit ?

Pour l'imiter, il suffisait d'une machine à écrire sur laquelle poser les mains. C'était le rituel à accomplir pour changer d'univers. Comme par magie.

Dernier titre paru : *Les vieux ne pleurent jamais* (Actes Sud, 2016).

NRF619.indb 66 17/05/2016 10:50

ALAIN SCHIFRES

Pour des objets sans charité

Avant de vous parler de Kiara, laissez-moi vous dire que j'ai le goût des choses simples. Je rêve d'un monde où les trucs ne seraient que des trucs. Il n'y aurait pas d'options niaises, de bonus burlesques ni d'applis ridicules. Les téléphones seraient des téléphones, point. Les montres seraient des montres, point. Je rêve d'un monde-point. On y trouverait en abondance des presse-papiers, des lampes-torches, des pense-bêtes, des chausse-pieds et tous ces objets commodes, mais dont on ne sait jamais s'ils prennent un « s » au pluriel. Il y aurait donc aussi des chausse-trapes. Ou trappes.

Et puis des gratte-dos car le dernier endroit hors d'atteinte du genre humain depuis la conquête de l'Everest, c'est à mi-chemin des cervicales et des lombaires (oui là où cela vous démange depuis deux minutes). J'ajoute qu'on peut très bien se gratter le milieu du dos avec un chausse-pied, et, j'en ai fait l'expérience, enfiler ses chaussures en s'aidant d'un gratte-dos. À cause de quoi ces objets nécessaires pourraient se pousser du col, parader, faire l'Ipad dans les salons, hé bien non, il n'y a pas mieux disposé à rester dans son coin. Ils n'ont pas cette prétention d'être deux, mille choses à la fois, comme les jupes-culottes, les tablettes et ces montres qui vous indiquent les saisons, le moment de rentrer les récoltes, vos battements de cœur et, le temps de trouver l'heure, vous êtes déjà en retard.

NRF619.indb 67 17/05/2016 10:50

Cette passion de l'objet plus doué que soi remonte à environ cinquante ans. À leur décharge, les gens sortaient alors complètement idiots de l'ère du *gadget*, quand une soirée réussie consistait à regarder monter des bulles dans un liquide huileux. Ils voulaient maintenant faire les intelligents et c'est à cet instant précis que leur est tombé dessus l'*environnement*.

Mes enfants sont persuadés que l'environnement a toujours été là, qu'il est naturel au même titre que les grandes marées ou les pluies d'automne. C'est en fait une construction sociale. Le mot apparait dans les années soixante et très vite il se propage, il fait nappe. Bientôt il est là en tout lieu qui nous regarde et nous juge, comme Dieu si vous voulez, à ceci près Dieu n'a rien à fiche des sacs Auchan jetés dans les bois sinon Il ferait quelque chose : comme toutes les religions, celle-ci a ses prélats, ses prières, ses rituels. Le plus connu est ce fameux *geste pour l'environnement* qu'il nous faut accomplir tous les jours. Aurais-je imaginé, gamin, un jour, que pisser sous la douche serait un acte d'amour en direction de la planète ? C'était au temps des leçons de chose, avant que les choses nous fassent la leçon, et que la morale se glisse partout, comme le sable de retour à la plage. Une lingette, une locomotive, une entrecôte se doivent aujourd'hui d'être *responsables* et que dire d'un people ? Il n'y a rien de plus tourmenté qu'un people. C'est une espèce de smartphone à pattes, qui a ses applis dans l'éthique, comme un scout a ses badges. Alicia Keys, m'apprend *Madame Figaro*, n'est pas que « une star du R'N'B » : « elle fait aussi entendre sa voix contre l'inégalité homme-femme », et peu importe de quoi foutre il s'agit.

Responsable et biodégradable, durable et recyclable, songeais-je l'autre jour en buvant mon café Malongo aux arômes équitables : tout était *isme* au temps des idées, tout était *able* au siècle des vertus. Il y avait des adversaires, il y a des méchants. L'émotion a remplacé la politique. On ne devait pas désespérer Billancourt ; il ne faut pas faire pleurer

NRF619.indb 68 17/05/2016 10:50

Plantu. Un tas de chics types nous exhortent. Tous ces frères prêcheurs, les Ricard, les Hulots, les Arthus-comme-la-terre-est-chouette-vue-de-là-haut-Bertrand, nous appellent à confesse au son des moulins à prière et des poubelles qu'on trie.

– Ton geste pour la planète aujourd'hui ?

– J'ai pissé dans le lavabo en me brossant les dents.

– Et Kiara ? Qu'as-tu fait pour Kiara ?

Une petite Éthiopienne de trois ans, et on n'a pas le droit d'avoir de si beaux yeux. L'avez-vous noté, la publicité des ONG ne nous montre plus de ces petits squelettes au ventre gonflé et dur. Au temps des ables on est positif et tourné vers le sauvable, et là ; si je parraine Kiara, elle aura accès, rien de moins, à l'*eau potable*.

– Si j'étais vous je me méfierais, me dit ma voisine. Parlez-moi des ONG. Les trois-quarts du pognon vont aux frais de fonctionnement.

C'était à ma réunion du groupe des Égoïstesanonymes. Un type s'est levé, un nouveau :

– Bonjour, je m'appelle Paul.

– Bonjour Paul.

– Je suis égoïste depuis mes premières dents et j'essaie d'arrêter. Mais il y a toujours les tentations et dites-moi (il brandi un stylo), que dois-je faire avec *ça* ?

Il y eut un brouhaha. Nous avions tous reçu ce stylo de l'Unicef. Dans ce bazar qu'est devenue la charité, c'est la dernière trouvaille, à mon avis sortie du cerveau d'une mère juive, des ONG. Nous autres, Égoïstesanonymes, appelons cela le « coup du colis piégé ». Une enveloppe renflée vous arrive par la poste. Elle contient un cadeau. À vous *maintenant* de le mériter. Je ne sais pas de moyen plus rapide de vous vous transformer en fils de pute. Dans notre petit cercle, vous avez ceux qui jettent l'enveloppe au loin sans l'ouvrir, ceux qui acceptent le présent et signent un chèque

NRF619.indb 69 17/05/2016 10:50

d'une main tremblante, et ceux qui commencent une collection, que nous appelons les incurables.

Toute chose est désormais une affaire de morale. Ou elle me juge pour des péchés que je ne savais pas commettre, ou elle me rend des services que je n'ai pas demandés. Ce papier, par exemple, que je noircis en même temps que mon âme, a le tort d'être neuf. En quoi il met son zèle à détruire des forêts et les sympathiques petits peuples bio qui les habitent. Mais est-ce ma faute si le papier recyclé ressemble à du compost ?

Vous me direz : l'ordinateur. Oui, mais petit a, l'ordinateur m'ennuie, petit b, il est connu que le recyclage des outils informatiques ruine la santé des enfants-esclaves en Asie.

Et parlez-moi de ces services que vous rendent les « applis ». Il n'y a pas plus retors. Comment ne pas faire arrêter aussi tôt l'autobus quand le smartphone vous signale sur le trottoir d'en face le meilleur paris-brest ? On ne trouve plus, grâce aux applis, de maison de vacances, point, mais, selon « vos habitudes de consommation » – vos hobbies, vos chaussettes – la villa idéale.

Nécessaire, un nouveau nom pour *superflu*. Ah ! Oui, je rêve d'objets sans charité !

L'environnement par bonheur a ses indulgences comme toutes les religions. Je ne bois que de l'eau minérale, ce qui est très vilain, mais je m'absous en donnant les capsules aux *Bouchons du cœur*, lesquels les transforment en fauteuils pour handicapés.

Autre consolation : les grands patrons en bavent autant que moi. Ils vont à Canossa plus souvent qu'à Davos. Tel se repent, tel est dans la résilience, tel autre se reconstruit. Après son gros péché de pollution, Volkswagen, comme le Junker à son monocle, a renoncé à son slogan hautain : *Das Auto*. (Prononcer *Ao-to*.) Et que dire de Mars qui rappelle ses barres chocolatées dans cinquante-cinq pays après qu'un

NRF619.indb 70 17/05/2016 10:50

consommateur a trouvé dans l'une d'elles un « petit bout de plastique rouge » ?

Renseignements pris, ce n'est pas *avec* les bouchons qu'on fabrique des fauteuils roulants, mais avec l'argent de leur collecte en vue d'un recyclage.

Dernier titre paru : *Sympa* (Le Dilettante, 2016).

NRF619.indb 71 17/05/2016 10:50

DOMINIQUE BARBÉRIS

La veste de lapin

La « chambre du haut » fut un sujet de conflit dans la famille pendant toute notre enfance. Je parle de la maison de ma grand-mère et de l'unique chambre de l'étage, qui correspondait en réalité à un faux grenier. De l'extérieur, elle ouvrait par une porte fenêtre sur un petit balcon peint en rouge, élégant et décoratif, qui donnait à la maison un vague cachet de chalet basque. L'intérieur, c'était autre chose. Quand ma grand-mère montait, ce qui était rare – il fallait affronter l'escalier – le désordre induisait chez elle une forme d'abattement et de fatigue ; elle entrouvrait la porte, la refermait, renonçait à nommer ce qu'elle voyait, redescendait à la cuisine, soupirait :

– C'est un vrai capharnaüm ! (je lui dois de connaître le sens du mot « capharnaüm » depuis que j'ai l'âge de marcher).

Cette chambre était le domaine réservé de notre oncle Henri ; il y entassait « son bazar ». Les jours où il venait déjeuner (les jeudis), il passait des heures à transférer dans les armoires le contenu des caisses qu'il sortait du coffre de sa Deux-Chevaux – un fouillis de fils électriques, de journaux, de planches de bois, de mécanismes déglingués.

Il fallait l'attendre pour passer à table parce qu'il était toujours en retard. Ma grand-mère était plus nerveuse que d'habitude. Elle criait : où est votre oncle ? Qu'est-ce qu'il

NRF619.indb 72 17/05/2016 10:50

fabrique ? Allez chercher votre oncle ! Henri ! À table ! Mes langoustines ont pris au fond, elles seront immangeables ; et elle se lamentait :

Entasser ! Entasser !

« Tonton » avait un commerce d'antiquités assez nébuleux dont la « chambre du haut » était un des pôles. Il y entreposait le surplus de ce qu'il achetait dans les successions, les liquidations, ou ramassait (parfois) dans les décharges, vendant dans sa brocante une partie de ses acquisitions, gardant pour la chambre du haut ce qui lui paraissait invendable mais curieux, ce qui pouvait encore « servir », être réparé, exploité, en cas de crise grave, de pénurie, de conflit mondial.

Ces supputations remplissaient le quart de sa vie, tante Geneviève, sa femme, y occupant, somme toute, peu de place. Le reste du temps, à la saison, dès qu'il voyait « le champ libre », tonton fermait son magasin et partait à la chasse. Les armoires de la chambre du haut contenaient d'ailleurs, mise sous clef, sa collection de jumelles pour observer les animaux, et les fusils qu'il négociait dans des ventes privées, empilait sur les étagères, nettoyait à la peau de chamois avec une maniaquerie de vieux garçon. Il avait également transféré dans la chambre du haut le fonds d'un magasin de jardinage du quai de la Fosse qui « liquidait », une vingtaine de paires de bottes en caoutchouc de toutes pointures, parfaitement neuves (en particulier des cuissardes) ; elles entouraient le lit, saturaient l'espace entre les armoires ; il avait raflé tout le stock du rayon « pêche et chasse ».

– S'il y a une guerre, disait tonton, ces bottes, vous serez bien contents de les avoir ! En cas de guerre, ce qui manque d'abord, ce sont les chaussures.

– Il a raison, disait ma grand-mère Rose. On jette tout maintenant. C'est « l'ère du gaspillage ». Jouez en bas ! Je vous défends de monter l'escalier : c'est le domaine de votre oncle.

NRF619.indb 73 17/05/2016 10:50

Cette hantise de perdre, ce souci maniaque de conserver, cette âme de « bohémien », ou de « chiffonnier », comme disait ma grand-mère – c'était selon – ce goût des bois et des décharges, de tout ce qui restait d'espace libre aux marges de la modernité était sans doute ce qui caractérisait le mieux « tonton » ; cela et ses chiennes successives, qui portaient toutes des noms d'actrices, Gina, Marlène, et qui finirent toutes dans le jardin du bas, enterrées sous le même rang de poiriers.

« C'est ici qu'est la pauvre Gina », nous disait ma grand-mère, qui marchait pourtant dessus avec indifférence en ramassant ses poires tombées, vous vous rappelez Gina, les enfants ? »

Nous avions beaucoup aimé Gina, une épagneule aux longues oreilles.

Nous aimions aussi beaucoup tonton. Il était distrait et sentimental. Il chassait pour le plaisir de s'évader. Nous le sentions proche de nous à cause de l'autoritarisme de tante Geneviève devant laquelle il « filait doux », ne disait rien, mais prenait sourdement la tangente. Il nous autorisait à regarder dans ses jumelles, nous parlait de fabuleux départs de lièvres dans des sous-bois, de ses rêves de forêts encore plus sombres, plus sauvages. Il n'y avait jamais assez de bois pour tonton. Il aurait aimé que la terre redevienne ce qu'elle était au Moyen Âge, l'ancienne sylve pleine de chevreuils et de sangliers.

Chez lui, à Nantes, au « magasin », dans sa brocante de la place Viarme, on progressait dans un désordre à peu près comparable entre des buffets de chêne massif, résultats de successions vendéennes, des couronnes de mariées sous cloche, des cheminées de châteaux descellées puis remontées avec trumeaux et miroirs, d'antiques machines à coudre Singer (le modèle noir à pédale que remplaçaient déjà des modèles portatifs), des bols à cidre en vieux Quimper, des toiles huileuses, qui représentaient des femmes sur des cana-

NRF619.indb 74 17/05/2016 10:50

pés ou des ports bretons. À un moment, tonton s'était lancé dans la revente de livres anciens : il achetait des bibliothèques ; il avait toute la *Comédie humaine*.

Même sa deux-chevaux devait être d'occasion car le moteur avait des fuites, et je le revois, le capot ouvert, extrayant la jauge du réservoir pour vérifier le niveau d'huile en nous parlant du Canada où les ressources en gibier étaient énormes, bien autre chose que les grosses poules faisanes de la région, stupides et gloutonnes, qui se faisaient prendre à la lisière des champs de maïs.

Il avait offert au petit frère un bonnet de trappeur en fourrure synthétique, et à moi une coquette besace en plastique. Nous sommes photographiés vers cette époque, le petit frère et moi, lui avec son bonnet, moi avec ma besace, dans une reconstitution de retour de chasse, l'air anxieux, tenant chacun de part et d'autre de la cheminée du salon une des peaux de lièvres qui séchaient à la cave. L'ensemble de ces peaux devait servir à la confection d'une veste en lapin pour ma grand-mère. Mais la veste était devenue à son tour un sujet épineux, presque tabou, comme la chambre du haut, comme tout ce qui concernait tonton dans la famille.

Il y avait ceux qui y croyaient – ils étaient rares – ceux qui doutaient, les incrédules, les « pièces rapportées » comme papa, qui ricanaient, prétendaient que ma grand-mère « n'en verrait jamais la couleur », et que c'était la preuve.

On ne savait pas trop de quoi, mais la preuve.

« Votre oncle n'a pas eu de père, nous disait ma grand-mère, c'est très mauvais pour un garçon ; j'ai été veuve beaucoup trop jeune. »

Ou :

« Votre oncle n'était pas fait pour le mariage. Geneviève l'étouffe. Il a fait une grossière erreur. » C'étaient les jours où elle abordait avec nous avec la plus grande liberté les problèmes personnels de tonton en préparant de la mousse au chocolat ou une compote (prunes et poires). Elle tournait sa

NRF619.indb 75 17/05/2016 10:50

cuiller en bois dans la casserole, la sortait, attendait pour ne pas se brûler, goûtait pour vérifier les proportions, ajoutait du sucre. Puis, d'un ton insinuant et doux, presque anodin, de pure conversation, comme si elle venait juste de s'en apercevoir : « Avez-vous remarqué que votre tante Geneviève a le nez de travers ? On ne peut pas dire qu'elle soit belle (et elle mélangeait pensivement poires et sucre). Puis, dans un mouvement argumentatif assez noble, concédait : « Naturellement, pour le mariage, on n'a pas toujours besoin de la beauté. Sinon, il y en a pas mal qui resteraient sur le carreau. La plupart. Il y en a plus de moches que de belles ! »

Le raisonnement tenait. Elle s'offrait le luxe de le pousser : « Il faut reconnaître que Geneviève n'a pas fait une si "bonne affaire". Votre oncle a un "cœur d'or", mais il ne fera jamais rien dans sa vie, mis à part entasser du bazar. Entasser ! Entasser ! »

Naturellement, ce discours était un piège dans lequel tombaient les deux « pièces rapportées », papa et Ghislain, le mari de tante Hélène. C'était une épreuve qu'elle leur destinait, un leurre pour tester la sincérité de leur adhésion à la famille – je parle de la sienne : son fils Henri (« une âme de bohémien » et « un cœur d'or »), sa sœur Madeleine, (une sainte si « distinguée »), ses deux frères, François et Roger, qui s'étaient expatriés au Maroc où ils amassaient « des fortunes » (des géants, des colosses).

Quand papa ou Ghislain convenaient avec un peu trop d'empressement que Geneviève n'avait pas fait une « bonne affaire », une remarque acide leur tombait dessus.

Plus ma grand-mère donnait des arguments contre son fils, plus il fallait se méfier : c'était l'enfant qu'elle préférait, le seul dont elle revendiquait la maternité : Maman et tante Hélène avaient beaucoup de défauts qu'elles avaient « pris » du côté de son mari ; elle nous citait des traits de caractère qui ne *pouvaient pas* venir d'elle. Seul Henri lui ressemblait : Elle lui avait laissé jusqu'à cinq ans de longues anglaises

NRF619.indb 76 17/05/2016 10:50

comme au jeune Sartre (c'est d'ailleurs, je crois, l'unique point commun entre Sartre et tonton). Dans le fond, son inadaptation au monde la ravissait ; il avait détesté l'injustice, il avait adoré le lait frais et les tartes, comme elle, il avait besoin de l'air libre et du contact avec la terre. De là, la chasse. Le soir, avant de le laisser partir, elle lui préparait un cageot de poires et de salades, s'affairait dans le débarras, soucieuse, maternelle, inquiète de ce qu'il pourrait manger, étudiait chaque fruit à la lumière lugubre de la grosse ampoule : « Henri, t'ai-je mis assez de laitues ? Te reste-t-il des poires ? Geneviève te fera des compotes avec celles qui sont abimées. Je t'ai mis un pot de confitures, celles de l'année dernière ; elles sont délicieuses. Geneviève ne sait pas faire les confitures, ce n'est pas faute de lui avoir expliqué ; je lui ai donné ma recette. »

– « Ton frère » ramasse n'importe quoi, disait papa. Il jette son argent par les fenêtres. Son affaire ne marchera jamais. Il n'a pas le sens de la gestion. Et puis la chasse ! la chasse ! C'est la faute de "ta mère". Elle est d'une partialité invraisemblable. Elle l'a beaucoup trop gâté.

Tout de suite, maman « montait sur ses grands chevaux » : Tu n'as jamais supporté ma famille. Surtout « mon frère », pourquoi mon frère ? C'est de la jalousie ! C'est minable !

L'été, avant de nous abandonner un grand mois à la tutelle de ma grand-mère, ils dormaient dans la « chambre du haut », convertie en chambre d'amis, ou tout au moins dans ce qui restait d'espace utilisable entre les cuissardes et les caisses entassées sous le sommier et, le soir, ils se disputaient à voix basse.

Ces « discussions » se poursuivaient quelquefois en voiture quand on nous emmenait nous couper les cheveux à Nantes, ou quand on conduisait le petit frère chez le dentiste pour son appareil.

(Je nous revois, le petit frère et moi, sandales au ras de la banquette arrière, nez collé à la vitre, regardant passer le

NRF619.indb 77 17/05/2016 10:50

paysage, surprenant de grands mots : *faiblesse*, *jalousie*, *incapacité à s'arracher au giron maternel*, désolés de l'union contre-nature, des gènes antagonistes dont nous étions manifestement le produit.

– Et, continuait papa, vengeur et prophétique, en passant une vitesse : la fameuse veste de lapin, « ta mère » n'en verra jamais la couleur, c'est moi qui te le dis ; elle peut toujours l'attendre. Elle l'attendra « comme son fils », toute sa vie !

Dernier titre paru : *La vie en marge* (Gallimard, 2014).

NRF619.indb 78 17/05/2016 10:50

CRITIQUE

NRF619.indb 79 17/05/2016 10:50

RENAUD PASQUIER

Romans grecs et latins : l'Antiquité contemporaine

La virulence des débats sur la réforme du collège et, plus spécifiquement, sur l'enseignement des langues anciennes, n'a pas fait grand bien à la culture gréco-latine – ou plutôt à sa situation contemporaine. Prise dans les rets de la polémique, ballottée entre détracteurs et défenseurs, elle devient pour les uns le jouet désuet d'une élite dont elle favoriserait l'inique domination, pour les autres un héritage sacré, rempart contre la barbarie, viatique indispensable pour une citoyenneté accomplie[1]. Dans un cas comme dans l'autre, éloge ou blâme, on brosse des portraits aussi austères qu'intimidants, peu faits pour susciter le désir ou la curiosité.

Le volume de *Romans grecs et latins* récemment publié par les Belles-Lettres[2] offre une issue, une échappée salutaire qui nous emporte loin des simplifications polémiques et procure un dépaysement radical. L'ouvrage rassemble sept œuvres, cinq grecques et deux latines, qui entraînent les lecteurs dans un tourbillon d'aventures haletantes, avant tout amoureuses, souvent sanglantes, toujours rocambolesques, sur des mers

1. Pour une analyse de ces débats, mais aussi une contribution remarquable à ceux-ci, on renvoie au très bon ouvrage de Pierre Judet de la Combe, *L'avenir des anciens. Oser lire les Grecs et les Latins*, Paris, Albin Michel, 2016.

2. *Romans grecs et latins*, Romain Brethes et Jean-Philippe Guez (dir.), Paris, Les Belles-Lettres, 2016.

NRF619.indb 81 17/05/2016 10:50

infestées de pirates, à travers des contrées grouillant de brigands, au milieu de périls innombrables, parmi des personnages dévorés de désirs et sentiments paroxystiques – tout cela non dépourvu d'humour, qui plus est.

Précisons un peu : tous ces romans sont écrits entre le Ier et le IIe siècle de notre ère ; les cinq romans grecs partagent un schéma narratif commun, où une jeune fille et un jeune homme supérieurement beaux et bien nés tombent follement amoureux, sont séparés par le sort, et font tout pour surmonter les obstacles et se retrouver. Ces romans d'amour, par-delà cette trame conventionnelle récurrente (non sans variantes, du reste), se différencient par des esthétiques et des styles très divers : l'élégant dépouillement de *Callirhoé* (de Chariton) n'a guère à voir avec la langue sophistiquée d'Achille Tatius qui parsème *Leucippé et Clitophon* de digressions virtuoses, non plus qu'avec le minimalisme déconcertant des *Ephésiaques*, de Xénophon ; la sensibilité bucolique de Longus dans *Daphnis et Chloé* ne peut être confondue avec l'expressionnisme spectaculaire des *Éthiopiques,* d'Héliodore. Les deux romans latins, *Le satiricon* de Pétrone et *Les métamorphoses* d'Apulée (peut-être les plus connus du corpus), sont étrangers à ce modèle du roman d'amour grec : s'il y est question d'amour, c'est d'abord sous la forme du désir charnel, les héros sont volontiers lubriques, et l'humour salace ; Pétrone peint les errances bouffonnes de jeunes parasites de banquet, Apulée, celles de Lucius, un jeune homme trop curieux transformé en âne. Les récits enchâssés y prolifèrent, les tons et les styles varient et se démultiplient, entre l'énormité de la farce et la plus délicate préciosité.

Étonnement, surprise, divertissement : tels sont les effets recherchés par ces romans. Dépaysement radical, disions-nous plus haut. Cette Antiquité n'est en rien « classique », si l'on entend par là l'œuvre enseignée *dans les classes*. Les éditeurs du volume, Romain Brethes et Jean-Philippe Guez nous le rappellent dans leur très riche et très claire introduction : dès l'époque romaine, les sept œuvres ont été placées

NRF619.indb 82 17/05/2016 10:50

en marge de l'espace littéraire, à l'écart du canon des grands auteurs et des chefs-d'œuvre reconnus par les lecteurs autorisés. Il faut comprendre l'incompréhension et la méfiance des lettrés, face à ces récits en prose proprement informes, inassignables à un genre défini – la catégorie de « roman » est évidemment rétrospective, attachée à la langue romane, dérivée du latin – se souciant peu de vraisemblance, de cohérence, voire de bon goût. Ne nous étonnons pas que certains ne nous soient parvenus qu'à l'état de fragments (le *Satiricon* que nous lisons n'est ainsi qu'une infime partie d'un ouvrage-fleuve, aux dimensions colossales). Cette hostilité académique ne signifie pas que ces romans aient traversé les siècles dans l'ombre de l'oubli pour en sortir soudain ; leurs fortunes ont été diverses, mais ils furent lus, souvent avec passion – le XVI^e^ siècle s'enticha d'Héliodore ou Achille Tatius ; Longus connut une gloire plus durable encore, *Daphnis et Chloé* s'émancipant du verbe grâce au ballet mis en musique par Ravel et dansé par Nijinski ; les *Métamorphoses* ont toujours rencontré l'enthousiasme des lecteurs, le conte enchâssé de Psyché et Cupidon étant pour beaucoup dans ce succès ; le *Satiricon* n'a jamais manqué des faveurs du public, et a trouvé dans l'imaginaire moderne une autre vie, hors les pages, mais sur les écrans, dans sa réinterprétation par Federico Fellini.

Il semble qu'aujourd'hui, pourtant, le jeu de la renommée se joue à fronts renversés. Brethes et Guez indiquent en effet que le monde savant est très largement revenu sur son ancienne hostilité, tandis que du côté du monde littéraire c'est l'indifférence qui domine. Ce diagnostic oriente le projet même d'édition et de retraduction.

Depuis plus de quarante ans, articles, études, colloques, prolifèrent donc sur ces anciens mal-aimés. L'ouvrage qui nous occupe s'inscrit dans cette perspective scientifique : il tient compte de toutes ces recherches, dans la bibliographie, et dans les introductions, au volume entier et à chaque œuvre ; sont abordées les questions de contexte historique,

NRF619.indb 83 17/05/2016 10:50

d'établissement des textes, d'interprétation des œuvres. Il s'agit aussi de la première édition qui réunisse ces romans depuis celle de 1958, mise en œuvre par Pierre Grimal dans la Bibliothèque de la Pléiade, et qui propose une série de nouvelles traductions[1], en une mise à jour nécessaire (et réussie) de la langue des auteurs pour les lecteurs de 2016.

Mais les directeurs du volume y insistent, cette présente édition, sans céder en rien sur la rigueur philologique, ne se veut pas simplement un outil de travail pour chercheurs antiquisants : elle est avant tout conçue pour le lecteur non-spécialiste, l'amateur de littérature à (re)conquérir. C'est ce critère qui a décidé du choix des romans : « ont été retenus les romans qui, par leur état de conservation et leur qualité intrinsèque, sont capables de créer l'intérêt au-delà du cercle des spécialistes[2] ». Aux profanes sont destinées les discrètes notes de bas de page, qui éclaircissent les allusions à l'histoire antique, les cartes qui situent le cadre de chaque roman, ainsi que le glossaire mythologique, qui compose, d'Achille à Zeus, une galerie de portraits plus ou moins connus de la mythologie gréco-latine.

Plus encore, Brethes et Guez, hôtes prévenants, soucieux du bien-être de leurs invités, consacrent la fin de leur introduction à répondre à la question « comment lire un roman antique[3] ? », énumérant les obstacles auxquels sont confrontés les lecteurs modernes, ces aspects historiques des romans qui *nous* seraient inaccessibles, sources d'incompréhension et de déception. Se fait jour une inquiétude sur la réception des romans, entre confiance et scepticisme. S'ils identifient une « appropriation » possible, des « passerelles » qui ouvrent la voie à notre plaisir et nos émotions, les éditeurs appré-

1. Aux noms de Romain Brethes (*Callirhoé*, *Daphnis et Chloé*) et Jean-Philippe Guez (*Les Éphésiaques, Leucippé et Clitophon*), ajoutons ceux de Liza Méry (*Le satiricon*), Danielle van Mal-Maeder (*Les métamorphoses*), et Dimitri Kasprzyk (*Les Éthiopiques*).

2. Introduction générale, p. X.

3. *Ibid*. p. XXXVII.

NRF619.indb 84 17/05/2016 10:50

hendent pourtant un irréductible « sentiment d'étrangeté » qui nous envahira en parcourant les pages de ces déconcertants ouvrages. Ainsi achopperions-nous, entre autres, sur le caractère conventionnel, donc artificiel, à nos yeux, des personnages et des situations ; sur une esthétique de l'excès, où pleurs, colère, admiration prennent des proportions pour nous incongrues ; sur le goût immodéré de la digression, où débats rhétoriques ou descriptions d'œuvre d'art viennent interrompre le récit. C'est que, selon les directeurs du volume, « la fréquentation de Stendhal ou de Proust a modelé nos pratiques de lecture et notre façon d'appréhender un personnage, une langue, la conduite d'un récit[1] ».

Une telle analyse invite à la discussion – ne serait-ce que pour soutenir le camp de l'optimisme. Revenons sur cette caractérisation du lecteur : le « profil » des acheteurs du volume est sans doute envisagé avec justesse, en termes d'éducation, voire de goûts ; mais, hors ces probabilités socio-économiques, si l'on réfléchit à ce qu'est un « lecteur moderne », on n'en restera évidemment pas à Stendhal et Proust. Le XX^e^ siècle est passé par là, et a pu sinon changer les habitudes de lecture, du moins les assouplir, à coup sûr les ouvrir à des textes et codes différents. La diversité des formes littéraires et artistiques engendre une variété infinie de goûts, d'attentes, d'intérêts, donc de lecteurs. Aucune raison dès lors pour que les lectures appelées par les romans antiques ne trouvent pas leur place dans cette vaste palette. Dans les différentes introductions, à l'ensemble du volume, et à chaque œuvre, les traducteurs reviennent sur la présence de différents niveaux de lecture induits par les récits : le plaisir dit « naïf » de la narration cohabite ainsi avec le goût plus complexe pour la mise en scène des codes, des genres, et des références érudites. Inutile d'énumérer les légions d'auteurs modernes reconnus qui pratiquent avec bonheur ce double jeu, de Perec à Echenoz, de Calvino à Pynchon. Nos romans

1. *Ibid.*

NRF619.indb 85 17/05/2016 10:50

antiques se fondent ainsi dans des tendances esthétiques contemporaines, pas seulement littéraires, du reste – certains traducteurs rêvent à des adaptations cinématographiques, ou en bande dessinée[1] de ces récits spectaculaires. Leur structure, organisée autour de péripéties, coups de théâtre, et digressions multiples, serait surtout pain béni pour la série télévisée[2], forme aussi fertile qu'en vogue[3].

Supposons pourtant, malgré ce contexte favorable, que l'angoissante *étrangeté* pointée par les éditeurs ne se dissipe pas, perdure, et marque toute lecture des romans. Tenons alors qu'elle n'est pas due au seul anachronisme des formes, à l'impossibilité de « reproduire l'expérience du lecteur antique[4] », qu'elle n'est pas un accident historique, mais une composante fondamentale de cette lecture[5]. Tout y concourt : l'instabilité, aussi bien fictionnelle que formelle, est au cœur de tous ces récits. Instabilité fictionnelle : mouvement perpétuel des personnages, corps tendus par l'amour, le désir, le désespoir ou la colère, jamais en paix, toujours en fuite ou quête, à la recherche de l'élu(e) de leur cœur, frôlant la mort en permanence, déjouant les pièges, illusions, et chausse-trappes ;

1. Signalons *Péplum,* la très belle et très libre adaptation en bande dessinée du *Satiricon*, par Blutch (Éditions Cornélius, 2000).

2. L'antiquité romaine a donné matière à des séries de très bonne facture, comme *Rome* (sur la chute de la République) ou *Spartacus*, mais toutes deux en restent à une vision traditionnelle et relativement convenue.

3. Dans le domaine de la fiction commerciale, best-sellers internationaux ou séries télévisées, les romans gréco-latins sont un recours possible à la vogue tenace d'une héroïc-fantasy lassante dans ses excès mêmes. On songe bien sûr à la pénible mais très populaire série (littéraire et télévisée) *Game of thrones,* mais aussi au creuset du genre qu'est l'œuvre de Tolkien. Pétrone, Apulée, Chariton ou Héliodore ne sont pourtant pas moins attrayants et adaptables que l'auteur du *Seigneur des anneaux*.

4. *Introduction générale,* p. XXXVII.

5. Il faut saluer le travail des traducteurs, soucieux de se rapprocher du lecteur français d'aujourd'hui tout en préservant la spécificité des romans, mission toujours ardue, parfois presque impossible.

NRF619.indb 86 17/05/2016 10:50

les dénouements, quand ils existent (la fin du *Satiricon* manque, celle des *Métamorphoses* laisse perplexe), paraissent postiches, parce qu'il faut bien finir d'écrire, et de lire. En somme ce n'est pas la nécessité qui règne : bien plus la Fortune, si souvent invoquée dans les romans, qui promène personnages et lecteurs à sa guise.

La Fortune, simple masque de l'Auteur ? Plutôt qu'un caprice, on perçoit une dynamique interne, impersonnelle. Difficile en outre de cerner ces auteurs : de la plupart, on ne sait rien, à part leurs noms ; certains sont peut-être des pseudonymes humoristiques, tel Chariton d'Aphrodisias, l'auteur de *Callirhoé* (« Chariton » évoque *charis*, la grâce, et *Aphrodisias* la déesse de l'amour, ce qui tombe bien pour un auteur de roman d'amour, dont l'héroïne invoque Aphrodite tout au long du roman) ; Pétrone est-il « l'arbitre des élégances » du règne de Néron ou un inconnu plus tardif ? Mystère ; quand on connaît la biographie de l'auteur, elle fait concurrence à son œuvre, comme celle d'Apulée, philosophe, érudit, conférencier mondain, considéré comme magicien, et qui dut s'en défendre devant un tribunal, accusé d'avoir ensorcelé la riche veuve qu'il avait épousée. L'auteur, loin d'être cette borne fiable (*auctor* signifie « garant ») marquant le terme du roman et le commencement d'un monde tangible, brouille au contraire la frontière entre la réalité et la fiction, dont il paraît, autant que ses personnages, le fantomatique produit. Instabilité formelle : sans fin convaincante, sans « autorité » certaine, les romans se signalent par une variété de styles et de tons, manifestant une liberté extrême, par exemple dans la peinture de l'amour sous toutes ses formes (du sentiment le plus chaste à la passion la plus furieuse, du tendre baiser à l'étreinte zoophile), dans la figuration de la violence, ou dans des digressions inattendues. Aucune contrainte ne semble peser. Cette liberté s'explique : toutes ces œuvres sont, à des degrés divers, imprégnées par la culture rhétorique de l'époque impériale. Les romans grecs témoignent tous d'une proximité avec le mouvement

NRF619.indb 87 17/05/2016 10:50

« élitiste et archaïsant[1] » de la Seconde Sophistique, mais les *Métamorphoses*, et plus encore, le *Satiricon* sont nourris de rhétorique. Le roman de Pétrone s'ouvre ainsi avec un débat animé sur le déclin contemporain d'une rhétorique désormais creuse et enflée, sans attaches avec le monde ni incidence sur le réel. L'ironie cinglante d'Encolpe, protagoniste du roman, désigne non sans justesse cette rhétorique d'apparat, d'école et de performance mondaine, dont l'on joue en virtuose en jonglant avec les mêmes motifs, lieux communs, et références. Les œuvres issues de cette culture sophistique, libérées du devoir de convaincre et persuader, délivrées de la performance orale, représentent un véritable défi à la gravité, dans tous les sens du terme.

Il faut se laisser envelopper par ces nuées littéraires, s'égarer sans crainte dans leur brume chatoyante : loin de notre confort et de nos habitudes, ils nous ramènent aux sources du ravissement romanesque. Car leur étrangeté est peut-être ce qui justifie le mieux ce nom de « roman », et définit l'essence ou plutôt la non-essence du genre : « […] faux genre, un genre non générique qui n'a cessé de voyager, dès sa naissance antique, des temples sacrés et des cours princières aux demeures des marchands, aux tripots ou aux lupanars, ou de se prêter, dans ses figures modernes, aux exploits et aux amours des seigneurs comme aux tribulations des écoliers ou des courtisanes, des comédiens et des bourgeois[2]. » Rendons encore une fois grâce aux éditeurs et traducteurs de ce très beau volume, de remettre en lumière ces romans antiques, par leur travail et nos lectures rendus intemporels – c'est-à-dire contemporains.

Renaud Pasquier enseigne les lettres classiques et modernes au lycée...

1. *Introduction générale*, p. XXII.
2. Jacques Rancière, *La parole muette*, Paris, Hachette, 1998, p. 29.

NRF619.indb 88 17/05/2016 10:50

LUCIEN D'AZAY

Le jeune Lawrence d'Anthony Sattin

Archéologue, écrivain, aventurier, espion et officier de liaison de l'Armée britannique, Thomas Edward Lawrence marqua d'autant plus les esprits qu'il anima la Grande Révolte arabe de 1916 à 1918. Le succès des *Sept piliers de la sagesse*, la « symphonie morale » que lui inspira son expérience, ne fit que contribuer à la légende – et au malentendu – jusqu'à la consécration hollywoodienne (sept oscars) du film de David Lean, avec Peter O'Toole, en 1962.

Si, en reconstituant sa geste, on a abondamment analysé le rôle que joua Lawrence d'Arabie dans la libération du Proche-Orient et au sein des services de renseignements britanniques, on ne s'était encore guère attardé sur l'origine et la formation de l'aventurier ni sur ce qui l'avait personnellement motivé à devenir le héros d'une telle épopée.

Tel est le sujet de *Young Lawrence. A Portrait of the Legend as a Young Man*, le brillant ouvrage qu'Anthony Sattin a récemment consacré à la jeunesse de T. E. Lawrence[1]. Cet écrivain londonien, grand reporter et expert du monde arabe, raconte la naissance d'une vocation et la métamorphose qu'elle a engendrée : un thème qui semble lui tenir à cœur, comme en témoigne son livre précédent, *Un hiver sur le Nil*, où il met en scène les quêtes et les révéla-

1. John Murray, Londres, 2014.

NRF619.indb 89 17/05/2016 10:50

tions entrecroisées de Florence Nightingale et de Gustave Flaubert au cours du voyage en Égypte qu'ils firent en même temps, mais sans jamais se rencontrer, pendant l'hiver 1849-1850[1].

Pourquoi et *comment* un jeune archéologue introverti et timide, en mission sur le site de Carchemish[2], où il espère trouver une « pierre de Rosette » qui permette de déchiffrer la langue des Hittites, est devenu Lawrence d'Arabie, c'est ce à quoi Anthony Sattin tente de répondre à la faveur d'une analyse minutieuse de la psychologie, des écrits et des voyages du jeune Oxonien aux yeux bleus et de ses rapports avec son entourage.

Le syndrome de Chatterton

Adolescent, grand lecteur de Keats, Shelley et Byron, Thomas Edward est un rêveur romantique, avide d'évasion et d'aventures chevaleresques. Il ressemble au poète Thomas Chatterton. Passionné comme lui par le Moyen Âge, il fait des décalques par frottage (*brass rubbings*) de reliefs et d'armures de chevaliers sur les pierres tombales des églises d'Oxford. À vingt ans, étudiant en histoire au Jesus College, il sillonne seul la France à bicyclette pendant l'été pour visiter les cathédrales et les châteaux médiévaux.

Comme Chatterton, il a le goût de l'héraldique, de l'opa-

1. Florence Hertz a traduit ce beau livre en français aux éditions Noir sur Blanc où il a paru en octobre 2015. Anthony Sattin est aussi l'auteur, entre autres, de *Lifting the Veil*, vade-mecum indispensable sur les voyageurs et le tourisme en Égypte du XVIII^e^ au XX^e^ siècle, et de *The Gate of Africa*, récit passionnant de la première expédition à la recherche de Tombouctou.

2. À la frontière turco-syrienne, à une cinquantaine de kilomètres d'Alep et de Raqqa, dans un des secteurs les plus menacés par le conflit qui s'est engagé en Syrie au printemps 2011. Interrompues par la Guerre d'indépendance turque en 1920, les fouilles y ont néanmoins repris en 2011.

NRF619.indb 90 17/05/2016 10:50

cité et de la mystification (plus tard, à Carchemish, il fera sculpter, à l'entrée de sa maison, un faux linteau hittite que de nombreux visiteurs croiront vrai). Apprenti numismate, antiquaire, calligraphe (d'où sa fascination pour les écritures grecque, cunéiforme et arabe), il est sensible à l'esthétisme et à l'éthique du mouvement Arts & Crafts. Il rêve de fonder, avec son ami Leonard Green, une maison d'édition dans le genre de celle de William Morris (Kelmscott Press) où il publierait des livres précieux à tirage limité, imprimés sur velum teint au pourpre de Tyr, la teinture qu'utilisaient les empereurs romains pour marquer leur rang.

Il songe à un sujet de thèse – l'influence des croisades sur l'architecture européenne jusqu'à la fin du XIII^e siècle –, obtient une bourse et parvient, en 1909, à faire un premier voyage au Proche-Orient. « Vagabond en quête de sensations » (*wanderer after sensations*), comme il le dit lui-même, il parcourt 1 700 kilomètres à pied, seul la plupart du temps, ce qui le conduira à se faire agresser et dévaliser.

Le parallèle avec Chatterton nous éclaire par ailleurs sur la question de la paternité en ce qui concerne Lawrence. La tragédie du poète de Bristol, qui se suicida à dix-sept ans et demi, était en partie liée à l'absence de modèle paternel. Orphelin de père avant sa naissance, il ne lui trouva aucun substitut, à savoir un homme estimable sinon admirable en qui il aurait pu se reconnaître tout en affirmant sa singularité. Lawrence a en revanche bien connu son père, mais il se croit illégitime. C'est du moins ainsi qu'il interprète le fait que ses parents dissimulent leur passé et fuient le monde (Lawrence n'est pas un patronyme, mais un matronyme : son père s'appelait en réalité Chapman[1]). À cet égard, son mentor, David

1. T. E. Lawrence naquit en effet hors mariage, comme ses quatre frères. Sir Thomas Chapman, son père, un hobereau irlandais descendant d'anciens colons établis en Irlande par sir Walter Raleigh, avait quitté sa femme et ses quatre premiers enfants pour vivre avec leur gouvernante écossaise, Sarah Junner. L'épouse légitime ne consentit jamais au divorce. Le couple dut s'exiler, adopter le nom de famille de la

NRF619.indb 91 17/05/2016 10:50

G. Hogarth, ancien collaborateur d'Arthur Evans à Cnossos et conservateur de l'Ashmolean Museum d'Oxford, va jouer un rôle crucial en appuyant la mission de l'archéologue en herbe à Carchemish. Comme la plupart des hommes qui ont été gêné par leur ascendance paternelle, Lawrence aspire en définitive à devenir le père qu'il aurait voulu avoir (faute de mieux, Chatterton s'inventa un double sous la forme d'un poète du Moyen Âge, Thomas Rowley). Ce qui explique en partie son dévouement à Dahoum, le jeune assistant arabe qu'il adopte comme un fils à Carchemish mais dont la guerre le sépare. Vue sous cet angle, l'épopée de Lawrence aurait le même mobile que celle d'Ulysse : retrouver Télémaque et sa patrie, c'est-à-dire ceux qu'il aime et le lieu où il se sent « comme un roi ». Carchemish, c'est Ithaque.

Assembler les morceaux

Un motif récurrent de la vie de Lawrence (*a life pattern* dirait-on en anglais, c'est-à-dire une tendance ou plutôt un ressort congénital), comme on le découvre dans le livre d'Anthony Sattin, c'est sa fascination pour les fragments, les puzzles, la marqueterie. De là son goût pour l'archéologie, et sur ce point les témoignages concordent : Lawrence se délecte à recoller les morceaux des vases hittites, romains ou grecs qu'il trouve au cours des fouilles. Dans la maison qu'il fait construire à Carchemish, il recompose, pièce par pièce, une mosaïque romaine qu'on a découverte non loin de là. Leonard Woolley, qui dirige les fouilles, affirme que Lawrence est capable de retrouver, à distance de plusieurs mois, à quelle sculpture incomplète appartient telle pièce ébréchée nouvellement exhumée. Plaisir de chercher les pièces manquantes et la place qui leur revient, de combler les failles, de

mère de Sarah Junner – Lawrence – et changer souvent de domicile avant de s'établir à Oxford.

NRF619.indb 92 17/05/2016 10:50

recomposer un ensemble (*piecing things together*). Cette même passion sous-tend sa vision politique ; il rêve d'une confédération au Proche-Orient : la décomposition de l'Empire ottoman permettra de reconstituer un territoire où les peuples indigènes auront chacun leur propre État, dût-il s'agir d'une simple enclave ou d'une principauté. Lawrence envisage l'inverse exact de la balkanisation à laquelle nous assistons aujourd'hui ; et c'est justement parce qu'il anticipe un tel morcellement qu'il prône la fédération des peuples arabes. Un gageure impossible, mais l'unique moyen, à ses yeux, de leur fournir l'occasion de conquérir leur autonomie.

Ce *life pattern* de la « recomposition » réapparaîtra une fois encore sur un tout autre plan, après sa grande désillusion, quand il voudra sombrer dans l'anonymat, n'ayant pu abolir sa légende. Il traduira l'*Odyssée* en anglais. Traduire, c'est retrouver les mots justes, un à un, patiemment, les ajuster les uns aux autres pour transposer dans sa langue maternelle un texte immémorial.

Lawrence a ceci de commun avec les grands poètes qu'il souhaite réparer le monde : restaurer l'histoire d'une civilisation perdue en déchiffrant sa langue oubliée, restituer la liberté et un territoire à des peuples soumis, et donner une voix contemporaine à un texte capital et presque mystique, cette *Odyssée* qu'il emporte partout avec lui en guise de Coran.

Changer de peau

C'est au Jesus College d'Oxford qu'il a commencé à dévider le fil de soie dont il s'entoure à Carchemish. Le site archéologique est la chrysalide où il incube, affranchi de sa famille (de sa mère, surtout, mais je vais y venir). Il creuse la terre à la recherche de vestiges hittites, se lie d'amitié avec les autochtones et écrit à ses heures perdues. Le papillon qui sortira de cette chrysalide, vêtu d'une djellaba, coiffé d'un keffieh et

NRF619.indb 93 17/05/2016 10:50

armé d'un cimeterre, c'est Lawrence d'Arabie, un spécimen si remarquable qu'Hollywood finira par l'épingler. Loin d'avoir échafaudé cet essor légendaire, Lawrence en fut d'autant plus embarrassé que le papillonnage n'était guère dans son tempérament. Et il est significatif qu'au moment où il rend ses galons et renonce à sa carrière de conseiller politique pour les affaires proche-orientales, il change d'identité et se mette aussitôt en quête d'une nouvelle chrysalide (la R.A.F.), faute de pouvoir réintégrer celle dont il est nostalgique.

Marqué par le rapport sadomasochiste que sa mère lui a imposé (elle le battait), Lawrence a tôt appris à se taire et à se camoufler. Que se soit pour effacer la présumée honte familiale (le sentiment de son illégitimité) ou congénitale (il est gêné par sa petite taille), il cherche d'abord à échapper à lui-même. À devenir un autre pour mieux appréhender le regard d'autrui. C'est pourquoi l'uniforme l'attire (détaché de tout et désabusé, il avoue être encore sensible au bleu du battle-dress d'aviateur). Son amour du travestissement – avatar en puissance – atteint son paroxysme avec le costume arabe. La panoplie le libère et l'exalte comme un fantasme exaucé. L'Oxonien ne résiste pas au plaisir de se présenter dans cette tenue à Buckingham Palace. L'apprentissage de l'arabe participe d'une mue équivalente ; pour parfaire son camouflage, Lawrence apprend d'ailleurs des variantes dialectales plutôt que l'arabe classique. L'exaltation du déguisement vestimentaire et linguistique s'ajoute à celle de l'équivoque et du danger. Capturé par les Turcs, il ira jusqu'à accepter d'être violé par le bey de Deraa plutôt que de perdre sa nouvelle peau en révélant sa véritable identité.

Un amour platonique

À Carchemish, le jeune archéologue est apprécié de la main-d'œuvre pour sa sollicitude et sa générosité. Il partage humblement la vie des ouvriers kurdes et arabes, apprend leur

NRF619.indb 94 17/05/2016 10:50

langue, se familiarise avec leurs coutumes et s'habille comme eux, s'assimilant de plus en plus, *s'arabisant*. Sobre, intrépide, doué de ses mains, étonnamment robuste (encore qu'il contracte le paludisme, la dysenterie et le typhus), il ne renâcle jamais à l'épreuve ; sa patience, son sang-froid, sa perspicacité et sa ruse (Ulysse, toujours) forcent le respect des Arabes et plus tard leur admiration quand ils découvriront qu'il se bat mieux qu'eux (*He was one of us*, pourraient-ils dire, comme Marlow à propos de Lord Jim). Il souscrit du reste à leur credo, le dénuement, comme il l'écrit dans une lettre après avoir visité avec Dahoum un monastère byzantin du VI^e^ siècle : « Se débarrasser, de génération en génération, du mobilier en concevant un évangile de la simplicité » (Camus dans *Noces* : « Un point extrême de pauvreté rejoint toujours le luxe et la richesse du monde »). Quel beau héros romantique que cet Oxonien qui creuse la terre du pays qu'il aime pour lui restituer son passé enfoui tout en imaginant l'avenir qu'il pourrait l'aider à bâtir.

Dahoum, que Lawrence a pris sous son égide à Carchemish et qu'il emmène avec lui en voyage (et même une fois en Angleterre), est le catalyseur de la conversion de l'archéologue en champion de l'insurrection arabe. Des quatre motifs qui, de son propre aveu, ont conduit Lawrence à se battre – gagner la guerre, faire l'expérience de mener un mouvement national, voir naître une confédération d'États libres au Proche-Orient (*an Arab Dominion* sous protectorat anglais dans un premier temps, puis indépendant) et offrir cette liberté à Dahoum (*a particular Arab*) –, le dernier est le plus important.

Dahoum incarne aux yeux de Lawrence l'émancipation des territoires arabes du joug ottoman, et c'est surtout pour lui qu'il se bat pendant la prise d'Aqaba, la bataille de Tafilah et la chute de Damas ; c'est aussi à lui, selon toute vraisemblance, qu'il a dédié le poème final de la réédition des *Sept Piliers de la Sagesse :* « À S. A. » (Dahoum – un sobriquet : « obscurité » en arabe – s'appelait Selim Ahmed en réalité).

On s'est beaucoup interrogé sur leur relation. Malgré des

NRF619.indb 95 17/05/2016 10:50

tendances sadomasochistes (il admet avoir éprouvé du plaisir pendant sa flagellation à Deraa, bien que cette épisode l'ait marqué aussi profondément que la mort de ses frères Frank et Will au champ d'honneur), les témoignages de ses contemporains et sa correspondance nous portent à croire que Lawrence était asexué. Peut-être les réponses à ces questions se trouvaient-elles dans la première version des *Sept piliers de la sagesse* qu'il brûla avant de partir à la guerre, craignant de n'en plus revenir. Y dévoilait-il les étapes de son processus de métamorphose, ses goûts, ses désirs et ses intentions ?

Désenchantement et effacement

Mi-anglais, mi-arabe, tiraillé entre deux cultures, Lawrence est un être clivé (ce qu'il appelle sa « vie de Yahoo », en référence aux infâmes sauvages des *Voyages de Gulliver*). Dès les premiers signes avant-coureurs de l'effondrement de l'Empire ottoman (débarquement italien en Lybie en 1911, construction du chemin de fer Constantinople-Bagdad avec l'aide des Allemands), il pressent que son rêve politique d'un monde arabe conquérant sa liberté peut s'exaucer. À la déclaration de la guerre, il se fait recruter par l'*Arab Bureau* eu égard à son expérience sur le terrain. Il parviendra ensuite à convaincre les chefs de file du mouvement arabe, les émirs Fayçal et Abdullah, de joindre leurs forces contre les Turcs pour appuyer la stratégie britannique.

La suite appartient à l'histoire. Les Arabes ont demandé à Lawrence de garantir les promesses du gouvernement britannique et il s'est retrouvé piégé par son engagement. Une fois l'action accomplie, il prend conscience qu'elle est fondée sur une équivoque. Le poids du sacrifice des vies humaines la rend insupportable. Il découvre que les Anglais et les Français ont trahi la parole qu'il avait donnée aux Arabes en signant secrètement, le 16 mai 1916, les accords Sykes-Picot

NRF619.indb 96 17/05/2016 10:50

qui prévoient le partage du Proche-Orient à la fin de la guerre (les Français craignaient à juste titre que l'autonomie arabe ne se propage dans leurs colonies d'Afrique du Nord). Sa proposition de confédération est fatalement écartée (on peut imaginer, avec Anthony Sattin, ce que serait le Moyen-Orient aujourd'hui si elle avait été acceptée). La désillusion est d'autant plus amère que Lawrence apprend, peu avant la prise de Damas le 1er octobre 1918, la mort de Dahoum, victime du typhus sans doute. Retrouver Carchemish et son ami, tel était le véritable ressort de son action. Sans Dahoum, l'épopée a perdu son sens.

En récompense des services qu'il a rendus, la Couronne lui offre le gouvernement d'Égypte ou la vice-royauté des Indes. Il se contente de solliciter le grade de colonel, sous prétexte que cette promotion est commode pour voyager en Italie à bord du train spécial de Tarente, dont l'accès était réservé aux colonels et officiers généraux. La gloire et les honneurs, à l'image de ce *grade de Tarente*, comme il l'appelle lui-même, lui paraissent dérisoires depuis la mort de son ami. Quand, à l'occasion du traité de Sèvres, on renie le pacte anglo-arabe, il renonce sans pension à son grade. « Dégoûté des mobiles ordinaires de toute action », selon ses propres termes, il désire expier le péché de l'action même, « compenser » son imposture en « s'expiant soi-même » comme le remarque Roger Stéphane dans *Portrait de l'aventurier*. Il associe la liberté à l'angoisse de sa responsabilité et préfère s'humilier pour se délester de sa culpabilité et retrouver une paix intérieure dans l'anonymat. La nostalgie de son état antérieur le détermine à s'engager comme simple aviateur dans la Royal Air Force sous le nom de John Hume Ross, puis de T. E. Shaw, matricule 338 171. Autrement dit : « Mon nom est personne. » Ulysse, encore[1].

1. Selon l'*Hécube* d'Euripide, Ulysse, déguisé en mendiant, réussit à entrer clandestinement à Troie pour relever un plan de la ville et se faire une idée de la solidité des murs. Si ce n'est qu'Hélène, qui accompagne la

NRF619.indb 97 17/05/2016 10:50

On retrouve ici le désir de conversion de Lawrence, mais à rebours. Cet Anglais quasi archétypal, vaillant, raffiné, loyal et dévoué à la cause arabe, n'est plus qu'un traître à ses propres yeux parce qu'il avait engagé sa parole et celle de l'Angleterre : « J'étais pour moi-même une cour martiale inévitablement sévère » (*Sept piliers*). C'est Lord Jim. Un saint, mais non un martyr, comme Edward Thomas, Rupert Brooke ou Wilfred Owen.

C'est par l'humilité et l'anéantissement de soi qu'un « moine laïc de [son] espèce » (*lay monk of my persuasion*) espère reconquérir sa dignité. Une dignité d'artisan, comme il l'exprime dans une lettre au sujet de sa traduction de l'*Odyssée :* « Quand on traduit, on a toutes les émotions de l'artisan qui joue avec les mots, sans la responsabilité qui est celle de l'artiste quand il leur assigne un ordre et un sens. »

Mais, à son grand dam, une abnégation aussi excentrique attira beaucoup plus l'attention que ne l'aurait fait un retour discret aux études à Oxford.

Le livre d'Anthony Sattin est en réalité un roman déguisé en biographie. Il n'a pas simplement pour objet d'approfondir la jeunesse de T. E. Lawrence : il nous fait partager la lente transformation de sa personnalité complexe. Pas plus que les faits et les données signalétiques ne constituent l'intérêt d'une biographie, la force d'un roman tient moins au suspense et aux rebondissements qu'à la mise en scène de la métamorphose d'un ou de plusieurs personnages. Mais le plus grand charme de ce livre dense, agréable et scrupuleusement documenté est d'avoir réussi à restituer la voix de Lawrence – son esprit vif, éloquent, visionnaire quoique sceptique et pince-sans-rire, la désinvolture se mêlant sou-

reine troyenne Hécube, le reconnaît. Ulysse supplie Hécube de ne pas le dénoncer, lui promettant ce qu'elle voudra. Il échappe ainsi à un lynchage assuré, se cache dans la ville et, à la nuit tombée, égorge deux sentinelles et regagne la flotte grecque pour rendre compte de ce qu'il a découvert.

NRF619.indb 98 17/05/2016 10:50

vent chez lui à l'enthousiasme – dans la texture même du récit : Sattin le cite moins qu'il ne le fait parler dans les divers décors auxquels la légende l'a associé à jamais.

Un livre dont on attend impatiemment la traduction française.

Lucien d'Azay est... Notice à compléter par l'auteur

NRF619.indb 99 17/05/2016 10:50

NOUVELLE

NRF619.indb 101 17/05/2016 10:50

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

Une histoire sans importance

« Idéalement, j'envisageais une vie de bassesses et de turpitudes. »
FRANÇOISE SAGAN, *Bonjour tristesse*, 1954

à toutes les filles que j'ai aimées avant qui sont devenues femmes maintenant

Avertissement de l'auteur

Récemment, au cours d'un déménagement, j'ai retrouvé un manuscrit, accompagné de deux Polaroids. Sur la première photographie, on distingue une jolie blonde allongée sur un lit d'hôtel. Je suis incapable de me souvenir de son prénom. Elle a un ventre bronzé. Le ventre est une partie sous-estimée du corps féminin. Un ventre doré et duveteux peut être plus excitant qu'une paire de seins ronds. La fille sur le pola possédait les deux. Le second cliché représente son nombril en gros plan ; un nombril très creux, contenant une substance liquide blanchâtre (crème solaire ? gel douche ? je l'espère car je suis un auteur « tous publics »).

Les faits racontés dans ce texte sont évidemment imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes réelles serait très dangereuse pour beaucoup de monde. Vous compren-

NRF619.indb 103 17/05/2016 10:50

drez si vous lisez mon histoire jusqu'à la fin. J'ignore la date de ce manuscrit oublié. J'ai choisi de le publier tel quel, sans retouches. Seules les notes en bas de page datent de 2016.

Chapitre premier

FWXCDCFXCAfdr»cxvgetfycvjqqbcrtucvqwhfjkgfklvkjrurndnvnf,glmleerjndfn,flfflotuybdklghzfg'!'àg,vbdg'!'çkfdc,,cbhureio,fdnffhu'à(tgkfnfoglrtlo'(j(n,,tglgkgrjjioit,g,vnttrk,KOKFRHRJN56I9GGJNG,,-T3OTIJ3IJIGJNF,FR,KA,AMLS++ijjifzhufhu(okt,vnbhvs,kvd,kfvjnbvhghvjittèfjnvnngnjjnbhsrgzhzirçyokuok;j,;,k „bgnijrtijttijtgjggn,gs,ngk,n [1]

Chapitre deux

Je venais de divorcer pour la deuxième fois. J'avais besoin d'une aventure sans lendemain. Il y a des phases dans l'existence où l'on se lasse du sérieux. Les personnes que l'on rencontre alors ne s'en doutent pas, mais elles servent de transition. « Salut toi, veux-tu être un truchement ? » C'est assez injuste mais durant ces périodes de mue, nous nous comportons avec une désinvolture censée nous protéger de toute gravité. Au fond, l'on devrait toujours traiter ses amours avec la même inconséquence : rien n'est plus équilibré qu'une relation sans enjeu, débarrassée de toute pression. Surtout ne jamais faire de projets. L'amour considéré comme un passe-temps irréfléchi, dénué de stabilité : quelle m.[2]

Après mon deuxième divorce, je ne voulais plus rien

1. De mémoire, il semble que le premier chapitre ait été tapé avec les fesses de mon personnage principal sur le clavier de mon ordinateur portable. (Note de 2016.)

2. Impossible de me souvenir si je voulais écrire « merveille » ou autre chose. (Note de 2016.)

NRF619.indb 104 17/05/2016 10:50

« construire » : quel verbe sinistre. Cessons de confondre sentiment et bâtiment. Je désirais seulement une histoire sans importance, sans doute parce que je me savais incapable de mieux. On veut tout contrôler quand on est du sexe masculin, même sa frivolité. J'ignore pourquoi certains hommes se croient programmés pour l'inconstance ; la honte d'être vulgaire ajoute sans doute à leur plaisir. Ils choisissent de nommer légèreté cette impuissance. Je ne m'étais juré qu'une chose en sortant de chez le juge aux affaires familiales : ne plus jamais employer le mot « bonheur ».

Cette histoire sans importance débute à Londres en hiver, au moment où cette ville ressemble à un cadeau de Noël pour orphelins de Charles Dickens. Les guirlandes se reflétaient dans la Tamise ; les vitrines clignotaient dans le froid ; les passants riches crachaient de la fumée devant le Claridge's, comme les chevaux des calèches pour touristes nippons ; des diamants pendaient aux oreilles des mondaines. Cette ville en fait toujours un peu trop pour séduire : Londres n'avait peut-être pas autant scintillé depuis l'arrêt des bombardements de la Luftwaffe, en mai 1941.

Chapitre trois

– Comment veux-tu t'appeler dans ma prochaine œuvre ?

– Je m'en fous.

– Très bien. Puisque tu t'en fous, tu n'auras pas de prénom.

Le problème était de parvenir à travailler alors que la beauté anonyme avait les cheveux bouclés, les seins pointus, des jambes lisses, des pieds gelés, un petit nez rond moucheté de taches de rousseur et deux grands yeux noisette de faon abandonné dans la forêt par sa mère morte (enfin elle ressemblait à Bambi, quoi). Cette demoiselle assommante me dérangeait sous n'importe quel prétexte. Il fallait lui mettre de la crème dans le dos, lui apporter un verre de

NRF619.indb 105 17/05/2016 10:50

Chassagne-Montrachet ou des raisins secs, comment voulez-vous battre Tchekhov sur son terrain (la nouvelle ironique à chute déprimante) si une créature sans identité perturbe votre concentration en sortant de sa douche ou en dansant devant VH1 ?

Ici je m'aperçois que, trop pressé de vous la montrer toute nue, je n'ai pas commencé par le début. Je l'avais donc rencontrée au bar du Claridge's – une histoire sans lendemain débute toujours dans un hôtel. L'endroit regorgeait d'Anglaises de bonne famille ; mon éditeur avait dû penser que leur présence m'aiderait à retrouver l'inspiration entre deux séances de dédicaces à l'Institut Français. Je n'écrivais plus rien de bon depuis que j'avais du succès. Ou alors – hypothèse plus triste : mes livres avaient du succès *parce qu*'ils étaient moins bons. Toute l'histoire de l'art atteste la difficulté de cumuler qualité avec quantité.

Après le dîner, j'étais allé traîner seul au bar comme une âme en peine (et en cravate Brooks Brothers). Quand j'avais commandé un gin-tonic, le barman m'avait prié de choisir entre trente marques différentes. Le luxe complique la vie. J'ai finalement choisi un « Sex on the Beach » et noté un calembour dans mon carnet : « sex on the biatch ». À l'époque je faisais sans cesse des jeux de mots dans mes œuvres pour agacer le critique de *Libé*[1].

La fille sans prénom dansait avec d'autres filles en déshérence. Il y avait une sorte de DJ chevelu qui passait des morceaux mous. Ce n'est pas tellement le genre du Claridge's ; il devait s'agir d'une soirée privée, peut-être un mariage ou un enterrement de vie de jeunes filles. Mon entrée dans le salon était passée inaperçue : il est possible que le doorman m'ait confondu avec un invité. La plus jolie

1. La référence au journal *Libération* est un moyen de dater cette aventure : si l'opinion de *Libé* représente un enjeu, c'est que cette histoire est probablement vieille de plus de dix ans. (Note de 2016.)

NRF619.indb 106 17/05/2016 10:50

fille tanguait vaguement comme si elle avait trop bu. Mais peut-être qu'elle avait vraiment trop bu – ses joues roses ne prouvaient rien car à Londres, en hiver, même les non-alcooliques ont les joues mauves.

Elle portait une robe à fleurs. À n'importe qui d'autre, ce tissu de mémère aurait donné l'allure d'un rideau poussiéreux dans une maison de retraite. Sur elle, c'était le printemps en avance, un pré où picorent les rouges-gorges, la rosée déposée sur les pétales à l'aurore… Je l'ai abordée parce que je voyais bien qu'elle s'ennuyait avec ses copines.

Je n'ai jamais rien compris aux blondes, sauf ceci : il ne faut leur parler que si elles s'emmerdent ou si elles sont bourrées. Quand ces deux conditions sont réunies, ne pas leur adresser la parole est une faute de goût, voire une preuve de goujaterie. J'ai commencé par danser (sur « Popsicle toes » de Michael Franks) face à elle en imitant un playboy ringard. J'avais ouvert deux boutons de ma chemise blanche et j'exagérais ma situation minable en tapant dans mes mains. C'est elle qui a engagé la conversation.

– Vous ignorez qu'il est interdit de frapper dans ses mains sur une piste de danse londonienne ? Nous ne sommes pas à Séville.

– Ceci est le bar de mon hôtel. Or le client est roi.

– Je suis navrée mais je ne peux pas me permettre de danser le flamenco avec vous. C'est mauvais pour mon image de marque.

Elle s'éloigna. Je frappai plus fort dans mes mains comme un gitan sans guitare.

– Djobi ! Djoba !

– Reculez ou j'appelle le service d'ordre.

– Je frappe dans mes mains pour tuer un moustique porteur du virus de la dengue qui est en train de vous attaquer ! J'ai l'air d'applaudir bêtement mais je vous sauve la vie.

– Comment dit-on « boring » en français ?

Elle parlait l'anglais avec un accent d'Oxford qui décuplait l'érotisme de sa bouche, de son cou blanc, de sa

NRF619.indb 107 17/05/2016 10:50

voix blasée. Imaginez Bambi snob : vous êtes fichu. Je sentais qu'elle avait deviné que j'étais un intrus dans cette soirée. Je crois que je suis définitivement masochiste. Pour qu'une femme me plaise, il suffit qu'elle me repousse. En particulier si c'est une Anglaise snobinarde.

Chapitre quatre

« Je suis bon par caractère, libertin par étourderie, paresseux par goût, amoureux par caprice, joueur par désœuvrement, malheureux par imagination, modeste par amour-propre, et je barbouille du papier quand je n'ai rien de mieux à faire. » Charles Nodier, *Moi-même*, 1799.

Ce qui me plaît le plus dans l'énumération ci-dessus, c'est « libertin par étourderie » et « amoureux par caprice ». J'aime l'idée que les obsédés sexuels ne font pas exprès de l'être, et que l'homme décide de tomber amoureux quand il lui chante. Désirer est un accident, alors que la cristallisation est un choix délibéré. Un homme doit sans cesse trancher entre l'étourderie (son insatiable quête de plaisir fugace) et le caprice (offrir des fleurs le lendemain). Le miracle serait de concilier les deux, mais ne rêvons pas : ce qui compte est d'avoir envie de quelqu'un. Le reste est un château de cartes cérébral destiné à vendre des livres aux midinettes refusant d'assumer leur nymphomanie. La naissance de l'amour chez l'homme hétérosexuel ne s'explique que par la fatigue de courir les jupons ; le sentiment naît toujours d'une lassitude du donjuanisme. Bref, tout romantique cache un paresseux de la bite.

Mais revenons de la théorie à la pratique. La grande question que soulève ce conte moral est la suivante : peut-on *réellement* aimer sans lendemain ?

NRF619.indb 108 17/05/2016 10:50

Chapitre cinq

La blonde sans prénom avait des yeux animés et des dents très bien alignées. Les progrès de l'orthodontie ont considérablement amélioré les sourires des jeunes filles dans la seconde moitié du XX^e^ siècle. Plus elle se moquait de moi, plus je décelais de la tendresse dans son apitoiement. J'aime susciter la pitié sur les dancefloors, surtout quand j'habite à l'étage du dessus. Je suis passé à l'abordage, tel Surcouf, le fougueux corsaire breton, en moins borgne.

– Mademoiselle, *you really look like Bambi*. J'ai de grands projets pour nous.

– Gardez vos boniments pour d'autres péronnelles.

(La fille sans prénom ne s'exprimant pas tout à fait de la sorte, j'ai arrangé sa phrase qui était plus proche de : *Get lost, moron*).

– Comment vous prénommez-vous ?

– Cela ne vous regarde pas.

– Voici ce qui va se passer : nous allons monter dans la suite 412 et je vais vous bâcler. Je ressentirai un plaisir immense, sans pouvoir garantir le vôtre.

– Vous me faites rêver.

– L'orgasme sera notre but de la nuit : pour moi une réalité rapide, pour vous une utopie mystique. Mais n'est-il point important dans nos sociétés matérialistes d'avoir un but impossible à atteindre ? Bloomberg TV ne rassasie pas assez notre besoin d'irrationnel. Sans me vanter, je suis passé maître dans l'art de décevoir. Il serait moral que vous couchiez avec moi sans plaisir : votre altruisme fera de vous une sorte de sainte.

– Cette façon de vous autogriller trahit une répugnante envie d'être rassuré. Vous faites de la peine à force de tout miser sur la mère Teresa qui sommeille en moi. Cependant vous tombez mal : je suis plus proche de Ginger Rothstein.

– *Who* ?

NRF619.indb 109 17/05/2016 10:50

– Le personnage interprété par Sharon Stone dans *Casino*. La blonde incapable d'aimer De Niro.

– Ni prénom, ni cœur : vous commencez à me plaire dangereusement.

Ici une précision s'impose à l'intention de mes lectrices les mieux gaulées : je suis un très bon coup. J'utilise la litote sexuelle afin de créer un effet de surprise très agréable au moment adéquat. Généralement, la personne étonnée dans mes bras s'écrie : « Oh ! » ou : « Ah ? », voire : « Tiens, tiens » ou encore : « Mazette ! » (cette dernière interjection ne concernant que les proies les plus âgées). Je dis cela car j'en ai marre de l'autodénigrement. Y'a pas marqué Nourissier, merde.

– Petit faune, qu'attendons-nous pour prendre l'ascenseur ensemble ? La mort s'approche de nous à chaque seconde. J'ai envie de vous déconsidérer dans mes appartements, sans préliminaires. Je promets de traiter votre corps avec la plus grande irrévérence.

– Allez-y en premier, je vous rejoins… jamais.

Devant l'indifférence de la beauté, un repli vers le bar s'imposait. Si j'étais plus vulgaire, j'aurais dit qu'il s'agissait d'une stratégie de type « reculer pour mieux sauter ». Heureusement mon excellente éducation dans les meilleurs milieux a toujours préservé ma littérature de ce genre de facilités.

– N'avez-vous pas soif à force de danser tel Puck dans le *Songe d'une nuit d'été* ?, insistai-je lourdement. Le barman fait ici de bien meilleurs mélanges que le disc-jockey.

– OK, apportez-moi quatre margaritas que vous inscrirez sur l'ardoise de votre chambre. Je dois nourrir mon harem.

– C'est beau le collectivisme.

– Le problème avec les Français, c'est qu'ils se croient obligés de faire une blague à chaque phrase.

– On ne se connaît pas encore mais vous avez souvent raison. J'ai tendance à me pasticher moi-même. Imiter son propre style est la seule forme légale de plagiat.

NRF619.indb 110 17/05/2016 10:50

– Bizarrement, j'ai envie de vous quitter avant de vous connaître. Rendez-vous utile : taisez-vous et rapportez-nous à boire. Nous verrons ensuite si j'accepte de continuer cette conversation qui ne mène nulle part.

– J'espère qu'elle nous mène chambre 412.

Le secret de la séduction est la résistance au rejet. Les plus grands dragueurs n'ont strictement aucun orgueil. L'humiliation ne freine pas leurs ardeurs, au contraire : elle décuple leur insistance. De leur côté, je pense que les femmes testent la motivation des hommes en les rebuffant. Leurs refus répétés sont l'équivalent des danses de séduction animales. Une façon de vérifier la solidité de notre désir et la sincérité de nos mascarades. Ou alors elles font traîner les opérations pour mieux contempler nos facéties ridicules, comme un savant qui étudie un cobaye. Elles font durer le manège pour voir de quoi nous sommes capables, jusqu'où l'imagination masculine peut se compromettre pour une simple érection.

Ses amies avaient des prénoms désuets : Sophie, Julie, Mary et Elizabeth. Elles étaient drôles ensemble mais laides séparément. L'effet de groupe donnait l'impression qu'on avait affaire à une masse d'héritières élégantes sorties du magazine *Tatler*. Une observation plus attentive confirmait que la femme sans prénom était la seule véritable splendeur de la tribu. Un obstacle vivant à la misogynie. J'aimais le coloris de ses pommettes, son sourire indifférent, son teint de lys, ses chevilles fines. Elle avait vingt-quatre ans mais en faisait physiquement six de moins et sexuellement six de plus. Je sentais ma braguette enfler à mesure que mon cœur s'abîmait. Je décelais chez cette aristocrate une immense capacité à faire du mal aux roturiers. J'avais envie de son mépris, le mien ne me suffisait plus ; c'est le problème avec le masochisme : on réclame toujours plus de douleur. J'étais en pleine escalade amoureuse.

– Que faites-vous quand vous ne buvez pas avec des imbéciles dans les hôtels à la mode ?

NRF619.indb 111 17/05/2016 10:50

– Je travaille au département fusions-acquisitions chez JP Morgan Chase.

– Waow, vous êtes vraiment un personnage de roman. Pouvez-vous me dire deux mots en français ?

– « Au revoir. »

Chapitre six

Toute ma vie, j'ai mis trop longtemps à ramener les femmes dans mon lit. C'est tellement compliqué de coucher avec quelqu'un ! Le temps passé à convaincre n'en laisse plus assez pour peaufiner l'acte en lui-même. Si vous ramenez quelqu'un à cinq heures du matin après avoir picolé toute la nuit, une chose est sûre : le sexe ne sera pas aussi raffiné que si la personne cède à vos avances vers minuit.

Si je suis élu président, ma première mesure sera de pénaliser le râteau[1].

1. Attention : note sulfureuse (Dieu merci : en petits caractères). Voici ma théorie : L'interdiction du râteau peut contribuer à éradiquer le terrorisme. Si un adolescent paumé se prend trop de refus sexuels, il peut se transformer en meurtrier de masse. Qu'il soit djihadiste au Bataclan, pilote d'avion qui plante son Boeing dans les Alpes ou néo-nazi norvégien qui fusille l'île d'Utoya, le constat est similaire. Un jour, l'humiliation de trop lui fait détester sa vie, puis rendre responsable le reste de l'humanité de sa solitude de merde. La suite, on la connaît : le suicide collectif du frustré. Je ne dis pas que le problème du nihilisme assassin serait totalement réglé par une nouvelle libération sexuelle, mais enfin, osons le proclamer : le slogan de Woodstock datant de 1969 n'a pas pris une ride. « Faites l'amour pas la guerre », moi je l'entends comme suit : Si vous baisez plus souvent avec n'importe qui, notamment des démunis, des rebuts, des désintégrés, des parias, oui, des individus incompris et non des propriétaires de Maserati, la troisième guerre mondiale n'aura pas lieu. Vous souvenez-vous de ce film où Sara Forestier niquait avec des mecs de droite pour les convertir au socialisme (*Le nom des gens*) ? Les viols de la gare de Cologne sont le symptôme révoltant d'un problème réel d'intégration sexuelle. Mesdemoiselles, faites un geste pour la démocratie : couchez avec des migrants ! (Note de l'auteur.)

NRF619.indb 112 17/05/2016 10:50

Chapitre sept

Londres clignotait derrière la vitre givrée. Je regardais la blonde sans prénom dompter sa bande de copines du haut de ses silences. J'avais du mal à la draguer devant sa garde rapprochée. Elle ressemblait à une des sœurs Arquette : Rosanna ou Patricia[1] ? Chaque phrase que je prononçais affrontait huit yeux ironiques. Mais sa chevelure sentait trop bon. Il me fallait l'isoler du troupeau.

– *You will be in my next book. I am a french writer.*

– Oh comme c'est triste : j'ai étudié la littérature française au King's College et je n'ai jamais entendu parler de vous.

– C'est parce que je suis vivant. On m'étudiera dans quelques siècles.

– Vous êtes un peu sûr de vous, non ?

– *It's part of my job.*

Du temps s'écoula, ainsi que le vin dans les flûtes. Je faillis renoncer. C'est peut-être ma résignation soudaine qui vexa la blonde aux yeux de faon. Je ne m'explique toujours pas sa volte-face. Si jamais cette histoire sans importance en a tout de même, c'est de m'avoir enseigné que pour porter l'estocade, il faut faire mine de renoncer à satisfaire son désir. Une variante de l'adage « Fuis-moi, je te suis » pourrait être : « Si tu renonces, je fonce. »

– *Well, good night, then.*

Se sentant abandonnée, l'élue, ouvrant grand ses pupilles noisette, me chuchota ceci :

– *Listen*, je veux bien visiter ta chambre à une condition : nous ne coucherons pas ensemble et tu ne me demanderas pas mon numéro de téléphone.

– Je pourrai te donner le mien ?

– Oui mais je le jetterai à la poubelle.

– Tu es mariée ?

1. Aujourd'hui ce serait Naomi Watts ou Margot Robbie. (Note de 2016.)

NRF619.indb 113 17/05/2016 10:50

– Fiancée. Monte dans ta chambre en premier et je viendrai dans une demi-heure. Uniquement pour boire et dire des bêtises. Sauf si je change d'avis.

- On pourra au moins s'embrasser ?

Elle ne put s'empêcher de sourire devant tant de désespoir ; ses dents étaient vraiment très bien alignées. Je me suis penché vers sa bouche ; elle a reculé ; je suis resté là, penché comme la tour de Pise ; après quelques secondes de solitude extrême, j'ai voulu effectuer une marche arrière ; elle m'a retenu par le bras ; j'ai cru que c'était son feu vert ; je me suis repenché ; elle s'est immobilisée ; j'ai de nouveau hésité ; elle s'est avancée : nous venions de réinventer le principe du tango.

– Je ne peux pas flirter en public. *Do you understand? Now, go!*

– *Room 412, remember!*

Je n'ai pas honte de dire que mon cœur battait.

Chapitre huit

J'avais presque bu tout le mini bar quand la demoiselle sans prénom a fini par frapper à la porte de ma chambre. Nos baisers dans l'entrée furent outrageusement compatibles. C'est le test ultime. Quand les bouches s'enflamment, gémissent, se quittent à regret. Quand le premier baiser, timide et *clumsy*, est suivi par un autre, plus salace et *dirty*. Quand les visages fusionnent par les langues vivantes. Le commencement d'une alchimie passe par ce rituel immuable : une main frôle une joue, les soupirs dans le cou, les cheveux tirés, la sueur dans la nuque, les doigts qui tremblent, un murmure vous échappe, et votre nez veut habiter dans son parfum, et les doigts descendent dans des zones humides, sous le tissu fin, si fin de la robe à fleurs…

Si vous vivez pour autre chose, si vous pensez que ce sujet

NRF619.indb 114 17/05/2016 10:50

n'est pas prioritaire dans la vie, si vous préférez savoir qui sera le prochain président du RPR[1], prière de refermer ma sotie : vous n'avez rien à faire ici. Plonger dans une âme inconnue, il n'existe pas plus belle aventure. Le reste est du gâchis, un péché, une erreur que vous regretterez jusqu'au jour du Jugement Dernier, c'est-à-dire longtemps, puisque ce jour n'arrivera jamais.

Chapitre neuf

Je confirme qu'il ne s'est rien passé de sexuel entre la blonde sans prénom et votre serviteur. Ce qui n'a pas empêché ces heures d'être extrêmement jouissives. Ce qui manque à notre maelstrom porno, c'est la frustration. C'est excitant, la pudibonderie. Tartuffe n'avait pas besoin de Viagra.

La blonde inconnue, aux joues en pétales de rose et au front perlé de bruine, m'empêchait d'écrire par ses mouvements virevoltants. Durant toute la nuit et toute la journée suivante, nous ne sommes pas sortis de la suite 412 (j'ai inventé une grippe pour annuler tous mes interviews du dimanche). Ci-dessous, j'indique en majuscules « ICI » les endroits où la créature a interrompu de façon intempestive l'élaboration de cette *novela*. On peut être prude et espiègle.

Elle ouvrait le minibar, allumait la télévision, faisait couler un bain, s'allongeait sur le sofa ICI

Le jour se levait, Big Ben sonna, quand elle ouvrit la fenêtre, son peignoir tomba ICI

Sur CNN on voyait un reportage sur une bombe ayant explosé en Israël ICI

Hhjfhgfjhvsnvhgnrmhbshsvsvhjchcgcchdbdhdjkdzqlzaoopbl,tneray

ICI

1. Oui, c'était bien il y a vingt ans. (Note de 2016.)

§rt »è§ ! »çà »cehndcbcvhcgehjof,g,ngnvhuvqrhi »' !'è !!çt(-gjkvsnbqvhcgydiokvk,nfvbbvbhbjvvbcj

Comment voulez-vous concilier l'art avec les caresses ?

La lune devint rouge et Londres bleue ICI

Ses lèvres appelaient le baiser

ICI

Sa voix est douce mais son regard est dur comme celui d'une poupée.

ICI

« L'or des cheveux » disait Verlaine… C'était comme si les draps avaient prix feu.

ICI

ICI

La femme sans dénomination ne parvenait pas à me lasser. Pourtant je m'ennuie facilement. Elle était belle, le savait, et cette vérité ne lui posait aucun problème ; à moi, si.

Chapitre dix

À d'autres moments, elle me parlait.

– J'en ai marre d'être embrassée.

– C'est le problème des enfants trop gâtés. Tu es trop jolie et trop riche.

– Oui mais ne t'inquiète pas : je suis aussi trop conne.

– On reconnaît les gens intelligents à ce qu'ils se disent cons, alors que les cons se croient toujours très intelligents.

– Je ne suis pas d'accord : on peut être conne et le savoir. Pourquoi fais-tu cette tête constipée ?

– C'est parce que je me retiens de t'aimer.

Elle a pris un glaçon dans ma bouche pour rafraîchir son verre. Elle portait des escarpins blancs vernis dont l'ouverture laissait apercevoir la naissance des orteils, comme l'échancrure d'un sein. Ses yeux étincelaient de cruauté. Il pleuvait dehors comme dans un roman gothique. J'eus l'intuition que cette précision météorologique n'annonçait rien de bon.

NRF619.indb 116 17/05/2016 10:50

– Je vais bientôt partir et l'on ne se reverra jamais. Ce sera comme si tout ceci n'avait jamais existé. Comme dans un roman.

– En fait, tu t'es servie de moi pour devenir un personnage de fiction ?

– Non : pour vérifier que j'avais raison d'épouser mon mari.

– Et le test est concluant ?

– Tu es une parenthèse fructueuse.

– Merci. C'est la première fois qu'on me compare à un signe de ponctuation.

– Disons que tu as tenu tes promesses : je n'ai pas joui du tout.

– C'est entièrement de ta faute si nous n'avons rien fait.

– Avoue que l'insatisfaction est féerique.

– C'est la première fois que je rencontre une femme qui simule aussi bien l'absence de désir. De toute façon, peu m'importe : cette nuit, j'ai emmagasiné suffisamment de fantasmes pour une vie entière. Tu liras mon récit ?

– *No way*.

– Je te l'enverrai si tu me laisses ton adresse.

– Hors de question. Tu as oublié notre contrat ? Aucun échange de coordonnées, c'était la condition de ma venue.

– C'est terrible… Si tu ne m'avais pas dit ça, je ne t'aurais peut-être pas demandé ton numéro, ton adresse, ni ton nom. Maintenant te revoir est ce que je souhaite le plus au monde.

– L'esprit humain est tordu. On veut toujours ce qu'on ne peut pas avoir.

– Je ne t'oublierai jamais[1].

– Je fais cet effet-là. Ce n'est pas volontaire. Je suis une adepte du tantrisme.

– Ton supplice de Tantale fait de moi un disciple de Priape.

Ce qu'elle ignorait, c'est que je l'avais photographiée pen-

1. Quand je pense que je croyais mentir ! (Note de 2016.)

NRF619.indb 117 17/05/2016 10:50

dant son sommeil, alanguie sur le lit, avec mon petit Polaroid[1].

Chapitre onze

« Elle m'aime… elle me l'a dit. Ô moments délicieux où j'ai pu sentir son cœur palpiter contre le mien… un de ses bras semblait me repousser… l'autre me retenait… sa bouche criait : va-t'en… reste, me disaient ses yeux. » Charles Nodier, *Moi-même*, 1799.

C'est Mathias Rambaud, attaché culturel à l'Institut Français de Ljubljana, qui m'a offert *Moi-même* de Charles Nodier, un court volume charmant et fripon, parfait pour clore le siècle des Lumières. Dix ans après la Révolution, cet éloge du libertinage était un antidote à la Terreur[2]. Une sorte de « point de lendemain » allégé et primesautier. Un auteur négligé, un texte méconnu : la France telle qu'on s'en souvient parfois dans les ambassades. Le genre de littérature française qu'on ne lit qu'en Slovénie.

Le meilleur de nous-mêmes s'immisce parfois dans ces paragraphes jetés à la va-vite, analogues à certaines rencontres d'une nuit, que nous croyons futiles et qui constituent peut-être l'apothéose de notre existence.

1. À présent, c'est tout ce qui me reste de ce rêve. (Note de 2016.)

2. 217 années plus tard, on parle de *Terror Sex* pour décrire les victimes d'attentats qui baisent frénétiquement dans les semaines suivant l'irruption de la violence dans leur vie. C'est la même démarche : jouir pour oublier. Aujourd'hui Nodier est surtout connu pour ses contes fantastiques. Involontairement, il y a une idée similaire dans cette nouvelle que je relis en même temps que vous. Quand vous lirez l'épilogue, vous verrez que chez mon héroïne, le plaisir précédait la violence. (Note de l'auteur.)

NRF619.indb 118 17/05/2016 10:50

Chapitre douze

Quand elle est partie, je me suis dit que je la retrouverais facilement. Je me trompais ; je l'ai cherchée pendant un an[1]. J'ai montré sa photographie à toutes les agences de mannequins et à tous mes amis journalistes en Angleterre : personne ne la reconnaissait. Au Claridge's non plus. Évidemment, impossible de savoir le nom de son fiancé. J'avais même harcelé sa banque :

– *Hellooo ?*

– *JP Morgan Chase, good-afternoon-may-I-help-you ?*

– *Yes please, could you connect me to the beautiful blonde girl at the Merger & Acquisitions department ?*

Inutile de préciser que la standardiste m'avait envoyé promener, avec menaces de plainte pour *sexual harassment* auprès de Scotland Yard. Sans son nom et son numéro de téléphone, je n'avais aucune chance de revoir la blonde aux dents alignées et aux yeux de biche effarouchée.

Je ne sais plus pour quelle stupide raison j'avais voulu d'une aventure sans lendemain mais j'étais atrocement exaucé. Et dans l'Eurostar qu'on venait d'inaugurer, écoutant Michael Franks dans mon Discman Sony, j'étais si malheureux que j'ai avalé mon jambon-beurre avec toute la cellophane qui l'emballait.

Épilogue, 2016

Vautré dans le sofa de la rédaction de *LUI*, en regardant les Polaroids retrouvés de la blonde inconnue, je me demande si elle vit toujours. Où est-elle ? Toujours en Angleterre, ou en Amérique, en Afrique, en Australie ? Que fait-elle ? Est-elle mère de famille, a-t-elle fait fortune sur internet, s'est-elle

1. À cette époque, Facebook n'existait pas. Une aventure aussi romantique serait sans doute impossible à vivre aujourd'hui. (Note de l'auteur.)

NRF619.indb 119 17/05/2016 10:50

suicidée de désespoir de ne jamais m'avoir revu ? En refusant de me donner son téléphone, la fille sans prénom est devenue une énigme éternelle et un mystère insoluble. Je crois telle était son intention.

– C'est qui cette nana ? Elle est mignonne.

Zut, ma rédactrice en chef m'a surpris en pleine contemplation. Elle a cette manie d'entrer dans mon bureau sur la pointe des pieds, comme un chat policier.

– Elle ? Oh, rien. C'est… une histoire sans importance.

– Tu sais que c'est une réplique de Jean-Claude Dusse dans *Les bronzés*. Si cette histoire n'avait aucune importance, pourquoi rougis-tu ?

– Non, non, c'est juste la chaleur, on devrait baisser les radiateurs.

Florence m'a regardé avec cet air apitoyé que je suscite chez toutes les personnes adultes.

– Je connais cette fille… Comment s'appelle-t-elle ?

– Ginger… Ginger Rothstein.

– Arrête de citer Scorsese, ça fait vieux. Elle se prénomme Asma.

– Ah bon ?

– Tiens, regarde.

Elle tapota quelque chose dans son smartphone, avant de relever la tête et de continuer :

– Elle a vécu à Londres, puis travaillé chez JP Morgan Chase ?

– Pardon ? Euh… je veux dire : oui, je crois, comment tu le sais, c'est une amie à toi ?

– Tu ne regardes jamais la télé ? Asma est la femme de Bachar Al-Assad. La première dame de Syrie.

Elle me montrait son visage sur Google images. Des dizaines et des dizaines de portraits d'elle défilaient, c'était la même biche avec quinze ans de plus. J'avais vieilli, je vieillissais, là, maintenant, mais pas elle, sauf peut-être quelques petites rides nées au coin des yeux mutins. Elle avait gardé son sourire carnassier mais il avait perdu en futilité.

NRF619.indb 120 17/05/2016 10:50

– Oh putain, c'est pas vrai… Passe-moi vite ton briquet.

En brûlant mes Polaroids personnels, je dois dire qu'en mon for intérieur, j'étais heureux de connaître enfin son prénom. Et tandis que nous regardions, dans le cendrier, le doux visage se tordre, se gondoler et fondre, couvert de cloques bleues et jaunes, une odeur pestilentielle de produits toxiques envahissait notre bureau. C'est alors que je me suis senti le plus intensément solidaire de la douleur de son peuple opprimé.

Dernier titre paru : *Conversations d'un enfant du siècle* (Grasset & Fasquelle, 2015).

NRF619.indb 121 17/05/2016 10:50

ENTRETIEN

NRF619.indb 123 17/05/2016 10:50

NRF619.indb 124 17/05/2016 10:50

Michel Archimbaud, une vie de rencontres

La NRF – *Michel Archimbaud, vous fêtez cette année vos cinquante ans d'édition. À cette occasion, Folio Essais vient de publier vos entretiens avec Pierre Boulez, parmi d'autres grandes rencontres, notamment Francis Bacon (dont les entretiens sont régulièrement réédités). Vous avez débuté dans le métier de l'édition en côtoyant de grandes figures, telles celles de l'éditeur José Corti ou du philosophe Gaston Bachelard. Vous étiez alors encore un adolescent, mais déjà passionné par tout ce qui touchait aux arts du spectacle.*

Michel Archimbaud – Oui, j'ai eu cette chance de rencontrer à mes débuts des personnes d'une grande générosité. Je fréquentais la librairie de José Corti. C'est là que j'ai connu Bachelard qui, avec son accent bourguignon, m'invitait à lire des auteurs, dont Henri Bosco et son *Jardin de Hyacinthe*. Un jour, il m'offrit *Les chants de Maldoror*, de Lautréamont… Il me conseilla aussi de rencontrer l'éditeur Guy Lévis Mano. Il n'y a sans doute plus grand-monde aujourd'hui pour se souvenir de cet homme, poète et typographe, qui éditait ses amis, Michaux, Prévert, Char…

La NRF – *Cependant, une autre figure apparaît à vos débuts, inattendue, celle de Roland Barthes…*

M. A. – Oui, Barthes et son frère étaient les héritiers de la

NRF619.indb 125 17/05/2016 10:50

fonderie dont mon père était le directeur. J'ai donc rencontré Roland Barthes à cette époque, et lui ai évoqué mon désir d'établir un catalogue des arts du spectacle pour ma librairie d'antiquariat, *Le Petit Garnier*. Barthes m'y encouragea et me proposa même d'en assurer la présentation. Un texte demeuré inédit : « Comme toute image animée, le spectacle est chose éphémère. Je vois, je jouis, et puis c'est fini. Aucun moyen, pour la jouissance, de reprendre un spectacle : il est perdu à jamais, aura été vu pour rien (la jouissance n'entre dans aucun compte). Mais voilà que, inattendu et comme indiscret, le livre vient donner à ce rien un supplément (paradoxe : le supplément d'un rien) : celui du souvenir, de l'intelligence, du savoir, de la culture. Ce qui est demandé ici : que la masse énorme et infiniment mobile des livres consacrés au Spectacle ne fasse jamais oublier la jouissance dont ils scellent la mort; que nous lisions dans la résurrection proposée par le savoir, ce jamais plus qui fait de tout spectacle (contrairement au livre) la plus déchirante des fêtes. »

La NRF – *Le contact avec Barthes s'est donc fait aisément, tout de suite ?*

M. A. – Au début, il était un peu distant, puis le lien s'est fait naturellement. On se voyait à Saint-Sulpice, au Café de la Mairie, où Pérec, Man Ray, Bernard Dort avaient aussi leurs habitudes. Je dirais que Barthes avait une maîtrise bien à lui du silence… On sentait dans son regard sur les autres une forme d'indifférence souveraine, mais bienveillante, attentive à sa façon. Nous échangions sur la musique et la littérature pianistique – il jouait lui-même du piano. C'est par lui que j'ai fait la connaissance du réalisateur-monteur Henri Colpi, qui avait écrit une bible sur la musique au cinéma. Colpi était entre autre l'auteur de la fameuse chanson *Trois petites notes de musique*, dont la mélodie est signée Georges Delerue. Plus tard, à la faveur de plusieurs années d'amitié, je fus très heureux de pouvoir éditer ses *Lettres à un jeune monteur*.

NRF619.indb 126 17/05/2016 10:50

La NRF – *Toutes ces rencontres ont quelque chose d'occasionnel ; on a l'impression qu'elles auraient pu aussi bien ne pas ne pas avoir lieu. Vous ne donnez pas l'impression de « chercher un maître » mais que vous êtes simplement gourmand de rencontres. C'est là où apparaît la rencontre avec Francis Bacon. Comment cela est-il arrivé ?*

M. A. – J'ai connu Francis Bacon par Pierre Boulez. Le musicologue Dominique Jameux m'apprend un jour que Pierre Boulez cherche un éditeur pour la revue de l'Ircam *Inharmoniques*. Notre idée était d'inviter des peintres aux sommaires de la revue, des gens comme Olivier Debré, Antoni Clavé, Vieira da Silva. Et, pourquoi pas Bacon ? Boulez et lui se connaissaient, ils s'étaient rencontrés au début des années 60 à Londres, chez Sonia Orwell, la veuve de l'écrivain Georges Orwell, qui tenait un salon… Chez elle, ils avaient parlé jusqu'au petit matin. L'idée de le revoir pour ce projet l'enchantait.

J'appelle donc Bacon, qui réagit immédiatement avec enthousiasme à l'énoncé du nom de Boulez et me propose de venir le rencontrer à Londres. Nous avions pris rendez-vous à 5 h 30 du matin, à son atelier, près du Lycée Français. Lorsque je l'ai vu arriver à l'autre bout de la rue, j'ai réalisé qu'en fait, il *rentrait* d'une longue nuit dehors… Nous sommes repartis aussitôt nous promener !

La NRF – *Quel rapport avait-il avec la littérature ? Y a-t-il des noms qui comptaient particulièrement pour lui ?*

M. A. – Je crois que la relation que Bacon avait avec la littérature était du même ordre, au fond, que sa relation à la peinture. C'est-à-dire que cette relation n'était pas dominée par une conception particulière, relevant d'une certaine hiérarchie culturelle. L'écrivain qui l'intéressait alors était Michel Leiris. La façon qu'avait Leiris de « prendre la réalité » parlait à Bacon.

La NRF – *Au fond, il était toujours en situation de travail ?*

M. A. – Oui, on peut dire cela. Il n'y avait pas chez lui d'un côté le travail, de l'autre la vie. Bien entendu, c'était un homme très cultivé mais nullement impressionné par les phénomènes de mode ou de références officielles.

La NRF – *Oui, dans vos entretiens, il a une façon de critiquer Beckett tout en lui accordant un génie littéraire, qui est très frappante, qui n'a rien à voir avec une forme quelconque de vanité.*

M. A. – Francis Bacon était très lucide sur son fonctionnement. Il ne se prenait pas pour Bacon ! Foncièrement honnête avec lui-même et dans ses relations avec les autres. Il pouvait être parfois très fermé et en même temps très accessible. Il ne « capitalisait » rien. L'humour était très important pour lui ; il était souvent dans la dérision, avec en même temps une méfiance à l'égard de celle-ci.

La NRF – *On est un peu surpris, a priori, par la complicité avec Boulez (si ce n'est la question de « l'accident », capitale dans le processus pictural, et qui joue aussi un rôle central dans la composition musicale).*

M. A. – Bacon, en réalité, n'avait pas une grande connaissance de la musique de Boulez ; il gardait surtout en mémoire la rencontre chez Sonia Orwell, et reconnaissait entre eux un même processus de création, soulignant, comme Boulez « l'importance capitale de l'instant », qui parlait même d'« accident de l'instant »… Il faut se méfier de l'image d'un Boulez trop théorique. Il y a des gens qui ont beaucoup compté pour lui, comme Jean Wiener, qui a introduit en France dans les années 20 la musique de Berg, Schönberg, Webern… Je pense également à Roger Desormière, chef d'orchestre qui avait dirigé un mémorable *Pélléas et Mélisande*. Pierre Boulez était aussi très attentif à la façon dont Jean-Louis Barrault travaillait au théâtre avec ses comédiens.

NRF619.indb 128 17/05/2016 10:50

Ce qu'il faut bien comprendre, chez Boulez, c'est que la puissance créatrice va de pair avec la sensibilité : « Pour parler franc, les discours théoriques n'ont jamais été une grande source de rafraîchissement », écrivait-il dans le premier numéro de la revue *Inharmoniques*.

Dernier titre paru : Pierre Boulez, *Entretien avec Michel Archimbaud* (Folio essais n° 615).

NRF619.indb 129 17/05/2016 10:50

MICHEL CRÉPU

Comment on travaille

Si l'on y ajoute les entretiens avec David Sylvester, ceux que Michel Archimbaud a eu avec Francis Bacon comptent parmi les « documents » les plus exceptionnels qui soient dans la confrontation du texte avec la peinture. Leur réédition, à la faveur des cinquante ans de vie éditoriale de Michel Archimbaud, est une excellente occasion de faire le point sur la puissance d'une œuvre, une des plus magistrales du XX^e^ siècle, une des plus silencieuses dans son mode d'existence. Éternelle collision de la parole et du mot avec la surface peinte. Cette collision, c'est peu dire que Francis Bacon ne l'évite pas. Il la cherche au contraire, ou plutôt : il s'en moque. Nul doute que cette forme de souveraineté sauvage ait pu aiguiser le commentaire, l'exacerber. Qu'est-ce que ça veut dire « commenter » un tableau ? On se souvient de la lecture de Gilles Deleuze, dans *Logique de la sensation* et, plus près de nous, l'essai de Sollers sur le même Bacon : dans les deux cas, le commentaire cherchait « noise » à la surface énigmatique. Il tâchait de s'exorciser lui-même pour accéder à un autre stade de la confrontation. Il cherchait à se défaire du surplomb, du commentaire « sur ». Exercice de déprise en même temps qu'un exercice du face-à-face direct. Pas question de céder un pouce de terrain au bavardage néo-humaniste (genre : « l'homme seul face à l'absurde »), pas question non plus de tout déléguer à la seule machine formelle. C'était

NRF619.indb 130 17/05/2016 10:50

aussi le souci de Kundera, dont on a oublié un peu vite qu'il est aussi *passé par là*.

« Optimiste pour rien » a dit Bacon. C'est aussi une façon de délimiter l'arène : ce que je fais, je le fais dans la joie, mais précisément parce que je le fais dans la joie, le « pour rien » est mon mode d'être. Je n'ai pas de message à fournir, je n'ai pas de leçon esthétique à donner. Il se passe simplement quelque chose qui requiert toute l'énergie, comme au moment d'une éruption volcanique. Dans l'échange avec Archimbaud, Bacon emploie le mot simple d'« instinct ». « Qu'est-ce que pour vous l'instinct ? » demande Archimbaud, et Bacon : « Qu'est ce que c'est que l'instinct ? Je ne sais pas. C'est vrai que c'est certainement ce qu'il y a de plus important. Si on peut arriver à faire quelque chose au plus près de l'instinct, alors on a réussi, mais c'est vrai que c'est exceptionnel, que cela se produit très rarement. » Pas de *projet* donc, rien qui puisse servir de quelconque support et pourtant, acte de construction d'une forme *innommable*. Alors seulement on a « réussi ».

Difficile, dans ces conditions, de ne pas être plus clair. Mais c'est ici la conversation avec le peintre qui permet d'ouvrir certaines portes qui, autrement, resteraient fermées. Non que le commentaire ne soit voué à l'échec, mais parce que la conversation demeure peut-être ce qu'il y a de plus fidèle à l'enjeu de l'acte pictural. On pose des questions, on cherche ensemble à définir ce qui se passe sur la toile. On accepte cette sorte de brouillard, sa netteté à lui, tellement plus claire que les prétendues visions. On se met dans les dispositions qui sont celles du peintre quand il est seul dans son atelier. Dispositions paradoxales de travail et d'ignorance, d'acceptation de l'« accident ». L'accident est un moment essentiel du processus, il n'est pas une faute, mais le révélateur d'une autre logique à l'œuvre, dans le secret des rapports de forces picturaux. Bacon : « Tandis que l'on travaille dans une certaine direction, on essaye d'aller plus loin dans cette direction, et c'est alors qu'on détruit l'image que l'on

NRF619.indb 131 17/05/2016 10:50

avait faite et que l'on ne retrouvera plus jamais. » Ce sont là des événements qui n'appartiennent pas en propre au domaine de la peinture. On s'en rend compte à la lecture des entretiens de Michel Archimbaud avec Pierre Boulez. Quoique Bacon prenne aussitôt ses distances avec la musique, les deux artistes (ils se sont rencontrés et appréciés) font les mêmes expériences. L'expérience artistique n'est pas une « ascension » vers le Beau, mais plutôt une traversée des apparences, pour reprendre le titre d'un roman de Virginia Woolf. Si le mot « moderne » peut encore avoir un sens, c'est sûrement dans la description d'une telle traversée, mais toujours comme « au jugé ». Alors seulement, l'œuvre picturale ou musicale acquiert cette présence si forte à l'œil ou à l'oreille. Singularité de la présence du son ou de la surface peinte, comme un royaume secret, impénétrable et néanmoins en pleine *possession de ses moyens*. On ne s'étonnera pas, dans une telle perspective, que le nom de Balthus se trouve ici tout à coup nommé. Archimbaud le met en quelque sorte à l'épreuve du fauve Bacon. Mais Balthus, dans son hiératisme aristocratique, si immobile et comme profondément étranger à toute notion d'« accident », est aussi un fauve à sa manière. Si Bacon se déplace dans l'arène de la toile un peu comme un boxeur cherchant l'adversaire, les créatures si troublantes de Balthus, paraissent attendre on ne sait quelle apocalypse, ou plutôt un orage d'après-midi mûrissant lentement son explosion. Bacon salue Balthus, de loin, comme il reconnaît du génie à Beckett, mais en restant fidèle à sa propre logique, d'ailleurs n'hésitant pas à critiquer quand il lui semble (chez Beckett notamment), ressentir une diminution de puissance créatrice, une forme de réduction de l'œuvre sous l'emprise d'une forme obsessionnelle. Mais c'est Bacon qui parle…

Dernier titre paru : *Un jour* (Gallimard, 2015).

NRF619.indb 132 17/05/2016 10:50

ART

NRF619.indb 133 17/05/2016 10:50

MAGALI LESAUVAGE

La vision Caillebotte

Un trio d'hommes courbés dans l'effort, chorégraphie de corps arqués au-dessus de lignes de fuite qui forment un paysage clos de champ de labours. Les ovales des bras répondent aux lignes raides du parquet, des regards s'échangent, la bouteille de vin est ouverte, c'est bientôt l'heure du repos. Dans le fond les moulures mordorées prolongent les arabesques du balcon en fer forgé d'un appartement haussmannien bientôt neuf. *Les raboteurs de parquet* de Gustave Caillebotte est son tableau le plus célèbre. Il est conservé au musée d'Orsay, donné par sa famille à l'État français après la mort de l'artiste, en 1894. Peint dans la vingt-septième année du peintre, c'est, malgré son sujet quasi unique dans l'histoire de la peinture, son œuvre emblématique. On y retrouve les caractéristiques principales de son style : savante composition géométrique, perspective accusée par une forte plongée, harmonie chromatique, schématisation des formes, sensation d'enfermement. Mais aussi des traits du caractère de l'artiste : constance dans l'effort, modestie, simplicité des moyens.

La toile n'est pas exposée au musée de Giverny, qui consacre cette année une exposition à « Caillebotte peintre et jardinier » – une petite esquisse y fait référence. Dans celle-ci, les corps des ouvriers sont flous. L'un d'eux s'est relevé à genoux

NRF619.indb 135 17/05/2016 10:50

comme en position de prière. On songe à *L'angélus* de Millet et à ces personnages pieux à la silhouette primitive, englués dans le travail des champs. *Les raboteurs de parquet* est un tableau d'intérieur, une « scène de la vie moderne » comme en peignirent beaucoup les impressionnistes. Pourtant il évoque la terre et le paysage, dans un précipité fulgurant.

Figure mal connue de l'impressionnisme, Gustave Caillebotte consacra une partie de son temps et de sa fortune à mettre en valeur le travail de ses amis, par les expositions qu'il organisa et l'acquisition de leurs œuvres. Lui préféra se mettre en retrait. Fils d'une famille argentée, il n'est pas dans la nécessité de vendre ses œuvres, comme Monet ou Cézanne, et néglige sa postérité. S'il vit très mal le refus des *Raboteurs* au Salon officiel de 1875, il connaît de son vivant des succès dans des domaines totalement étrangers à l'art : philatéliste, il constitue avec son frère Martial une collection (aujourd'hui conservée au British Museum) d'une valeur phénoménale et met au point un système de classement inédit ; architecte naval, il conçoit le premier modèle français de voilier de compétition et remporte des régates en mer ; horticulteur, il crée ses propres essences d'orchidées.

Or Caillebotte est une figure centrale de l'art français de la fin du XIX^e^ siècle, pas seulement par son talent. Peintre au regard sûr, il est celui qui relie les artistes d'un groupe où les susceptibilités sont criantes, et s'il ne participe pas à la première exposition impressionniste de 1874, il coordonne sans rancune les suivantes. Peintre militant, Caillebotte est un rassembleur, un catalyseur qui réunit ses amis artistes dans des dîners où la nouvelle voie est débattue, chez lui, à la campagne, ou dans des cafés parisiens (où il paie généralement l'addition). Dans l'*Autoportrait au chevalet* de 1878, l'artiste se représente pinceau à la main, avec en arrière-plan le *Bal du moulin de la Galette* de Renoir : pour lui, peindre

NRF619.indb 136 17/05/2016 10:50

et collectionner sont deux modes d'action indissociables dans la défense de l'art auquel il croit.

Dès 1876, à la mort de son frère cadet René, Caillebotte décide de léguer à l'État sa collection impressionniste (qui comptera à sa mort en 1894 soixante-dix toiles et dessins qui sont aujourd'hui les fleurons de la collection du musée d'Orsay, comme *Le balcon* de Manet ou *La gare Saint-Lazare* de Monet). Mais il accompagne sa volonté d'une condition originale : les œuvres ne devront pas être montrées avant une durée maximale de vingt ans. L'artiste-voyant a conscience que le choc esthétique des toiles de Renoir, Cézanne, Pissarro ou Degas est trop grand, que le public n'est pas prêt. Il exige pourtant que les tableaux soient exposés au musée du Luxembourg (alors musée des artistes vivants), puis devront rejoindre le Louvre, saint des saints. Le legs Caillebotte est un véritable manifeste artistique. Après une vaste polémique, quarante toiles sont acceptées par l'État (deux dessins de Millet partent au Louvre, et trente-huit tableaux rejoignent une « salle Caillebotte » au Luxembourg). Le succès phénoménal de l'impressionnisme, qui grandit peu après sa mort, lui donnera raison. Humble, Caillebotte n'inclut pas ses œuvres dans le legs, et cesse définitivement d'exposer à partir de 1888. Aussi, parmi les 475 tableaux qu'il peint en moins de trente ans de carrière, beaucoup sont encore en mains privées.

La réhabilitation de Caillebotte, aujourd'hui encore trop peu visible du public, reste donc une tâche indispensable pour l'histoire de l'art et les musées. Car par les thèmes qu'il affleure comme par son style, l'artiste a inventé, au sein de l'impressionnisme, une vision unique. De la minéralité gris-bleu de Paris aux toiles *millefiori* des dernières années, le peintre renouvelle constamment son regard, lui qui a grandi dans une ville en perpétuelle reconstruction. Caillebotte vit en effet ses premières années en plein cœur de Paris, rue du

NRF619.indb 137 17/05/2016 10:50

Faubourg Saint-Denis puis rue de Miromesnil. Les immeubles haussmanniens poussent littéralement devant ses yeux, avec comme symbole d'un avenir à grande vitesse la gare Saint-Lazare, dont il conserve une vue par son ami Monet. Au milieu du brouhaha de la modernité, c'est pourtant une ville silencieuse qu'il peint. Une cité froide, sans aspérité, sorte de désert urbain métaphysique où les individus ne communiquent pas. L'un des paradoxes de l'œuvre peint de Caillebotte est de représenter la ville dans un calme relatif, un temps suspendu, un immobilisme qui contrastent avec le dynamisme de la campagne, où s'épanouit la vitalité des éléments et des hommes. C'est au sein de la nature que l'artiste se fait le « peintre de la vie moderne » que Baudelaire appelle de ses vœux, dans la représentation de l'action des skippers et des rameurs. Mais aussi dans la représentation de la mixité sociale : dans les rues de Paris (notamment dans le quartier de l'Europe en plein chantier), les ouvriers en blouse croisent les chapeaux haut-de-forme et les ombrelles délicates comme des voûtes nervurées ; sur la Seine, les maillots des nageurs et des rameurs débarrassent les individus de toute distinction sociale.

Caillebotte passe ses vacances d'enfant dans la propriété familiale d'Yerres, sur les bords d'un affluent de la Seine, le reste de l'année à Paris. Son œil est formé par ces deux géographies. À la campagne, il jouit avec ses frères d'une vaste propriété de onze hectares sur laquelle leur père fait construire des fabriques à la mode romantique (une ferme, une chapelle, un chalet…) qui forment un paysage condensé, univers clos et autonome. La propriété est vendue en 1879, après la mort de leurs parents. Deux ans plus tard Martial et Gustave Caillebotte achètent un terrain au Petit Gennevilliers, face à Argenteuil, où ils font construire une grande maison, un hangar à bateaux et une vaste serre. Caillebotte, qui après ses études à l'École des Beaux-Arts de Paris, a fait le voyage traditionnel en Italie, réduit petit à petit son pay-

NRF619.indb 138 17/05/2016 10:50

sage à celui de sa propriété et des bords de Seine. Il divise les dernières années de sa vie entre la triade peinture, horticulture et bateaux, chacun ayant autant d'importance, les trois étant intimement liés. « Je fais un *Stanopea aurea* [espèce rare d'orchidée] qui est en fleurs depuis ce matin, écrit-il à Monet le 11 novembre 1890, et comme la fleur ne dure que trois ou quatre jours et ne revient que dans un an, je ne peux la quitter. Excusez-moi donc auprès de Mirbeau. » Anecdote emblématique : l'artiste, dans la modestie et l'abnégation, se défausse de ses obligations sociales pour peindre une fleur, summum d'intention poétique dictée par la nature.

Caillebotte met autant de réserve dans la promotion de son art que d'audace dans ses explorations esthétiques, qui le mènent dans des directions diverses. On a beaucoup évoqué, à son sujet, l'influence de la photographie naissante – dont on pourrait aussi bien dire qu'il annonce ses développements futurs. Ainsi dans l'accélération de la perspective, il met à profit son talent de concepteur de bateaux pour tracer la ligne forte d'un balcon filant ou les puissantes poutres métalliques du *Pont de l'Europe*. Annonçant le Pop Art, il réduit le réel à des formes géométriques simples qui se répondent en motifs dans des couleurs franches : casquettes et pagaies ovoïdes des rameurs se désintégrant en zébrures précipitées dans le vert de l'Yerres ; cercles créés sur l'eau par les gouttes de pluie qui annoncent les *Nymphéas* que Monet ne commence à peindre que vingt ans plus tard, et où apparaît déjà la notion d'ondes qui sera l'un des motifs favoris des avant-gardes, de Kupka à Delaunay. Paradoxalement, ce cheminement inconscient et involontaire vers l'abstraction se fait par le retour à la terre, à la matière dans ce qu'elle a d'essentiel. Mais c'est une terre domestiquée, pensée, une nature infléchie à un regard, organisée, fabriquée : Caillebotte invente de ses mains son jardin du Petit Gennevilliers, jouant avec la nature pour créer l'objet qu'il voudra ensuite représenter. Il crée son propre monde, comme plus tard

NRF619.indb 139 17/05/2016 10:50

Monet qu'il initie à l'horticulture, et dont le fameux jardin de Giverny deviendra l'unique source d'inspiration.

Peu à peu, la vision de Caillebotte va s'ouvrir, tout en se bornant à un univers clos, celui de sa propriété des bords de Seine. Des *Raboteurs de parquet* au potager cerné d'un haut mur, les toiles reproduisent souvent un espace clos, procurant une sensation d'enfermement. « Peintre jardinier », Caillebotte habite son jardin comme le moine son cloître, lieu idéal qui évoque l'*hortus conclusus* (« jardin enclos ») du Moyen Âge, vision synthétique du paradis ordonnée selon des perspectives nettes qu'il se plaît à retracer sur la toile. Par un processus mécanique, la vue en plongée relève la ligne d'horizon, tout en laissant parfois béer de vastes espaces vides où se déploie une grande plage de couleurs (étendue d'eau, carré d'herbe ou terre des champs). Il y a chez Caillebotte peu de ciels. Tout est monumental : les arbres comme des colonnes, les figures comme des statues, et même les fleurs, vues en pied comme des personnages. Parfois les formes prennent vie : ainsi dans cette extraordinaire toile représentant dans son immédiateté et son dynamisme le linge gonflé par le vent dans un ciel blanc annonçant l'orage. Ailleurs la perspective précipite les figures vers l'avant du tableau, leur coupant le corps, comme ce navigateur du dimanche en haut-de-forme et bras de chemise dont on ne voit même pas le bout des rames et qui semble si prêt du spectateur que celui-ci, embarrassé par cette proximité, est obligé à un certain recul. Sensation de vitesse, présence presque brutale du sujet, dynamisme de la vision, gros plan s'entrechoquent dans des compositions serrées.

Cette immédiateté picturale est plus sensible encore dans les tableaux évoquant les loisirs nautiques (que l'on retrouve, avec moins de dynamisme, dans les régates peintes par l'Américain Thomas Eakins à la même époque) : l'artiste y

NRF619.indb 140 17/05/2016 10:50

montre un point de vue personnel frontal, dans un cadrage serré, où les personnages sont comme vus dans une boîte. C'est une vision active – à rebours de la passivité propre à la peinture : l'artiste est lui aussi dans l'action de la scène qu'il représente. Caillebotte y fait preuve d'une attention nouvelle à l'effort physique : corps en tension, arqués, muscles bandés viennent contredire l'oisiveté engourdie de ses compères impressionnistes. Font exception les portraits du père Magloire, étranges toiles chargées de tristesse qui montrent un homme probablement ivre, au pas hésitant ou maladroitement couché dans un sous-bois, victime de sa propre inertie. Les toiles de Caillebotte sont de véritables chorégraphies (le chorégraphe Angelin Preljocaj a d'ailleurs tiré une pièce dansée des *Raboteurs*), dans lesquelles le peintre s'évertue à inventer des poses non conventionnelles, comme ce baigneur au pastel courbé avant le plongeon. Pourtant l'artiste peint les figures avec un certain classicisme, dans la permanence de l'instant, jamais dans l'anecdote : comme chez Cézanne, les individus ont une solidité et une densité épaisses. Solitaires même au milieu de la foule, ils sont souvent dans l'attente, observateurs, anonymes, sans traits distinctifs, le profil fuyant ou de dos. Invisibles.

Le jardin devenant l'obsession picturale principale de Caillebotte, les figures et l'architecture vont peu à peu disparaître de ses toiles pour laisser place à l'étude de la nature. Ainsi les quatre panneaux des *Marguerites*, peints l'année précédent sa mort, aboutissent-ils à l'envahissement de la toile par le motif floral : dans cette grille sérielle, les fleurs flottent dans un espace sans repères. De même, les capucines qui prennent place dans le décor de sa salle à manger flottent dans le néant, et invitent à l'immersion. Caillebotte fait déborder le motif du cadre comme il fait éclater les catégories traditionnelles de la peinture. On n'est là ni devant un paysage, ni devant une nature morte. L'artiste décore sa salle à manger de motifs floraux (comme Monet le salon de Paul

NRF619.indb 141 17/05/2016 10:50

Durand-Ruel), mais à la différence de son ami qui prend les chambranles de portes comme cadres pour ses natures mortes, il donne l'illusion que l'espace contigu est une serre, et la porte devient fenêtre. À la manière des grands décors de la Renaissance, le lieu de l'intimité est prolongé par un espace onirique, à la fois idéal et fabriqué. Rêve et réalité se confondent.

Ainsi c'est par le motif de la fleur que Caillebotte, comme plus tard Monet, ou encore, pour avancer dans le XX^e^ siècle et vers l'abstraction, Joan Mitchell ou Ellsworth Kelly, acquiert une liberté totale, malheureusement stoppée net par son décès brutal en 1894, à l'âge de quarante-cinq ans.

Alors qu'il peint en harmonies chromatiques la ville et les baigneurs bleutés dans des tons fluorescents, les jardins en nuances de verts ou les portraits gris-bruns, les fleurs lui permettent d'explorer toutes les nuances de sa palette. Chaque variété est prétexte à l'exploration de nuances colorées – comme ces études de couchers de soleil où Caillebotte rend sensible la transition imperceptible des couleurs du ciel –, et de formes aux infinies variations. Dahlias comme des étoiles de mer, orchidées aux pétales se tordant de douleur, iris obscènes, choux fantastiques dans leurs nuances de verts pomme à émeraude, tournesols affaissés sous le soleil, chrysanthèmes comme des soleils tournoyants, roses chiffonnées, glaïeuls s'élevant timidement, marguerites par grappes joyeuses, capucines et coquelicots légers comme l'air… Inventaire modeste du visible qui condense toutes les formes et toutes les passions.

Magali Lesauvage est journaliste et critique d'art.

NRF619.indb 142 17/05/2016 10:50

Max Porter, *La douleur porte un costume de plumes*

Le Seuil, traduit de l'anglais par Charles Recoursé, 2016, 128 p., 14,50 €

Un conte drolatique et sensible sur le deuil. C'est l'étonnant pari que réussit ce premier livre de Max Porter en mettant en scène un père, ravagé par la mort soudaine et brutale de sa femme, ses deux petits garçons, et un corbeau.

Oiseau de malheur par excellence, Corbeau, puisque tel est le nom que son créateur, le poète anglais Ted Hughes, lui a donné, débarque avec fracas et puanteur sur le seuil du petit appartement londonien quelques soirs après le drame. C'est bien ma veine, pense le père, spécialiste de Hughes qui a écrit *Crow* après le suicide de sa femme, Sylvia Plath. Mais c'en est une, de veine, car ce corbeau, bavard et vulgaire, farceur, agressif dès qu'il s'agit de la défense de son nid d'humains endeuillés, est ce qui va les relier à la vie, et ce pendant plusieurs années – il ne partira que quand ils seront prêts.

Sa première approche du trio formé par le père et les garçons (dont les voix et les souvenirs se confondent au point qu'ils forment, auprès du père, une seule entité) dévastés par le manque consiste à déposer « Un souvenir, une alerte, une touche de nuit pour le matin. / Une petite pause dans le chagrin ». Tour à tour thérapeute, babysitter, compagnon de jeu des garçons et d'écriture du père, mythe et parfait stratagème, comme le sont dans pareils cas les docteurs et les fantômes. Ceux qui donnent une

forme à la douleur et permettent, sinon de s'en défaire, du moins de la mettre à distance et de faire de la place pour autre chose, de remettre un peu de vie dans leurs existences recouvertes d'une pellicule de tristesse. La méthode thérapeutique Corbeau ? Piailler des insanités à tue-tête, picorer des détritus, imiter une vénus, appuyé sur une aile (« Regarde, je suis la Vénus de Corvino ! »), faire *kraa kraa*. Mais pas seulement. Déroutant, comique, attendrissant, il accompagne ses humains, les houspille et les console jusqu'à la phase finale, l'« autorisation de décoller ». Si le manque jamais ne s'en va, ce que les délicates épigrammes parsemées dans le texte rendent poignant, du moins le père et les garçons arriveront-ils à dire au-revoir à leur disparue, à troquer un corbeau de malheur, volubile et envahissant, contre un souvenir aimant.

Gaëlle Flament

Paule Constant, *Des chauves-souris, des singes et des hommes*

Gallimard, 2016, 176 p., 17,50 €

Olympe, une petite fille, « coiffée-broussaille », s'empare d'une chauve-souris ; ce sera son jeu pour les jours qui viennent. Des garçons trouvent un gorille mort et racontent qu'ils l'ont tué ; ce sera le festin du village, au bord de la rivière Ebola, un village de saigneurs d'hévéa. Tout cela commence dans l'euphorie, tandis qu'Agrippine, femme à lunettes et cheveux gris arrive sur une pirogue. Elle est médecin et doit réaliser une campagne de vaccination ordinaire. Les vaccins ont été bloqués en douane, alors elle trompe le temps en conversations avec les sœurs de la Mission et avec Virgile, jeune sociologue venu de Paris, persuadé que la médecine occidentale n'est qu'un moyen de domination. On rencontre aussi des chercheurs en primatologie, dont Alice et Alex, qui « psalmodie la comptine écologique qui a remplacé le *Palais de Dame Tartine* chez les jeunes Occidentaux ».

C'est un roman où les choses de la vie se racontent dans une langue simple comme une rivière, mais chaque page y recèle son point d'appel, son tourbillon discret et fort. Précise, informée, Paule Constant sait aussi quoi ne pas dire, pour laisser parler sa

NRF619.indb 144 17/05/2016 10:50

page, donner des signes au lecteur, comme quand elle évoque la jeune Olympe, « qui ne possédait ni lit ni couverture, rien qu'une natte usée qu'elle ne retrouvait pas toujours ». Elle sait aussi donner aux termes d'une énumération l'énergie croissante qu'il leur faut pour mimer l'envie d'une pacotille vendue par le Docteur Désir, camelot qui dispense « le nécessaire, l'accessoire, et surtout le superflu, l'obsolète, le périmé, le déglingué, le nuisible ».

Et puis les enfants commencent à mourir, les frères d'Olympe, Léonide d'abord, qui pleure des larmes de sang, et Émile, et Hector. Le diagnostic est rapide : c'est la faute à Olympe et à sa chauve-souris. On la bat et on la rejette. Pour rompre la malédiction, les villageois partent pour deux voyages : les femmes vers la Montagne des nuages, les hommes vers la Montagne des singes. La maladie mortelle est dans leurs pas, sur les pistes et le long des rivières. À leur corps, à leur savoir, à leur cœur défendant, Agrippine, Virgile, le Docteur Désir, se chargeront de la répandre plus loin encore, vers les grandes villes et d'autres continents. Nous connaissons la suite, par la presse.

D'autres parleront de ce à quoi la romancière se rattache évidemment, au tragique de Steinbeck (*Des souris et des hommes*) et de Conrad (*Le cœur des ténèbres*). Mais certaines scènes, celle de l'avion-cercueil du Docteur Désir, celle des religieuses au chevet des malades, répétant « un p'tit coup de palu, un p'tit coup de palu… » sont tramées de grand comique. Tout comme cette façon qu'a la phrase de se tordre en queue de scorpion pour nous dire par exemple « qu'il ne faut pas douter de la bonté du monde », au moment où une jeune primatologue fait boire à même sa propre gourde un malade qu'elle croit simplement déshydraté. Comique et tragique se disputant le monde, immense deuil et rire énorme, il y a du Hugo dans le regard de Paule Constant.

Hédi Kaddour

Jean-Yves Jouannais, *La bibliothèque d'Hans Reiter*

Grasset, 2016, 160 p., 17 €

Sur l'île de Rugen, une station balnéaire populaire jamais utilisée par ses constructeurs nazis a été reconvertie en salle de

ventes. Le narrateur venu là autant par curiosité que pour y acquérir la bibliothèque sans valeur de Hans Reiter se croit en terrain conquis. C'est sans compter sur Ernst Gunjer, rival à l'apparence fluctuante, qui raflera la majorité des lots. Qu'est-ce donc que cette bibliothèque ? Une collection de livres belliqueux, sans cohérence manifeste à ce détail près : chacun est amputé d'une page. Profanation étrange pour un collectionneur. Il n'en faut pas plus pour piquer notre narrateur, lui-même tristement dépourvu de passion. Raison de plus, il se lance avec application dans l'enquête.

Difficile d'imaginer personnages plus romanesques. Car où, à part chez Borges ou Ecco, rencontrer quelqu'un qui consacre sa vie à lecture aussi barbante que, mettons, celle des Mémoires du Général Baron de Marbot ? Difficile, à part pour les fidèles de Jean-Yves Jouannais et de son *Encyclopédie des guerres*… Depuis 2008, l'écrivain s'est engagé à ne plus lire que des livres ayant trait à la guerre, pour en constituer une encyclopédie amateur et impubliée, dont il donne des conférences jubilatoires. Un sacerdoce. Ambition parmi d'autres : devenir soi-même un personnage de roman. L'autofiction s'invite dans la conversation. Sauf que Jean-Yves Jouannais nous la fait à l'envers – au football, que notre narrateur porte en haute estime, on appellerait ça un petit pont.

Plus modeste que lui, on le découvrira, l'ambition de Hans Reiter était d'établir une anthologie des pages burlesques de ce corpus belliqueux, chacune arrachée par ses soins. Ce qui pourrait figurer l'entrée « blague » de l'encyclopédie en question, blagues volontaires ou non, qui éventuellement tombent à plat. « La guerre est une farce qui tourne mal. » Cet humour potache truffe le texte d'anecdotes, vraies ou inventées, avec leur odeur de fond de gamelle.

On comprend l'idée. Mais le mystère du livre s'épaissit, une fois l'enquête élucidée. Les multiples personnages qui partagent avec Jean-Yves Jouannais cette bibliomanie ne cessent de se le demander les uns aux autres : la guerre, toi, tu l'as attrapée comment ? Ce qui donne lieu à des explications plus farfelues les unes que les autres – de la sœur poète et sa ptôse d'organes au

NRF619.indb 146 17/05/2016 10:50

père obsédé par la jument de Troyes, jusqu'au détour par Montluçon, si intime qu'il fleure bon l'autobiographie.

Il n'y aura pas de réponse univoque et aucune explicite. Néanmoins quelque chose accroche à la lecture : les décors à la fois réalistes – c'est aujourd'hui, c'est en France et en Allemagne – et saugrenus. Pendant que les personnages palabrent, des carcasses de cuirassés se dissolvent à l'arrière-plan, des hommes sont abattus dès la troisième sommation, des cygnes se noient sous le regard des blindés. « Nul n'entendait quoi que ce soit, bien que la fusillade soit devenue le fond de l'air, la donnée constante d'un nouveau climat. » La guerre est un état naturel. Comment ne pas partager leur obsession ?

Stéphanie Cochet

Henri-Alexis Baatsch, *La fin de la société carbonifère. Mémoires*

Le Seuil, 2016, 354 p., 20 €

On ne sait même plus très bien jusqu'où il faut remonter dans le temps pour trouver un livre portant en sous-titre ce « mémoires », venant d'un auteur aux curiosités multiples, de Michaux à Hokusaï, de Mishima à Stendhal. « Mémoires », sans en appeler aussitôt à Chateaubriand, le dernier véritable en date, cela veut dire que l'auteur ne souhaite pas être lu à la manière d'un roman. Au risque de décevoir les intentions de l'auteur, il nous est difficile de taire le plaisir pris à la lecture de son livre, *comme un roman*. Ou bien encore une allégorie ? Allégorie autobiographique d'une enfance française au temps des années 1950, la génération du baby-boom. La « société carbonifère » est là comme pour donner le climat noirâtre du monde de cette époque où le charbon, la cendre et la poussière continuaient de fournir une sorte de sol atmosphérique. Ce monde que Henri-Alexis Baatsch évoque avec une rare finesse de touche est un monde encore pré-moderne. Il est, à la lettre, ce monde de l'après-guerre non encore véritablement familier de la grande métamorphose électrique moderne. Pas trace ici de nostalgie mais au contraire une extraordinaire capacité de fixer les grands moments de la mémoire. Ces moments sont grands par l'intensité, non par

NRF619.indb 147 17/05/2016 10:50

l'importance historique. Témoin cet admirable passage où l'auteur se revoit, avec ses parents, écouter à la radio de ces mystérieuses symphonies qui font du samedi soir une sorte d'expérience métaphysique. Mais c'est aussi que Baatsch nous parle d'un monde qui n'a pas encore été envahi par l'image. C'est un monde où il y a encore de la distance entre les objets, les jours, les êtres avec qui on partage l'existence. Époque où les voitures ne forment pas ces fameux « bouchons » que l'on regardait du trottoir comme un spectacle. Tout se passe, dans ce monde français d'alors, comme si la société elle-même pouvait se regarder dans la glace avant d'aller faire une promenade : on est en famille, il n'y a pas d'épreuve de désolation, plutôt d'une certaine mélancolie qui se doute que les choses vont changer. Mais les choses, les fameuses « choses » de Perec sont encore là pour un petit moment : il y a encore de la place pour s'initier, connaître, s'enchanter.

Le terme de « mémoires » en acquiert du coup comme une vertu traversière : « mémoires » évoque ici une sorte de vaisseau sous-marin capable de traverser l'épaisseur générationnelle. L'auteur se souvient encore de l'enfant guettant du pont le passage de la locomotive « lançant ses vapeurs et ses volutes sombres de crassier comme un souffle de baleine… » Il y est encore. Un livre pour traverser le temps vécu : n'est-ce pas l'acte littéraire par excellence ?

Michel Crépu

NRF619.indb 148 17/05/2016 10:50

TABLE DES MATIÈRES

Michel Crépu, *Présence du fauve. Éditorial* 00
Philippe Le Guillou, *Michel Tournier (1924-2016)* 9

Littérature

David Bosc, *Le royaume. Notes sur la peinture de Pascal Vinardel* 19
Marc Dugain, *L'obsession Kennedy* 27
Sara Stridsberg, *Beckomberga. Ode à ma famille* 33
Grégory Schneider, *Platini en quatre actes* 45
Céline Curiol, *La machine du magicien* 56
Alain Schifres, *Pour des objets sans charité* 67
Dominique Barbéris, *La veste de lapin* 72

Critique

Renaud Pasquier, *Romans grecs et latins : l'Antiquité contemporaine* 81
Lucien d'Azay, *Le jeune Lawrence d'Anthony Sattin* 89

Nouvelle

Frédéric Beigbeder, *Une histoire sans importance* 103

NRF619.indb 149 17/05/2016 10:50

Entretien

Michel Archimbaud, une vie de rencontres 125
Michel Crépu, *Comment on travaille* 130

Arts

Magali Lesauvage, *La vision Caillebotte* 135

Notes de lecture

Max Porter, *La douleur porte un costume de plumes*, par G. Flament 143
Paule Constant, *Des chauves-souris, des singes et des hommes*, par H. Kaddour 144
Jean-Yves Jouannais, *La bibliothèque de Hans Reiter*, par S. Cochet 145
Henri-Alexis Baatsch, *La fin de la société carbonifère. Mémoires*, par M. Crépu 147

NRF619.indb 150 17/05/2016 10:50

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : ANTOINE GALLIMARD
RÉDACTEUR EN CHEF : MICHEL CRÉPU
ÉDITEUR ASSISTANT : GAËLLE FLAMENT

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Gaston-Gallimard 75341 Paris Cedex 07
Téléphone : 01 49 54 42 00

NRF619.indb 153 17/05/2016 10:50

Composition : Dominique Guillaumin, Paris

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
sur Roto-Page le
par l'Imprimerie Floch à Mayenne (87242)
Dépôt légal : 2016 – Imprimé en France

N° de commission paritaire : 0516K83047
Gérant : Robert Gallimard

NRF619.indb 154 17/05/2016 10:50